

BIBLIOTHÈQUE DES UNIVERSITÉS DU MIDI
FASCICULE I

LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

CORRESPONDANCE D'EMMANUEL ROUX

1847-1849

Publiée avec une Introduction et des Notes

PAR

Georges RADET

Professeur à l'Université de Bordeaux



Bordeaux

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Marseille

PAUL RUAT, 22, RUE NOAILLES

Montpellier

C. COULET, 5, GRAND'RUE

Paris

LIBRAIRES ASSOCIÉS, 13, RUE DE BUCI

Toulouse

E. PRIVAT, 45, RUE DES TOURNEURS

1898

Bibliothèque Maison de l'Orient



141121

LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

CORRESPONDANCE D'EMMANUEL ROUX

1847-1849

Publiée avec une Introduction et des Notes

PAR

Georges RADET

Professeur à l'Université de Bordeaux



Bordeaux

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Marseille

PAUL RUAT, 22, RUE NOAILLES

Montpellier

C. COULET, 5, GRAND'RUE

Paris

LIBRAIRES ASSOCIÉS, 13, RUE DE BUGI

Toulouse

É. PRIVAT, 45, RUE DES TOURNEURS

1898

INTRODUCTION

L'étude de l'Antiquité a pris chez nous une telle place, et si légitime, qu'à côté de l'érudition il commence à y avoir place pour l'histoire de l'érudition. D'excellents esprits s'y tracent déjà une voie¹. Ces retours en arrière ont l'avantage d'éclairer les préoccupations du présent par l'expérience du passé. L'École française d'Athènes joue un rôle assez considérable dans le mouvement scientifique contemporain pour qu'on soit tenté de remonter à ses origines. Si, l'enquête faite, nous découvrons que le point de départ est radicalement différent du point d'arrivée, qu'en conclure, sinon que la prévoyance humaine est faillible et que l'important est beaucoup moins de concevoir avec perfection dans le cabinet que de réaliser avec imperfection dans la vie? L'action, même quand elle n'est pas de qualité irréprochable, a sa grandeur efficace, et lorsqu'une idée n'a pas, du premier vol, de quoi rassasier les délicats, le temps se charge parfois de lui tracer une carrière à déconcerter les sages.

1. Citons, par exemple, M. Ph.-E. Legrand, dont la *Revue archéologique* de 1897 (t. XXX, p. 41 sqq.; t. XXXI, p. 91 sqq.) vient de publier une *Biographie de Louis-Sébastien Fauvel, antiquaire et consul (1753-1838)*, qui n'est que le prélude de travaux plus considérables.

Telles sont les réflexions que le lecteur pourra faire avec nous, en constatant combien l'École qui a présidé aux fouilles de Délos et de Delphes ressemble peu à celle qu'on nous montre à l'œuvre dans ces lettres. Emmanuel Roux fut de la première promotion athénienne. Né à Paris le 12 janvier 1819, il y est mort le 7 avril 1879. Sa correspondance m'a été communiquée par sa veuve et par ses neveux, les fils de son frère Philippe, qui fut ici doyen de notre Faculté des Lettres : M. l'abbé Philippe Roux, aumônier du lycée de Bordeaux; M. l'abbé André Roux, vicaire à Saint-Louis des Chartrons; M. Emmanuel Roux, professeur au collège de Parthenay. Ce que fut l'auteur, c'est ce qui se dégagera suffisamment de ces pages¹ : un esprit net, sensé, pratique; une âme droite, modeste et religieuse; un cœur voué tout entier aux affections familiales². D'un tempérament moins lyrique que la plupart de ses collègues, encore que ses appréciations sentent parfois la jeunesse, il voit les choses, ainsi qu'il arrive à certains myopes, avec une finesse qui va, pour ainsi dire, jusqu'au grain. Parmi les détails familiers qu'il consigne, il en est qui ne peuvent intéresser que les proches. Je les ai supprimés. Mais je n'ai pas abusé des coupures. Tel passage, qui n'a qu'un rapport lointain avec l'histoire même de l'École d'Athènes, devait être maintenu soit pour éclairer le contexte, soit pour établir la valeur morale du témoin, soit comme indice de l'esprit du temps et de l'état du milieu.

1. Lire d'ailleurs la notice que lui a consacrée M. A. Macé de Lépinay dans le *Mémorial de l'Association des anciens élèves de l'École normale pour l'année 1880*, p. 20-22.

2. Ses lettres à son père commencent par les mots « mon cher papa » et se terminent par les formules « ton respectueux fils »; — « je t'embrasse avec la tendresse la plus respectueuse »; — « reçois mes embrassements et mes respects »; — « je t'embrasse avec tout le respect et la tendresse d'un] fils »; — « je t'embrasse avec le même respect que je suis ton fils chéri E. Roux ».

Un court tableau généalogique est nécessaire à l'intelligence des faits. Le père de l'auteur, Jean-Baptiste Roux, né à Gréoulx (Basses-Alpes) en 1765, mort à Paris en 1853, eut huit enfants, dont quatre filles et quatre fils : Cécile (1802-1874); Pauline (1804-1883); Sophie (1806-1854); Philippe (1808-1887); Denis (1809-1856); Paul-Constance (1811-1873); Elvire (1816-1890) et Emmanuel, le nôtre. En 1847, Philippe Roux occupait la chaire de littérature française à la Faculté des Lettres de Bordeaux; Denis enseignait la rhétorique au collège de Mulhouse; Paul-Constance, employé au service postal des paquebots de la Méditerranée, résidait à Constantinople. Les lettres adressées au père portent la suscription : « Monsieur — Monsieur Roux, rue du Cherche-Midi, 98, Paris; » les lettres adressées au frère aîné, la suscription : « Monsieur — Monsieur Roux, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 2, allées d'Amour¹, Bordeaux, France. »

D'une écriture menue et serrée, les lettres d'Emmanuel Roux n'ont jamais de marges et presque jamais d'alinéas². Les taxes postales étaient lourdes. On se servait de papier mince et on cherchait à économiser l'espace. Cette publication n'ayant rien de paléographique, j'ai cru bon de faciliter la lecture en mettant à la ligne toutes les fois que le sens l'indiquait. Quant à l'orthographe, je l'ai respectée autant qu'elle était intentionnelle, autant qu'elle porte sa date. Mais les hommes de l'ancienne Université recevaient une éducation latine si forte qu'elle tyrannisait leur français. About s'en est expliqué quelque part³. Il m'a paru inutile de garder ces incorrections. Au contraire, j'ai res-

1. Les étrangers ignorent que l'orthographe est allées « Damour ».

2. Elles n'ont pas non plus d'enveloppes. La première feuille double était pliée en quatre et le milieu du verso postérieur était réservé pour l'adresse.

3. *Le Progrès*, p. 350 : « Une sous-maîtresse de pensionnat leur en eût remontré. »

pecté les variantes des noms propres grecs, donnés tantôt comme on les écrit, tantôt comme on les prononce. Dans mes notes, l'abréviation « Doss. I. P. » est la seule qui ne soit pas usuelle : elle désigne les dossiers de l'École française d'Athènes, conservés au Ministère de l'Instruction publique. J'ai aussi renvoyé, de place en place, à l'histoire de l'École française d'Athènes, dont la publication a lieu concurremment avec celle de ces lettres.

CORRESPONDANCE D'EMMANUEL ROUX

1847-1849

I. — A SON PÈRE

Athènes, 26 mars 1847.

Nous sommes partis de Naples le 15^r. Le surlendemain, nous étions à Malte, que j'ai eu le temps de visiter tout à mon aise. De là, jusqu'au cap Matapan, le temps nous a été des plus favorables; mais, à peine en vue du cap Saint-Angelo (cap Malée), nous avons été assaillis par un vent violent qui nous a secoués toute une nuit et qui eût pu soulever contre nous, le lendemain, une véritable tempête, si nous n'avions bientôt trouvé l'abri tutélaire des côtes de la Grèce. Nous en avons [été] quittes pour un retard de vingt-quatre heures; un grand nombre de passagers ont été de plus repris du mal de mer. Mon estomac a encore résisté à cette épreuve... Je me lestais d'un repas homérique; je mangeais la part de ceux qui craignaient de manger; je substituais à mon régime rafraîchissant l'usage des toniques et je me fatiguais d'exercice sur le pont; après quoi, je dormais passablement, malgré vents et marée... Nous avons encore couché à bord dimanche. Lundi, nous sommes entrés dans notre résidence. M. Piscatory² avait eu soin d'envoyer au-devant de nous le maître de l'hôtel de l'Europe. Le lendemain,

1. Au récit que fait Emmanuel Roux du voyage d'Italie en Grèce et des impressions d'arrivée dans la capitale du roi Othon, comparer une lettre écrite à Guigniaut, le 27 mars 1847, par Ch. Benoit, et publiée, sans nom d'auteur, dans le *Journal de l'Instruction publique*, t. XVI, p. 445-447.

2. Les noms des deux fondateurs de l'École d'Athènes devant revenir souvent dans cette correspondance, rappelons que M. de Salvandy fut, pour la seconde fois, ministre de l'Instruction publique, du 1^{er} février 1845 au 24 février 1848, et M. Piscatory, ministre de France en Grèce, du 10 juin 1843 au 10 décembre 1847.

nous avons déjeuné chez lui, et il a aussitôt réglé notre nourriture et notre ameublement. Il n'y avait encore de prêts que les murs de notre École. M. Piscatory n'avait pas reçu d'instructions sur le mobilier; il a bien voulu prendre l'initiative, et nous faire acheter aux frais de notre Ministère un lit de fer, deux matelas, deux chaises, un fauteuil, une commode, une glace et une lampe. Restent à notre compte les draps, les serviettes et les rideaux. Nous en avons acheté de coton à bon marché et pourtant de bonne qualité. Avec toute la diligence possible, nous ne pourrions nous installer que lundi ou mardi.

En attendant, nous demeurons à l'hôtel, où nous sommes bien, mais où nous paierons cher. Tout est cher à Athènes, plus cher qu'à Paris et, en général, moins bon. M. de Salvandy a été très mal informé, ou il a jugé de nos dépenses d'après celles des indigènes qui vivent d'olives et de mauvais fromage. Car on ne peut refuser aux Grecs une sobriété merveilleuse et inimitable pour quiconque n'y a pas été élevé. Ils dépensent un argent fou à se vêtir, et, du reste, ils couchent sur des planches, boivent de l'eau et grignotent quelques fruits secs... Pour nous, après avoir fait soumissionner tous les traiteurs ou cuisiniers du pays, nous paierons quatre-vingts francs par mois le même ordinaire qui ne nous en coûtait que cinquante ou soixante en France, et on admire encore le bonheur de notre marché. Nous aurons, de plus, à fournir nous-mêmes des gages à deux domestiques. Ainsi, sans avoir de logement à payer, nous dépenserons nécessairement une somme de cent francs par mois.

Heureusement, M. Piscatory sent l'insuffisance de notre traitement et il appuiera avec toute l'énergie qui le distingue les réclamations de notre Directeur à cet égard. Il a déjà pris sur lui de nous meubler et de nous donner un professeur de grec distingué¹. Il a beaucoup de crédit en France, parce qu'il est tout-puissant à Athènes. C'est un excellent homme, sans façon, bien fait de sa personne, bon cavalier, sachant vivre en Grec dans ses voyages, et amusant par ses saillies, quoiqu'il lui échappe quelquefois des répliques un peu vives, et qui pourraient passer pour impertinences chez tout autre². Mais il faut marcher droit avec lui³. Il nous a loué vraiment une agréable maison⁴. C'est une des plus belles

1. Charles Byzantios, l'auteur du dictionnaire.

2. Sur la rondeur, l'énergie, le philhellénisme de M. Piscatory, voir Ch. Benoit, *loc. cit.*, p. 446, et surtout la correspondance d'Édouard Thouvenel, réunie par son fils sous le titre de *La Grèce du roi Othon*, Paris, 1890.

3. Il paraît qu'au quai d'Orsay, M. de Vieil-Castel tremblait devant lui « comme la feuille » (Thouvenel, p. 246).

4. La maison Ghennadios, ainsi nommée du nom de son propriétaire. C'est aujourd'hui le Lycée Simopoulos, rue de l'Académie.

d'Athènes. On y jouit d'une vue très agréable, ou plutôt très étendue, l'Attique étant sans verdure. L'air est des meilleurs. Nous avons déjà visité le Parthénon sous la conduite de M. Piscatory, amateur passionné de l'Antiquité. Traverser avec nous une ville aussi cancanière qu'Athènes, c'était nous y faire tout de suite une position distinguée entre tous les *Francs*.

Nous sommes tout occupés de nos aménagemens et de nos visites aux autorités françaises, qui nous ont accueillis et pilotés, conduits même partout, avec un empressement touchant. Il est bon de se tenir serrés entre les partis de la Russie, de l'Angleterre et de la France, tout en se faisant une position indépendante de toutes les factions. Nous sommes forcément un camp, mais un camp de lettrés¹, qui nous observons autant que nous sommes observés. Notre arrivée à Athènes a été un événement. Neuf figures nouvelles au milieu de vingt-cinq mille! Et des figures de gens que l'on attendait depuis longtemps comme des bêtes curieuses, ou plutôt comme de nouvelles pratiques pour le commerce d'Athènes! Dans un pays où les ministres sont si mal payés et où il faut peu d'argent à qui sait se passer des choses les plus nécessaires, il semble que nous apportions la richesse avec nos mille écus. On nous envie et surtout on nous exploite, on cherche au moins à nous exploiter. Dieu merci! nos compatriotes nous ont jusqu'ici défendus admirablement de l'avidité et de la duplicité des habitans. Mais, sans être surfaits, on paie encore tout fort cher. On ne voyage aussi qu'avec beaucoup de peine et de dépense. M. Piscatory a un bateau à vapeur², de cinquante chevaux, à lui. Il nous fera faire sans doute en sa compagnie quelques tournées sur les côtes; il ne cherche, dit-on, que des occasions pour voir et revoir sans cesse ces contrées dont il ne peut assez visiter les curiosités. Ensuite, j'irai certainement à Constantinople. Pour le reste, nous attendrons que le Ministre augmente nos appointemens ou nous donne une indemnité de voyage...

On ne peut se figurer un pays plus aride que l'Attique, particulièrement autour d'Athènes. On dit cependant que ses collines dorées par un beau soleil ont encore un aspect assez riant. Je n'en puis juger encore. Le ciel est demeuré couvert depuis notre arrivée et le temps est.

[*La fin manque.*]

1. L'École d'Athènes fut créée, non pas dans un but scientifique, mais en vue de soutenir les intérêts de la politique française en Grèce.

2. Le *Rubis*, dont il est question plus loin. L'autre stationnaire de la Légation était le *Chacal*.

II. — A SON FRÈRE PHILIPPE

Athènes, 27 mars 1847.

Nous avons quitté Naples le 15 mars, après un séjour d'une huitaine. Nous n'y avons eu que deux ou trois jours de beau temps. Nous en avons profité pour monter au Vésuve, visiter Pompeï, Herculanium, et toute la côte, du Pausilippe jusqu'à Misène. Quel pays enchanteur par un beau soleil! Il a bien fallu pourtant le quitter et nous n'en sommes pas morts, malgré ce fameux dicton : *Veder Napoli, poi morire!* Notre traversée a été heureuse jusqu'au cap Saint-Angelo (Malée); mais là, nous avons été assaillis par des bourrasques de vent qui nous ont secoués impitoyablement toute une nuit, et dont nous ne nous sommes enfin garantis qu'en approchant des côtes. Nous en avons été quittes pour un retard de vingt-quatre heures et pour quelques nausées dont je n'ai pas eu ma part, Dieu merci! Enfin, lundi, nous étions à l'hôtel de l'Europe, Ἀθήναζε.

Notre première sortie a été pour notre École. Il n'y manquait que des meubles. M. Piscatory, sans avoir reçu d'instruction à cet égard, a pris sur lui de nous acheter aux frais de l'État des lits de fer, des chaises, une commode, une table de travail. Il nous reste à nous acheter des draps, des rideaux et autres misères qui monteront bien encore à une centaine de francs. Il nous faut de plus rester à l'hôtel au moins jusqu'au mardi saint, et l'hôtel est très cher. Nous avons arrêté avec M. Piscatory les frais de notre nourriture, que nous prendrons à l'École et en commun, et ils se montent, après soumission, à quatre-vingts francs par mois. C'est à nous enfin de payer nos deux domestiques; tu vois que nous ne ferons pas de fortes économies. M. de Salvandy a été très mal renseigné. La vie est très chère à Athènes; elle l'est beaucoup plus qu'à Paris, à moins qu'on ne se contente, comme font beaucoup de Grecs, de la terre pour coucher, de la vermine pour se vêtir et d'olives pour se restaurer. M. Piscatory a promis d'appuyer les représentations de notre excellent Directeur sur l'insuffisance de notre traitement, et il a assez de crédit pour qu'on tienne compte de sa recommandation. Les voyages coûtent bon aussi. Je suis résolu d'aller à Constantinople, et je tâcherai d'aller à Alexandrie; par nos paquebots, il n'en coûte pas énormément. Quant au reste, nous sommes assez disposés à attendre une indemnité ou une augmentation de traitement convenable.

M. Piscatory est un charmant homme, intrépide nageur, montant admirablement à cheval, grand culotteur de pipes, et, avec tout

cela, assez élégant dans ses manières¹. Fanatique admirateur de l'Antiquité, il a commencé par nous donner à déjeuner le lendemain de notre arrivée et nous conduire ensuite lui-même au Parthénon. Hier, il est monté à notre hôtel et nous a emmenés en soirée chez lui. Une fois qu'on a eu le bonheur de lui plaire, on a avec lui les rapports les plus agréables et les plus familiers. Mais il ne se gêne pas non plus avec ceux qui ne lui reviennent pas, et il a avec tout le monde des boutades singulières. Le caractère de sa femme est assez bien assorti au sien : aimable, spirituelle et visitant à cheval toutes les antiquités du pays. Il est plus puissant à Athènes qu'Othon.

Athènes ne contient que vingt-cinq mille habitants, dispersés sur une superficie considérable. Il n'y a que deux rues qui aient des noms. Nulle part de numéro; nulle part de pavé; nulle part, à peu près, de lanternes. Il y a quatre ou cinq rues droites; ce ne sont plus après cela que des ruelles, des sentiers étroits, inégaux et escarpés, ou, au contraire, de grandes places irrégulières où sont jetées sans ordre des maisons neuves et assez jolies. La plupart des quartiers vous offrent l'aspect d'un camp où chacun aurait établi sa tente au hasard. Il y a, je l'avoue, quelque chose qui me plaît dans cette disposition capricieuse qui fait qu'on ne saurait dire où commence, où finit la ville.

Notre maison est une des belles d'Athènes. Nous y avons choisi nos chambres par ordre d'ancienneté. La mienne est gaie, offre une jolie vue; mais elle sera un peu chaude, étant exposée au midi et au couchant. Le jardin est grand comme celui de M. Korsten²; mais il n'y a encore que de la terre, disons mieux, que du sable. Je ne sais pas si elle dépend ou non d'Athènes; toujours touche-t-elle aux dernières maisons de la ville. Elle est tout contre l'Université et la Bibliothèque. L'exposition en est très saine³. La vue en serait admirable, si toutes les collines qui entourent Athènes n'étaient déboisées et les campagnes sans verdure. Il ne reste à Athènes qu'un ciel d'un éclat surprenant le jour et la nuit, une lumière qui vous fait voir à deux lieues des montagnes qui sont à six. Les arbres, qu'on ne compte que trop aisément, ont déjà toutes leurs feuilles et le soleil devient ardent. Il y pleut très rarement, et jamais pour ainsi dire, excepté dans un ou deux mois

1. Au portrait que nous avons reproduit ailleurs (*Hist. Éc. Ath.*, pl. II, en regard de la p. 50), on en comparera un autre publié par l'*Illustration* du 25 octobre 1845 (t. IV, p. 113) et réédité dans le même recueil, à la date du 16 avril 1898 (t. CXI, p. 283).

2. Nom d'un ami de la famille.

3. On trouvera, de la maison Ghennadios, une description complète dans la correspondance de Gandar, notamment aux dates des 28 et 29 mai 1848 (*Lettres et souvenirs d'enseignement*, t. I, p. 71 sqq. et p. 77 sqq.).

de l'année. Aussi l'Illissus et le Céphise sont-ils toujours sans eau. Le vent y souffle avec violence et soulève des tourbillons de poussière. En somme, nous serons heureux d'avoir assez de travail pour nous retenir chez nous. L'été, il y fait une chaleur insupportable. C'est alors que nous comptons visiter les environs, où il règne un peu plus de fraîcheur. Le peuple y parle surtout l'italien et le grec. Le français est la langue de tous les Grecs et de tous les *Francs* instruits.

Adieu. Écris-moi par Paris, en envoyant ta lettre affranchie et sous enveloppe à M. Feuillet de Conches, chef du Protocole au Ministère des Affaires étrangères. De mon côté, je m'arrangerai en t'écrivant pour que tu n'aies à payer le port de ma lettre que depuis Marseille. Une autre fois, je te parlerai un peu des habitans et de ma case. Lévêque¹ jouit ainsi que moi d'une parfaite santé.

[P. S.] Tu mettras sur l'adresse : à M. Roux, membre (et non pas élève) membre de l'École française d'Athènes (Grèce).

III. — A SON PÈRE

Athènes, 20 avril 1847.

Le paquebot de Constantinople et celui de Paris arrivant le même jour au Pirée et l'un des deux étant souvent en retard, nous ne pouvons pas toujours attendre vos lettres pour vous écrire à notre tour. Il résultera de là, dans notre correspondance, des omissions et des erreurs dont tu ne devras pas t'inquiéter. Ainsi, j'espère que le paquebot d'aujourd'hui m'apportera de tes nouvelles. Mais, en attendant, au nom même de la piété filiale, j'oserai me plaindre de ton trop long silence. Depuis plus de deux mois que je t'ai quitté, je n'ai reçu qu'une seule lettre, à la date du 7 février...

Dans l'incertitude où je suis à l'égard de ta santé, que veux-tu que je t'écrive? Irai-je t'entretenir de notre réception à la Cour, du bal de la Cour², de nos visites à l'amiral³, aux ambassadeurs, de nos honneurs et de nos plaisirs, quand peut-être tu es malade? Sera-ce le moment de te conter les extravagances des Grecs pendant la semaine sainte, plus curieuse en Grèce qu'à Rome pour le voyageur, si elle est moins touchante pour le chrétien? Je me bornerai à te dire ce qui te fera toujours plaisir dans

1. Ch. Lévêque, lui aussi de la promotion du 24 décembre 1846 et né à Bordeaux le 7 août 1818.

2. Ce bal eut lieu le 11 avril 1847. Grenier, l'homme d'esprit de la promotion, en a tracé un croquis alerte et spirituel (*La Grèce en 1863*, p. 40-42).

3. Le contre-amiral Turpin, commandant l'escadre française du Levant.

quelque état que tu te trouves : c'est que jusqu'ici je me porte parfaitement bien. Nous sommes arrivés dans la saison où l'on peut s'acclimater le plus aisément. Ce vent sec, qui doit écorcher l'Attique l'hiver, est adouci par les vapeurs du printemps, et la chaleur monte par degrés. Elle promet déjà beaucoup, il est vrai. Heureusement, nos chambres sont hautes.

Nous sommes allés à Éleusis, il y a huit jours¹, et nous comptons aller demain à Phylé. Tous ces lieux sont désolés; on n'y trouve plus, pour ainsi dire, pierre sur pierre. Les Turcs y ont détruit les arbres mêmes². Nous jouissons de notre reste : la chaleur va bientôt nous forcer à nous renfermer chez nous, heureux d'y trouver notre nourriture. Les soirées et les matinées sont très fraîches. La température fléchit surtout extrêmement au coucher du soleil. Elle se rétablit ensuite la nuit jusqu'au lever du soleil. Il pleut très rarement en plaine. Cependant hier nous avons eu le bonheur d'essuyer de fameuses averses! Nous voilà délivrés de la poussière pour quelques jours.

J'ai trouvé un étudiant grec qui m'enseigne sa langue, et je lui enseigne le français qu'il sait déjà passablement. Malheureusement, son frère étant tombé dangereusement malade, nos leçons sont suspendues. Sur nos trois domestiques, nous en avons un qui ne sait absolument que le grec. Nous sommes souvent obligés de recourir à notre interprète³ pour lui transmettre nos ordres. Au reste, nous pourrions apprendre le grec avec lui. La langue grecque moderne n'a pas encore de grammaire, et on n'a guère à s'embarasser de la correction. Quand nous parvenons à prononcer et à accentuer assez bien les mots de grec ancien que nous savons, nous passons pour des étrangers instruits. On n'est pas du pays quand on parle bien. Nous connaissons le grec ancien pour le moins aussi bien que les professeurs de l'Université d'Athènes, et, si nous le prononcions bien, ils auraient de quoi être jaloux. Nous recevons des leçons d'un professeur d'Athènes qui a voulu nous mettre à l'abécé; mais nous lui avons prouvé que nous connaissions les éléments de sa langue mieux que lui, et il s'est hâté de se renfermer dans le patois moderne. Il est

1. 14 avril 1847. Sur cette excursion, que dirigeait Rizo Rhangabé, l'auteur des *Antiquités helléniques*, voir une seconde lettre de Ch. Benoit à Guigniaut, publiée, à la suite de la première, dans le *Journal de l'Instruction publique*, t. XVI, p. 447-448.

2. Les traces de la guerre de l'Indépendance subsistaient encore partout : Khasia, aux portes d'Athènes, Mégare, Corinthe, Argos, le Magne tout entier n'étaient qu'un amas de ruines (Gandar, *Lettres et Souvenirs*, t. I, p. 68, 127, 189, 217, 449; M^{me} de Gasparin, *Voyage au Levant*, t. I, p. 224; Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 91).

3. Jules Blancard, secrétaire-interprète de l'École d'Athènes, du 27 janvier 1847 au 1^{er} mai 1851. Pour plus de détails, se reporter à la biographie écrite par son neveu, Théodore Blancard : *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Blancard*, Firmin-Didot et C^o, 1891.

difficile, par exemple, de placer l'accent. Certaines lettres sont aussi accompagnées d'aspirations indéfinissables et partant insaisissables¹.

Notre Directeur mange à part. Nous l'aimons toujours beaucoup; aussi le voyons-nous avec peine regretter à l'excès ses études et ses amis de Paris. Il se laisse aller au découragement. L'air vif du pays lui fait de plus monter le sang à la tête. Nous craignons qu'il n'ait pas la force d'y rester. Pour comble de malheur, il vient d'apprendre la mort d'un ami² qu'il chérissait comme un frère; mais il semble que ce coup lui ait rendu de l'énergie. Il a beaucoup de sensibilité et d'imagination. Il ne manque pas, j'en suis sûr, de caractère contre les grandes adversités et les obstacles sérieux; mais on dirait qu'il dédaigne d'exercer sa fermeté contre les petites misères de la vie...

Quand vous n'aurez pas le temps d'affranchir vos lettres pour me les envoyer par M. Feuillet de Conches, adressez-les directement sous enveloppe à M. Piscatory, ministre de France en Grèce, sans affranchir; vous le pouvez, mais n'abusez pas; la Légation les paie pour nous.

IV. — A SON PÈRE

Athènes, 27 avril 1847.

L'excès du mal en produit quelquefois la guérison. C'est ainsi qu'en voyant ton silence se prolonger indéfiniment, j'ai fini par me persuader que tu m'avais écrit, mais que tes lettres ne m'étaient pas parvenues, parce que M. Feuillet, auquel je t'avais dit de les adresser, était malade ou s'était repenti des offres qu'il nous avait faites. Je connais du moins tel de mes camarades qui n'a pas reçu des lettres qu'on lui adressait par son intermédiaire. En conséquence, M. Piscatory nous ayant permis de faire supporter à la Légation les frais de notre correspondance, écris-moi dorénavant sous son enveloppe. Tu mettras sur une première enveloppe : « A Monsieur, Monsieur le Ministre de France en Grèce, Athènes, » et sur la seconde : « A Monsieur Roux, membre de l'École française, » et tu jetteras le pli à la poste sans l'affranchir et en ayant soin seulement de donner à ta lettre une forme propre et élégante. Il n'est pas nécessaire de lui donner une dimension considérable : la Légation n'en paiera pas moins.

Nous menons toujours la vie la plus heureuse. Notre Directeur commence à se remettre de sa tristesse et à sortir de son abatte-

1. N'ayant pas l'oreille musicale, Roux, qui sut vite et bien le grec moderne, eut toujours de la peine à le parler.

2. Le général Naudet (Ch. Benoit, *loc. cit.*, p. 447).

ment. Nous sommes allés l'autre semaine à Phylé, lieu célèbre par les ruines importantes de son antique forteresse et remarquable par la hauteur des montagnes au milieu desquelles elle s'élève. Le Directeur a fait une partie de la route en voiture avec trois de mes camarades. Les autres et moi, nous y sommes allés et en sommes revenus à pied, c'est-à-dire que nous avons bien fait douze lieues, dont quatre par des chemins où notre pauvre Directeur a laissé la semelle de ses bottes. Nous ne croyions pas la route tout à fait aussi longue; mais nous n'avons pas été fâchés de cette épreuve de nos forces, dans un pays où les distances sont longues et les chevaux chers. Je m'étais frotté les pieds avec de l'eau-de-vie: grâce à cette précaution, je n'ai rapporté de mon expédition qu'une petite ampoule. Nous ne nous étions jamais sentis si gaillards les uns et les autres; il faut dire que nous avons apporté d'Athènes un assez bon déjeuner et que nous ne nous étions pas plaint le vin. Que ne font pas la fatigue et la soif? Nous avons bu à notre déjeuner le vin que nous avons apporté d'Athènes. Eh! bien, dans la journée, nous bûmes avec le même plaisir le vin résiné du pays, dont nous n'avons pu supporter le goût en arrivant à Athènes, et tu le concevras sans peine, quand tu sauras ce que c'est. Le vin résiné est un vin où l'on a fait infuser des pommes de pin: on croirait à l'odeur et au goût avaler du goudron. C'est la boisson ordinaire du peuple, quand il veut se régaler, s'entend; car il ne boit guère que de l'eau dans la semaine. Ce vin est stomachique; mais il est aussi très capiteux. Tu ne saurais t'imaginer combien, après avoir fait déjà huit lieues, haletants et harassés, nous nous trouvâmes dispos une fois que nous en eûmes vidé un verre. Nous revînmes à Athènes presque au pas de course, craignant que la nuit ne nous surprît dans des chemins raboteux.

Jamais excursion ne m'a autant divertie. Nous avons certainement conquis au parti français Eleusis et Phylé, tout en nous promenant. Nous arrivons à l'auberge avec nos vivres d'Athènes, sachant bien que nous n'y trouverons que du café. Nous trouvons nécessairement à l'auberge le maire du lieu et le maître d'école, et autres notoriétés, en train de fumer leur pipe et de bavarder. Nous les invitons à prendre part à notre déjeuner. Du jambon, de l'agneau, des oranges et une bouteille de vin de Bordeaux ou de Chypre; pour eux un vrai festin de Balthazar; nous causons avec eux comme nous pouvons; nous les écoutons comme nos maîtres, et nous leurs contons entre deux petits verres que nous aimons les Grecs beaucoup fort. Et en vérité les gens les plus communs en Grèce ont une si belle physionomie et tant d'intelligence qu'on ne peut pas se défendre pour eux du plus vif intérêt. Sérieusement, nous servons le parti français dans l'Attique par nos rapports avec

ces braves paysans, qui sont tous électeurs, et nous le faisons sans y viser.

A Athènes même, nous ne voyons que les gens de lettres et nos compatriotes, et nous nous tenons dans une réserve qui a bien frustré ceux qui nous représentaient d'avance comme des émissaires de M. Guizot et de M. Coletti¹. Je crois pouvoir dire que nous [nous] sommes bien posés, dès notre arrivée. Aussi nous laisse-t-on parfaitement tranquilles. Ne t'inquiète pas de tout ce qu'on dit en France de la situation de Coletti : sa chute serait bien fâcheuse pour nous ; mais elle n'est pas à craindre. Il a dissous la Chambre, où la majorité lui échappait ; mais il a pour lui les trois quarts des électeurs, et les Anglais ont ruiné complètement leur influence par la façon brutale dont ils ont exigé le remboursement de leurs avances. L'armée est dévouée à Coletti et les irréguliers assurent le repos d'Athènes. Ainsi, les élections pourront être turbulentes ailleurs, mais les habitans d'Athènes n'osent pas bouger. Les irréguliers les surveillent d'un œil jaloux et les Grecs ne s'emportent jamais, quand ils ne se sentent pas les plus forts. Aucun peuple ne calcule davantage la conséquence de ses actes, et on peut s'y fier, quand il a intérêt à vous respecter...

V. — A SON PÈRE

[Athènes], 9 mai 1847.

Ta lettre est venue enfin me tirer d'inquiétude. S'il est vrai que tu m'eusses prévenu que tu ne m'écrirais plus de Rome jusqu'à Athènes, je ne me le rappelais plus et je me le serais rappelé que je me serais résigné difficilement à ce long silence. Tu désires que je te donne de mes nouvelles par chaque courrier et tu crois que je me passerai volontiers des tiennes pendant deux mois et dans une pareille saison ! Quoi qu'il en soit, j'avais tort d'accuser M. Feuillet de Conches de négligence et tu peux indifféremment m'écrire par lui ou par M. Piscatory.

La nouvelle que la presse donnait de notre arrivée était en effet bien prématurée, puisqu'elle n'a eu lieu que le 22 mars². Les

1. Jean Coletti, alors chef du parti français en Grèce et président du Conseil des ministres, avait poussé, dans l'intérêt de sa politique, à la création de l'École française. Dès que l'ordonnance de fondation parvint à Athènes, la presse d'opposition mena contre l'institution nouvelle une campagne acharnée dans laquelle le *Siccle* (Αἴωv), organe de la philorthodoxie russe, se distingua particulièrement par sa violence.

2. Dans le *Moniteur* du 24 mars 1847 (n° 83, p. 580), on lit l'information suivante : « Le Directeur et les élèves de l'École française d'Athènes sont arrivés dans

journaux en ont parlé sur la foi des vaisseaux qui nous avaient rencontrés en mer, tandis qu'ils rentraient eux-mêmes en France. Ils se sont bien plus trompés par rapport à notre audience royale. Nous ne l'avons obtenue que huit jours après notre débarquement. Il n'eût plus manqué que la presse rapportât le discours de Sa Majesté et la réponse du Directeur.

Je n'ai pas encore vu M. Demata, mais je compte demain demander son adresse au curé. L'église latine est loin de notre École. C'est une ancienne école turque où l'on étouffe. On y prêche très rarement; on n'y dit de vêpres que dans les grandes solennités et on y chante horriblement mal, comme dans toutes les églises grecques. Le culte russe est le seul qui soit convenablement représenté à Athènes. Les Anglais se font bâtir un assez beau temple. On construit aussi deux églises grecques: ce seront les plus grandes de la ville et c'est à peine si elles égaleront l'Abbaye-au-bois.

Nous avons été hier à pied à Képhissia où le Céphise prend sa source. Là, du moins, il a de l'eau. Le pays est verd et l'on voit ce que serait l'Attique mieux arrosée. Képhissia est à quatre heures un quart d'Athènes. Nous ne pourrons plus guères nous permettre de ces petites excursions, car nous eussions déjà souffert de la chaleur aujourd'hui sans un orage qui a déchargé l'air. Nous sommes assez heureux cette année: il tombe de temps à autre une averse qui abat le vent et la poussière, tandis que l'an passé la sécheresse a été abominable. Nous étonnons les Grecs par nos marches et, s'ils étaient tous comme nous, l'on verrait bientôt tomber le prix des chevaux. Je pensais trouver un manège à Athènes: il n'y en a pas. La pratique y suppléera, si nous ne pouvons exécuter le projet que nous formons pour l'automne de visiter à pied toute la Grèce. C'est un dessein difficile à exécuter, parce que l'on ne trouve nulle part de lit, et, en peu d'endroits, des vivres, en sorte que l'on est obligé de faire marché avec un courrier qui vous sert de guide, vous fournit des chevaux et porte avec lui des draps et de la nourriture. Du reste, on a des chevaux de montagnes peu fringans et l'on va presque constamment au pas.

Notre Directeur ne se relève pas de sa nostalgie. Il refuse de voir personne; il fuit notre société et reçoit froidement nos encouragements et nos consolations. Toujours renfermé dans sa chambre, où il respire l'odeur infecte des murailles peintes à neuf, il s'y livre à je ne sais quelle humeur sombre et taciturne. Le sang le tour-

cette ville par le paquebot de la correspondance, le 25 mars. Le lendemain, ils ont été présentés par l'ambassadeur de France au roi Othon, qui leur a fait l'accueil le plus affable. » Annoncer, la veille, les événements des jours suivants, voilà qui n'est pas mal pour le temps, si calomnié, du bon roi Louis-Philippe.

mente, il est vrai; mais c'est surtout son moral qui est affecté. La duchesse de Plaisance¹, dont je parlerai plus au long, lui a amené son médecin, comme pour lui faire faire connaissance avec lui. Le médecin lui a ordonné de mettre des sangsues et de se distraire par des voyages. Il ne veut en rien faire jusqu'ici. Puisse-t-il s'y décider! Car le docteur dit que sa mélancolie peut dégénérer en une véritable folie et que si les chaleurs de juin le trouvent encore dans cet état d'accablement, c'en est fait de lui. Nous tremblons rien qu'en y songeant, car nous l'aimons bien. M. Piscatory tient le *Chacal* (son petit bateau à vapeur)² prêt pour le porter avec nous dans les îles où nous passerions trois ou quatre jours: il attend sa réponse. Ce matin, il lui proposait une sorte de mission à Smyrne ou à Constantinople, où il irait examiner les écoles des Lazaristes; M. Daveluy l'a prié de ne pas le tourmenter davantage. S'il consent à la charmante petite tournée de Poros et de Délos, il est sauvé. Une fois hors de son cabinet, il est à nous, et une fois entre nos mains, il aura bientôt retrouvé son esprit et sa gaieté. C'est un homme faible de caractère, une imagination vive, qu'un rien trouble et qu'un rien remet. Nous attendons avec anxiété pour demain sa réponse définitive. L'autorité bienveillante du ministre a échoué; mais nous espérons plus d'effet des grâces insinuantes de M^{me} Piscatory, qui doit venir le voir. Je n'ajoute pas que s'il ne vient pas à Poros, nous manquerons tous une charmante expédition: c'est une faible considération auprès de sa conservation et aussi de sa dignité, car il se fait le plus grand tort dans la ville par cette faiblesse que nous cherchons en vain à dissimuler, et il s'expose surtout à tomber dans la disgrâce de M. Piscatory, homme d'une santé forte et qui n'aime pas qu'on s'écoute. Quant à nous, nous nous portons tous très bien; nous sommes tous maigres et moins sujets à souffrir de la chaleur. Nous faisons aussi beaucoup d'exercice et, grâce à l'égalité qui règne parmi nous, il ne nous serait pas permis, quand nous nous en sentirions l'envie, de bouder à l'écart. Je ne me suis pas encore ennuyé un seul instant...

Le collège de Dijon ayant continué à me payer depuis le mois de janvier mes 142 francs de fixe par mois comme professeur de rhétorique, en même temps que je recevais du ministère 250 francs comme membre de l'École d'Athènes, je me trouve une assez forte encaisse par suite de ce cumul dont j'ai prévenu inutilement le Ministère à deux reprises. Un de mes camarades, qui était en congé comme moi, jouit du même avantage. Il a cru aussi de sa délicatesse d'en avertir le Ministère. Nous n'en avons pas moins

1. Sophie de Barbé-Marbois. On connaît le portrait en pied qu'About a tracé d'elle (*La Grèce contemporaine*, ch. XII). Gandar aussi l'a crayonnée (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 272-273; 383-384; 441-442).

2. C'était le second des stationnaires de la Légation.

été payés l'un et l'autre ce mois-ci encore et par nos collègues et par M. d'Eichthal¹. Cet argent nous restera-t-il? Ou nous retiendra-t-on plus tard sur nos appointemens ce que nous aurons reçu de trop? Ou le ministre, ayant ajouté au traitement de Lacroix une pension de 1,500 francs pour sa mère, nous laisse-t-il à dessein ce double traitement dont nous ont pourvu des circonstances particulières? Quoi qu'il en soit, j'ai plus d'argent dans ma commode que je n'en veux avoir en Grèce, surtout avec nos absences fréquentes. En conséquence, je t'envoie un mandat de 250 francs, payable le 11 juin prochain. Comme il est en italien, je vais te le traduire : — « A 31 jours de vue, payez pour cette lettre de change, à l'ordre de M. Roux, la somme de 250 francs, valeur reçue de son fils et que vous porterez en compte selon l'avis. » — A MM. d'Eichthal et Cie, rue Basse-du-Rempart, 20, Paris. — Je te prierai de mettre ces 250 francs à la Caisse d'épargne. Vous avez mon livret... Je cherche toujours à vous expédier les chapelets d'une manière sûre. Peut-être les recevrez-vous prochainement; je ne puis répondre des occasions...

VI. — A SON PÈRE

Pirée, 24 juillet 1847.

J'ai prolongé mon séjour à Constantinople du 7 au 17 juillet, afin de pouvoir profiter du firman d'un Anglais pour visiter le sérail, les mosquées et les tombeaux des sultans. Je n'ai donc été de retour que le 20, après une traversée heureuse, quoique nous nous soyons rencontrés la nuit avec un gros bâtiment marchand qui nous a brisé quelques pièces de l'avant. J'avais pour compagnon de voyage M. Vernes, sous-directeur de la Banque, et M. Rodier, de la Banque également... Ils revenaient tous deux de conclure avec l'empereur de Russie le placement de ses cinquante millions. Ils font leur quarantaine avec moi : nous avons chacun notre chambre; mais nous nous réunissons pour les repas... Je reçois chaque jour des visites et des livres de mes excellens collègues. Il me tarde d'être à mardi pour rentrer dans leur société... En partant de Paris, je ne voyais dans Athènes qu'un point de station d'où je ne tarderais pas à gagner une autre famille². Maintenant, cette famille est derrière moi, comme la première, et si Philippe ne réalise pas ses projets de voyage, me voici éloigné pour un an de ceux que je chéris le plus au monde... Nous ne t'avons pas oublié le jour de

1. Le banquier de l'École d'Athènes.

2. Nous avons dit plus haut que son frère Paul-Constance habitait Constantinople.

la Saint-Jean. C'est une fête chômée dans le Levant et on la célèbre avec beaucoup de solennité. Tu penses si nous nous y sommes associés volontiers. Puisque tu veux le savoir, j'ai reçu toutes tes lettres; mais ou tu as oublié quelquefois de les mettre à temps à la poste, ou elles ont subi de notables retards. Encore une fois ne m'écris plus que par M. Piscatory...

M. Daveluy est parfaitement guéri. Il a appris qu'on voulait lui enlever sa place et la peur de la perdre lui a rendu toute son énergie... Adieu, j'ai beau écrire sans soin, la chaleur est telle que la plume me tombe des mains...

30 juillet 1847.

Ça va toujours bien, malgré la chaleur. M. Daveluy ne m'a pas même parlé de la prolongation de congé que je m'étais accordée. Je n'aurais pas cru, après l'avoir laissé si bas, que je le retrouverais jamais tel que je l'avais vu, lors de notre départ de la France, aussi gai, aussi aimable...

VII. — A SON PÈRE

Athènes, 16 août 1847.

.....
 Dernièrement a eu lieu l'ouverture des Chambres. Nous avons eu des billets. La cérémonie s'est ouverte par la célébration de la messe, au sein de l'Assemblée et sur un autel construit pour la circonstance. La messe dite, les députés ont prêté leur serment entre les mains du chef du synode grec. Une députation est allée au-devant du roi qui a débité son discours de manière que personne n'y entendit mot, excepté peut-être l'auteur, qui n'était pas certainement Sa Majesté. Sa contenance était embarrassée. A moitié sourd, myope, bègue, le pauvre sire ne semble pas se faire illusion sur ses infirmités¹. Un Grec m'a même dit savoir du dentiste de Sa Majesté qu'elle n'avait que de fausses dents. Il vient tous les dimanches à la musique avec Madame, qui est fort gentille, mais qui tient beaucoup plus de la grisette que de la reine. Hier, il nous a semblé à sa mine qu'il avait la fièvre: mais qu'y faire? Qu'il y ait du vent et de la poussière, qu'il soit malade ou bien portant, il doit se montrer à la musique, de par le peuple. Je le plains de tout mon cœur, comme une âme honnête qui ne se

1. Comparer aux portraits que tracent Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 5, 82, 99; Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 276; Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 124, et surtout About, dans les lettres qu'a publiées Gaston Deschamps (*Revue bleue* du 7 mars 1891, p. 295-296).

sent pas faite pour régner, et qui ne s'est résignée à garder la couronne, après la révolution du Trois Septembre ¹, qu'en reconnaissant les maux et l'anarchie auxquels son départ livrerait la Grèce. Athènes est très tranquille, malgré les manifestations de Grivas et de Grisiotis sur les frontières ². La Chambre est toute ministérielle.

M. Piscatory est impatient de nous faire connaître. Il nous a lu une lettre par laquelle le rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* nous ouvrirait ses colonnes. Belle faveur, ma foi! S'il nous payait au moins! Mais M. Piscatory nous presse d'écrire, ou là, ou dans l'*Instruction publique*, ou dans le *Moniteur*. Il nous fera imprimer, où que nous voudrons; mais il lui faut des articles qui montrent que nous [ne] sommes ni morts, ni endormis. Les sujets ne manquent pas aux historiens. Les philosophes et les littérateurs sont moins à l'aise: faites donc de la critique, de la religion, dans un pays où l'on est aussi susceptible, et où la plupart des auteurs vivent encore et sont de nos connaissances! J'ai songé quant à moi à un certain poète que nous expliquons. Mais avant de faire une notice sur lui, je veux être sûr qu'il est bien mort et enterré, et, Dieu merci! tous les renseignements que j'ai obtenus jusqu'ici me confirment sa mort. Nous voici, comme autant de Gannal ³, à la recherche de poètes ou de prosateurs à embaumer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai le moins d'articles que je le pourrai.

J'avais chargé le commissaire du paquebot du 1^{er} juin d'une boîte contenant deux ou trois chapelets bénis par le Pape et une petite et sale figurine d'Éleusis avec une dent de Romain... La boîte devait être mise à la poste ou à la diligence de Marseille. Est-ce que vous ne l'avez pas reçue? Vous ne m'en avez jamais parlé...

19 août.

... Le mois d'avril est le dernier pour lequel j'ai reçu mon traitement de Dijon; mais il ne semble pas qu'on veuille retenir sur mon traitement légitime ce que j'ai touché en sus. Ce supplément aura payé et au delà mon voyage à Constantinople, quoique fort coûteux. Je me suis donné aussi un canapé de quarante-cinq francs, fort joli et fort commode. C'est ici un meuble nécessaire, même pour ceux qui, comme moi, n'auraient pas pris l'habitude de la sieste. Le sommeil et la fatigue l'emportent quelquefois dans les grandes chaleurs, et on a besoin de s'étendre ailleurs que sur un lit. Ma chambre n'est vraiment pas mal, Philippe en jugera, s'il peut se

1. Racontée par Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 276 sqq., sous la date du 15, qui est celle du calendrier grégorien.

2. Sur ces chefs de partisans, voir l'index mis par L. Thouvenel à *La Grèce du roi Othon*, p. 407 et 419.

3. Chimiste renommé, inventeur d'une nouvelle méthode d'embaumement.

décider à venir. Mais si je demeure toujours aussi noir que je suis revenu de Constantinople, il n'en reconnaîtra pas le maître, d'autant plus que je me suis résigné à garder ma moustache à la mode du pays ¹, et qu'elle est mieux fournie que mes favoris. Enfin, on m'accuse d'engraisser; mais j'espère que ce n'est qu'un effet passager et trompeur de la dilatation des corps par la chaleur.

Ne parlez pas de ma moustache au couvent; c'est une mode schismatique.

VIII. — A SON PÈRE

Athènes, 9 septembre 1847.

La Grèce et tous les Philhellènes sont en proie depuis plusieurs jours aux plus vives inquiétudes. La défaite de Grisiotis et de Grivas semblait avoir rendu au pays sa tranquillité; on regardait la révolte récente de Pharmakis en Acarnanie comme une échauffourée ridicule; on laissait croupir cet éternel différend gréco-turc ². Quant aux Anglais, on était prêt à leur payer les intérêts du nouveau semestre avec l'argent de M. Eynard ³. Mais Colettis se meurt; la gravelle a supprimé ses sécrétions et aucun remède n'a pu les rétablir encore. Lui-même, qui a été médecin dans l'origine, il se condamne; et de tous les médecins qui l'entourent, il n'y en a qu'un qui ose conserver quelque espoir. Il ne sera plus sans doute, quand tu recevras cette lettre, ni peut-être même demain qu'elle partira. On l'a administré dernièrement. Ses souffrances sont atroces, et, malgré son énergie et son courage bien connus, il ne peut s'empêcher de se plaindre *qu'il faille tant souffrir pour mourir*.

Qui lui succédera? Il ne laisse après lui que des intrigans dont aucun n'a son mérite, aucun son ascendant sur la nation et surtout sur l'armée. Colettis, avec sa fustanelle, sa carrure et sa démarche guerrière, était le roi des *irréguliers*, c'est-à-dire des meilleurs soldats de la Grèce. Les autres chefs de la guerre de l'Indépendance n'ont chacun pour eux que le corps auquel ils ont commandé, et de là, des guerres civiles. Mais laissons cela: je n'ai pas le temps de faire un premier Athènes. Quoi qu'il arrive, et bien que l'influence française ait peut-être à lutter dans ces circonstances, ne te mets pas en peine de nous. Nous avons toujours eu soin de nous tenir en dehors de la politique, et je ne dirai pas que par nos cours,

1. Qu'on ne s'étonne pas de l'importance donnée par Roux à la question de la moustache. Porter la moustache, à la manière des palikares, c'était afficher ses sympathies pour la Grèce et n'oublions pas que la mission avait un rôle politique.

2. L'affaire Musurus (Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 100 sqq.; Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 366 sqq.).

3. Guizot, p. 371.

notre civilité et notre dépense nous nous soyons fait des amis en Grèce (la reconnaissance n'étant guères connue ici); mais certainement nous n'y avons pas d'ennemis, et les Grecs ne sont guères sujets aux fureurs des autres peuples dans leurs révolutions. Ils ne s'amuse pas à nuire aux gens, quand ils n'y ont pas d'intérêt. Ils dirigent leurs coups et leur attention ailleurs. C'est à M. Piscatory à être sur ses gardes, et on ne le prendra pas au dépourvu. Seulement, pour plus de prudence, si Coletti meurt, nous renoncerons au voyage que nous songions à faire ce mois-ci dans la Morée ou dans la Livadie.

Nous venons de visiter Égine, où il reste vingt-deux colonnes d'un temple de Jupiter ou de quelque autre dieu, dans une situation admirable sur la cime d'une colline d'où vous apercevez et l'île, et la mer, et les côtes de l'Attique et de la Morée. Égine n'est qu'à cinq lieues. Nous étions six de l'École¹, plus notre Directeur, un architecte de l'École de Rome qui vient de nous être adjoint et qui loge avec nous², un peintre français³, enfin un employé de nos paquebots⁴ avec son domestique. En tout dix. Nous avons frété un bateau ponté assez fort, comme l'exigeait la prudence, admirablement voilé et monté par le patron et deux enfans. Nous sommes partis lundi⁵ du Pirée, à onze heures du soir. Arrivés à deux heures du matin, nous n'avons pris terre qu'à cinq heures. Nous avons marché deux heures et demie par d'affreux chemins, avant d'arriver au temple, grâce à notre peintre qui, y étant déjà allé, prétendait savoir le chemin. A dix heures seulement, nos vivres sont venus du bateau où nous les avions laissés sans y toucher. Tu penses si nous avions faim. Malheureusement, nous n'avions pas moins soif et comme nous n'avions pas assez d'eau, il nous a fallu rester sur notre appétit.

A midi, nous nous sommes rembarqués pour la capitale de l'île, qui a été un instant celle de la Grèce sous Capo d'Istrias. Nous avons été forcés par le vent à courir de telles bordées que nous ne sommes arrivés à la ville qu'à cinq heures passées. Nous n'y avons fait notre dîner qu'à huit heures. Je tombais de besoin, et les autres aussi. Nous sommes rentrés dans le bateau à dix heures du soir, et nous ne sommes rentrés au Pirée qu'à midi⁶. Quatorze

1. Le carnet de voyage de M. Charles Lévêque, auquel j'emprunte les annotations qui suivent, nomme : Benoit, Burnouf, Lacroix, Lévêque, Roux. Le sixième était Hanriot.

2. Tétaz.

3. Chaudet. Il était architecte.

4. Chaix.

5. 6 septembre 1847.

6. 8 septembre 1847. A propos des recherches musicales de M. Bourgault-Ducoudray en Grèce, M. Ch. Lévêque, dans le *Journal des Savants* de janvier 1897 (p. 38), a rappelé quelques souvenirs charmants de cette excursion.

ou quinze heures pour faire cinq lieues ! C'est qu'il n'y avait pas de vent. Quand le vent est contraire, on reste ou on recule. Comme c'est agréable d'aller à la voile ! Il faut dire aussi que nos gens, fatigués de la journée, ont dormi passablement la nuit. Pour moi, j'ai passé la première nuit à peu près sans fermer l'œil ; la seconde, quoique sur des planches, j'ai dormi, et nous avons tous dormi comme on ne dort pas chez soi, malgré les puces et une armée de bêtes noires dont la pensée seule m'eût fait frémir en toute autre circonstance.

Papa demandera peut-être à quoi bon se fatiguer ainsi ? Eh bien ! nous avons acheté par quelques privations passagères et à peu de frais, vu notre nombre, une vue que nous nous rappellerons longtemps avec plaisir. Nous avons changé d'air, et nous avons trouvé, en rentrant, notre lit, notre table, et le logis en un mot, bien délectables. Ah ! et puis, que je ne l'oublie pas, nous avons mangé à Égine une pastèque telle que nous avons fait en sa personne amende honorable à toutes les pastèques du monde, même à celles de la Provence. Quant aux raisins de l'île, ils étaient d'une grosseur et d'une saveur incomparables. Nous en avons vu des grappes que j'aurais voulu pouvoir peser : elles avaient certainement plus de trois livres.

Les fruits seraient très bons en Grèce, si on les laissait mûrir. Mais les Grecs ont un proverbe qui dit : « Celui qui mange le fruit verd prévient celui qui attend qu'il mûrisse, » et en conséquence le propriétaire s'empresse de les cueillir quand les voleurs n'en veulent pas encore. Et ainsi nous avons des fruits plus beaux à l'œil que ceux de Aymes ¹, et plus parfumés, mais désagréables et indigestes. On trouve pourtant quelquefois de bon raisin, et les figes sont en général délicieuses et abondantes. Ni le raisin ni la fige ne donnent la fièvre. Mais je n'ose guère manger de melon. Au reste, le melon est tantôt verd, tantôt passé, rarement à point. Si la Grèce était bien cultivée et les propriétés bien gardées, si surtout elle était mieux arrosée, aucun pays ne la vaudrait pour la fertilité et la beauté de ses produits. Les particuliers assez riches pour se procurer de l'eau et de la terre végétale obtiennent des résultats incroyables. Mais on brûle le peu de bois qui reste ; les pluies torrentielles qui descendent des montagnes nues ne portent que des pierres dans les plaines et en enlèvent la terre. La vigne produirait presque partout d'excellent vin, même dans l'état où est le pays ; mais ils ne savent pas faire le vin. Malgré leur ignorance, ils en ont de très bon, et qui ne coûte presque rien que la peine de le faire venir et de le garder. Ce dernier point n'est pas très facile à observer, les maisons n'ayant pas de caves et le vin

1. Je crois avoir bien lu le mot ; mais je ne connais pas la localité.

se gâtant par la chaleur. En outre, le commerce se fait à l'extérieur et par mer. Pour s'en procurer à l'intérieur, il faut des occasions. On a promis à notre Directeur, pour quinze centimes la bouteille, un vin qui vaudrait certainement ailleurs trois ou quatre francs. Le Malvoisie, le Santorin, le Chypre sont presque à aussi bon marché que le vin ordinaire; mais il s'agit de mettre la main dessus. Quand on n'en est pas pressé et qu'on est sur les lieux, on finit bien par s'en procurer et je ne négligerais [pas] l'occasion de vous envoyer de ces excellens cordiaux, sans les difficultés du transport et les droits exorbitants que la douane et l'octroi vous feraient payer. Pour nous, notre vin ordinaire ne vaut pas, à beaucoup près, le Mâcon ni la Côte-d'Or, si ce n'est pour la force. Je n'ai pas encore goûté du miel de l'Hymette. Il s'en récolte peu, et les ambassadeurs étrangers accaparent tout, avec la Cour. Nous avons été à un couvent qui est au pied de l'Hymette et nous avons oublié d'en demander. Au reste, la plupart des voyageurs affirment qu'il ne vaut pas celui de Narbonne. On vante aussi beaucoup en Grèce le miel de Carysto en Eubée; j'ai mangé de celui-là chez M. Piscatory. Il est bon; mais j'aime autant le nôtre. Le gibier est généralement bon en Grèce; le lièvre sent le thym dont il se nourrit et la volaille a aussi plus de ton qu'à Paris; mais elle a moins de suc. Quant à la viande, au mouton, au bœuf, au bifteck, nous n'en avons que l'image. Point de lait de vache; lait de brebis et de chèvres passable, mais rare et dont on fait de très mauvais fromage. Nous avons un nouveau traiteur que nous payons un peu moins, soixante-quinze francs par mois, et qui nous satisfait davantage.

Mais passons à des détails plus édifiants. L'on va bâtir à Athènes, par souscription, une église catholique qui mérite ce nom. Car jusqu'ici nous n'avions qu'une bicoque indigne et cette indigence devenait une honte pour notre culte, depuis que l'Angleterre, la Russie et la Grèce même, longtemps aussi pauvres que nous, se sont mises à bâtir des temples décens. Le terrain est acheté. On y joindra une école pour les enfans catholiques, et un presbytère convenable. Le Pirée possède déjà une église *occidentale*, assez grande et assez propre, et bâtie aussi par souscription.

Cécile voudrait voir ma moustache; je lui procurerai ce plaisir à mon retour. Je pourrais par anticipation et sans lui faire tort en envoyer ci-joint un échantillon, si ce n'était de ces choses qui n'imposent que lorsqu'on les voit en entier. M. Daveluy nous avait promis de laisser venir la sienne; mais comme ce traître de temps y glissait beaucoup de poils blancs, il s'est rasé de plus belle. Tu m'avertis des jours du courrier: c'est à Athènes comme en province; je connais beaucoup mieux les partances et les arrivées; des paquebots-poste que pas un Parisien. Je te prierai, de mon côté,

de mettre le quantième du mois. Tu ne me marques d'ordinaire que le mois et l'année, ce qui est très vague. M. Daveluy a acheté un assez joli cheval. Les chevaux ne sont pas très chers ici; mais hors du pays ils dépérissent. Je prends de temps en temps des bains de mer, quand je vais au Pirée. J'en ferais un usage plus fréquent, s'ils ne m'irritaient pas les yeux.

Il fait toujours très chaud; mais les soirées sont bien plus fraîches. Dans notre traversée, nous avons admiré plus que jamais la beauté de notre ciel; à chaque instant, on voit filer des étoiles tombantes, et les étoiles véritables scintillent comme d'énormes diamans, particulièrement le Chariot. La Voie lactée est comme un grand arc-boutant de la voûte céleste. Dans le jour, notre ciel est, je crois, aussi pâle que le vôtre; il est toujours bien moins bleu que celui de Naples et de l'Italie, précisément parce que la lumière en est plus resplendissante. Quand le soleil se couche, il produit des effets inconnus en France. L'Hymette en particulier est d'un violet pourpre remarquable: *purpureos colles*, a dit Ovide; et l'autre jour à Égine, nous avons vu une partie du ciel d'un rose si ardent que si nous l'avions vu la veille en tableau, nous l'eussions cru exagéré...

IX. — A SON PÈRE

Athènes, 15 septembre 1847.

Te souviens-tu, mon cher papa, qu'attendant impatiemment des instructions sur mon nouvel emploi, je reçus comme une mystification la lettre où le ministre nous recommandait de faire aimer et honorer la France à l'étranger par la modestie de notre caractère? Il semblait qu'on nous dit: « Soyez bien sages, mes petits amis, là où nous vous envoyons, afin que l'on dise: *Oh! qu'ils sont gentils!*¹ » C'est que nous pensions venir en Grèce dans un but littéraire, tandis que les lettres n'étaient que le prétexte de notre voyage, et un moyen de réussite pour notre politique. Nous nous

1. Voici, tel que je l'ai copié sur la minute conservée dans les dossiers du Ministère, le texte des instructions adressées à Emmanuel Roux et à ses collègues: « La mission nouvelle qui vous est confiée vous impose des devoirs pour l'accomplissement desquels je compte sur votre dévouement. Le premier de ces devoirs est le respect des institutions et des mœurs du pays que vous allez habiter. C'est à cette condition seulement que le succès vous est possible. Vous devrez y faire aimer et respecter le nom de la France par la modestie de votre caractère, par votre zèle pour la science, par le culte éclairé de l'antiquité classique. Vous vous concilierez l'estime et la confiance des habitans en vous montrant empressés à communiquer sans faste l'instruction que vous avez reçue dans les écoles de la France et à profiter sans relâche de tous les enseignements que peut vous offrir le séjour de la Grèce. » (Paris, 28 décembre 1846.)

[en] sommes bien aperçus, sans en rien dire, du moment que nous y avons mis les pieds, et l'on nous avoue maintenant ce que l'on ne saurait nous cacher. M. Piscatory nous a dit nettement ce matin qu'il voulait trouver en nous des instrumens de sa politique.

Mais, rassure-toi, il ne s'agit pas pour nous de prendre le mousquet contre Grisiotis ou Papacostas, comme les Philhellènes de la Restauration le prirent contre les Turcs. La France a payé de son sang quand il a fallu. Maintenant, la Grèce studieuse, mais pauvre, demande des maîtres qui [lui] donnent leur enseignement et ne [le] lui vendent pas. Quelle occasion de lui inculquer, avec notre langue et notre littérature, nos idées et nos sentimens! Déjà, le français l'emporte en Grèce même sur l'italien : ses progrès seront ceux de notre parti. Les Grecs lisent beaucoup; ils se font surtout une gloire d'entendre et de lire un livre étranger. Si dans quelque coin du Péloponnèse, un soldat ou un bourgeois se trouvait savoir le français, nous le voyions aussitôt accourir, affecter de s'entretenir avec nous, et traduire ensuite fièrement notre entretien à tout le village qui nous entourait. Si quelque chose pouvait donner de la reconnaissance à un Grec, ce serait de lui servir de maître, en sorte qu'ici, plus que partout ailleurs, la communauté de langage constitue l'affinité la plus étroite et la plus forte. Ce sera un des traits de la politique de M. Piscatory de n'avoir pas négligé ce moyen modeste et pacifique d'étendre notre influence¹.

Il voudrait pour cela élargir les murs de notre école; nous n'avions chacun qu'une dizaine d'élèves au plus; nous en aurons une vingtaine, ce qui m'importe peu, notre peine devant être toujours la même pour un ou pour beaucoup. Ce sera par conséquent plus de cent cinquante Grecs qui recevront notre enseignement chaque année, et comme ils n'y sont admis que sur l'autorisation de M. Piscatory, la faveur vient de notre gouvernement et non plus de notre obligeance particulière. M. Piscatory attend de plus de nous quelques leçons publiques; mais il faut, dit-il, pour cela, que le gouvernement grec soit le premier à nous en demander. Cela viendra, je pense, mais seulement dans quelques mois². Pour moi, je ne me sens pas très pressé d'en faire.

Ce qu'il y a de bon, c'est que tous les ambassadeurs européens

1. L'article 4 de l'ordonnance organique stipulait que l'École d'Athènes pourrait ouvrir « des cours publics et gratuits de langue et de littérature français et latins ». Après quelques séances irrégulières, amorcées au printemps et interrompues par l'été, les leçons reprurent le 3 novembre 1847. L'essai dura jusqu'à la fin du premier semestre 1849. A la rentrée suivante, la maison Ghennadios cessa d'enseigner la grammaire aux petits Athéniens. Elle avait compté jusqu'à deux cent quarante-sept auditeurs.

2. Ces cours extérieurs, également prévus par la charte de fondation, et qui devaient être professés à l'Université et dans les gymnases grecs, n'eurent jamais lieu.

à Athènes, prenant au sérieux notre mission littéraire, veulent avoir aussi leur école à Athènes. Nous recevrons prochainement deux Belges qui seront soumis à notre Directeur¹, mais qui logeront où ils pourront, car notre école est pleine. Le gouvernement sarde et le gouvernement prussien songent également à envoyer de leurs sujets ici. Ceux-là ne dépendront pas de nous. Qu'est-ce qui gagnera à tous ces établissemens? Ce sera Athènes et son commerce; ce seront ces jeunes gens; mais ce ne sera certainement pas leur pays dont ils n'enseigneront pas la langue; ce sera encore moins leur gouvernement, dont les principes ne cadrent pas tout à fait avec ceux qu'ils puiseront ici. Non, pour qui que ce soit qu'ils travaillent, ce ne sera pas pour le roi de Prusse. Garde pour toi ce que je te dis là: on a assez d'esprit en France pour le deviner, si l'on nous y connaissait; mais M. Salvandy n'ayant rien demandé pour nous aux Chambres, nous sommes encore pour notre pays comme si nous n'existions pas.

A Athènes, au contraire, M. Daveluy commence à tenir un train qui réponde à son traitement. Il invite à dîner tous les Français de quelque distinction qui passent à Athènes et auxquels il se propose de mêler quelques Grecs. Les Grecs n'invitent guère à dîner et, vu leur ordinaire, je leur en sais grand gré; mais, par la même raison, ils acceptent volontiers, d'autant plus qu'ils ne savent pas ce que c'est que de rendre. L'autre jour, M. Daveluy est revenu à cheval avec une douzaine de Français, résidents ou de passage, un colonel et un officier de lanciers grecs, tous au grand galop: on eût dit une charge de cavalerie sur l'École. Tous les chiens de la ville les accompagnaient de leurs hurlemens, en guise de tambour et de trompette. L'effet a été superbe: le lendemain, on disait en ville que le Directeur avait 40,000 livres de revenu et qu'il était de plus haut lieu que M. Piscatory. Au reste, c'est l'erreur des Grecs, en général, de supposer qu'en Europe il n'y a que des gens riches, et en Angleterre que des millionnaires. Erreur fâcheuse, qui fait qu'ils nous volent sans scrupule et trouvent tout ce que nous pouvons leur donner au-dessous de nos moyens.

Je te dois la relation de mon voyage; je te la ferai avec quelque détail par ce courrier et le suivant. Je ne suis encore engagé dans aucun travail; nos leçons ne reprendront qu'au mois de novembre, et, comme il n'y a rien de plus fatigant que de lire et de traduire continuellement, je me sens le besoin.

[La fin manque.]

1. La section belge, instituée le 5 août 1847 (archives de l'École française d'Athènes, n° 14 du catalogue Burnouf), disparut dans la tourmente de 1848. Elle n'exista jamais que sur le papier. Cf. Adolf de Ceuleneer, *L'École française d'Athènes* (extrait de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. XXII et XXIII), Gand, 1880, p. 21-22.

X. — A SON PÈRE

Athènes, 19 septembre 1847.

Colettis est mort dimanche matin ¹. Il est resté exposé tout le jour dans une chambre ouverte de tous côtés à la lumière du ciel, sur des draps blancs et sous des fleurs, vêtu de son plus beau costume ². Rien ne ressemblait moins à nos chapelles ardentes. Mais si le deuil n'était pas sur les murailles, il paraissait sur toutes les figures. Beaucoup de palikares, ses anciens compagnons d'armes, beaucoup d'hommes du peuple et de bonnes femmes venaient s'agenouiller à son chevet mortuaire, réciter une prière et lui baiser la main ou la figure, comme font souvent les parens dans les funérailles ordinaires. La douleur de sa nièce était surtout touchante. La pauvre fille a le malheur d'être plus grande que ne l'était Coletti, dont on vantait pourtant la taille, et comme elle n'est ni bien faite, ni jolie, son rôle de géante l'embarrasse cruellement. De fait, sa maigreur, en la grandissant encore, lui donne l'air d'une femme fossile échappée, comme dirait M. Guigniaut, aux grands cataclysmes qui ont exterminé les races antédiluviennes. Mais quand son oncle lui donnait le bras, et je ne l'ai jamais vue dans la compagnie d'un autre, ces deux grands corps se soutenaient entre eux et les regards du public se portaient plus particulièrement sur l'homme d'État.

En cette qualité d'homme d'État, Colettis passait pour un égoïste, grand faiseur de promesses et sensible seulement aux honneurs. Cependant, il paraissait bon pour sa nièce et il lui était cher autant que nécessaire. Aussi, quand on l'a emporté, sa douleur n'a pu se contenir davantage, et elle s'est écriée en sanglotant : « Pater mou ! Pater mou ! » J'ai cru d'abord qu'elle commençait un myriologue : les myriologues sont en usage dans l'Épire, et sa famille est épirote. Mais elle s'est évanouie aussitôt après. On a mené le mort à l'église, en lui faisant faire un tour d'une heure et demie dans la ville. Il était porté sur une sorte de chariot rustique que traînaient quatre chevaux attelés avec des cordes. Le cortège était composé de toutes les troupes régulières et irrégulières d'Athènes et des environs et de toutes les autorités civiles, nationales et

1. 12 septembre 1847. Voir à ce sujet deux lettres de M. Piscatory : l'une à Guizot, publiée dans le *Moniteur* du 26 septembre, n° 269, p. 2613 ; l'autre à Thouvenel, insérée dans *La Grèce du roi Othon*, p. 147-148, en note ; lire aussi Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 373-375, et Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 133-134.

2. On trouvera ailleurs (*Hist. Éc. Ath.*, pl. III, en regard de la p. 66) un portrait de Coletti en costume national.

étrangères, sans nous compter : le tout dans un désordre dont on ne se fait pas idée. L'église était trop petite pour tout ce monde; nous avons eu grand soin de n'y pas trouver de place. Outre la chaleur, la poussière et les poux qui nous y attendaient, outre leur psalmodie nasillarde, nous y aurions subi deux ou trois petites oraisons funèbres. Il devait s'en prononcer au moins autant au cimetière; mais là, nous fûmes sauvés par un orage qui mit en fuite et les panégyristes et leur auditoire. Cet orage grondait dès la veille. Il voilait depuis vingt-quatre heures notre ciel qui n'est pas accoutumé à se passer si longtemps de son soleil et il éclata juste au moment où l'on mettait Colettis en terre. Tu juges si le peuple a manqué d'observer cette concordance entre l'horizon politique et l'horizon véritable. On prête à ce propos à la reine, gracieuse envers Colettis depuis qu'il n'était plus, un mot qui interprétait d'une manière assez poétique cette superstition vulgaire¹.

J'ai remarqué dans le cimetière, presque à chaque tombe, et souvent fixés à la croix, les restes d'un pot cassé, image de la vie, qui me semble un peu bacchique. De plus, j'ai vu, sous beaucoup de pierres tumulaires, des trous qu'on y avait ménagés afin, m'a-t-on dit, de donner un peu d'air aux morts. Et, en effet, je ne sais pas à quoi ils serviraient autrement. Les Grecs ont en général à l'égard des morts une foule de superstitions qui vous égaient malgré vous dans une matière aussi grave. Il est juste d'ajouter qu'à Athènes elles sont et moins nombreuses et moins générales que dans les autres provinces. Les Grecs vont vite à s'éclairer et nous ne trouvons presque plus ici de la Grèce que ce qu'elle a de moins aimable : le caractère. Tu ne saurais croire avec quel vil acharnement les journaux de l'opposition ont insulté à Colettis sur son lit de mort et après ses funérailles. Leurs injures étaient vraiment ramassées dans le ruisseau et rien n'en égalait l'horreur que le mauvais goût. L'un disait que ceux qui avaient prononcé le panégyrique du premier ministre avaient dû gagner, à chercher ses mérites, des maux de tête comparables aux maux de reins qui avaient mis fin à sa vie; qu'il ne faudrait pas chercher aussi loin ses attentats, mais qu'il attendait, pour les publier, qu'on eût achevé ses funérailles. Car Colettis, naturellement puissant et, de plus, gonflé par une longue rétention d'urine, était bien assez lourd à porter en terre pour qu'on ne chargeât pas encore son cercueil de tous ses méfaits. Un autre, d'un ton plus solennel, proclamait que le crime pouvait s'asseoir jusque sur les marches du trône, mais que *le vieux Sabaoth* ne tardait pas à le châtier.

1. « Dieu est de notre avis : c'est un grand homme que nous perdons, » voilà comment Grenier, dans une lettre inédite, rapporte ce mot, qui fut dit par la reine à M. Piscatory.

Nulle part le journalisme ne s'avilit autant qu'en Grèce par le mensonge, la calomnie et l'emportement. Il nous est impossible de connaître les événemens; on en sait à peine les acteurs et, quant au résultat, il est bon ou mauvais au gré du rédacteur. Aussi, on en est encore à savoir si Griziotis est guéri ou non de sa blessure. Le surlendemain de la mort de Coletti, nous avons assisté à l'anniversaire de la révolution du Trois Septembre : magnifique fête qui n'a pas coûté tout à fait cent écus. Elle consistait en une revue (ça ne coûte que quelques coups de soleil aux soldats) et en une illumination générale aux frais des patriotes qui voulaient bien y prendre part. Le gouvernement, pour sa part, avait construit un arc de triomphe avec des transparens borgnes et avait ordonné aux musiciens du régiment de ne pas épargner leurs poumons, ni les oreilles du public. En outre, de bons bourgeois, trop pauvres pour mettre des lampions à leurs fenêtres, brûlaient sous les pieds et sous le nez des passans du bois de résine. Enfin, je ne sais qui, peut-être la Société archéologique, dont nous sommes membres, avait marqué la place de l'Acropole par quelques lumignons.

La mort de Coletti a été le signal de trois à cinq révoltes dans la Roumélie. Mais le *Moniteur grec*, qui est rédigé en français, au grand déshonneur de notre langue, prétend que le général Mammouris a déjà réduit tous les révoltés à implorer la *démence* du gouvernement. C'est possible : ce n'est pas en Grèce une grande affaire de se révolter, ni de se soumettre. Cependant, nous avons renoncé à faire en Roumélie le voyage que nous projetions pour la fin du mois. Le parti français se soutient encore bien, quoiqu'il ait perdu son chef le plus puissant. La Chambre vient d'élire un moschomanga (c'est notre sobriquet)² pour son président et on a donné la place de président du Conseil à Rhiga, auquel Coletti disait, en mourant : « Rhiga, mon vieil ami, je te recommande notre système. » Quant au portefeuille même que Coletti laisse vacant, on le donnera par surcroît à quelqu'un des ministres actuels. L'accumulation de plusieurs portefeuilles dans une même main n'est pas chose nouvelle en Grèce. Coletti en a réuni trois ou quatre dans un temps. Il est vrai que tout le monde ne peut pas ce qu'il pouvait. Les Grecs le sentent bien et beaucoup de ses ennemis le regrettent, dans la crainte des événemens auxquels sa mort peut donner lieu. Dieu merci, nous sommes à Athènes beaucoup plus en sûreté que les Grecs eux-mêmes. Nous avons au Pirée, ainsi que les Anglais, plus de canons qu'il n'y en a dans

1. Le texte porte « *démence* ». Est-ce un lapsus de Roux, pour *clémence*? Est-ce une coquille du *Moniteur grec* relevée par lui? Je laisse au lecteur le soin de décider. Sur ce journal et ses attaches avec la Légation de France, voir Thouvenel, p. 15 et 59.

2. Voir plus loin la note 2 de la page 39.

tout le royaume, et quand il y aurait une révolution, le vainqueur n'aurait certes ni l'envie ni la hardiesse de manquer à notre pavillon. Ainsi, nous sommes spectateurs tranquilles, sinon indifférens, des crises de ce malheureux pays...

20 septembre.

Que papa se tranquillise sur nos publications : celles que nous pouvons faire sont toutes littéraires et elles trouveront place dans des Revues dont personne ne sera tenté de les exhumer ou, pour plus de sûreté, dans le *Journal de l'Instruction publique*, à côté des discours de distribution. D'ailleurs, je n'ai encore rien sur le métier, et je laisse faire aux plus empressés. Deux de nous se sont déjà exécutés; mais les autres ne se hâtent guère de les suivre. La mort de Colettis détournera l'attention de M. Piscatory vers des objets plus sérieux...

XI. — A SON PÈRE

Athènes, 10 octobre 1847.

J'aurais voulu écrire une dernière lettre à la famille, tandis qu'elle était encore réunie; mais, au départ du courrier précédent, j'étais je ne sais plus où. Les circonstances ne me permettant pas de visiter la Roumélie, suivant mon premier dessein, je me suis tourné vers la Morée et j'en ai vu presque toutes les antiquités : Sparte, Messène, Bassæ, Phigalie, le fameux monastère de Mégaspilæon. J'étais avec un de mes camarades et accompagné d'un courrier-drogman. Notre voyage a duré dix-huit jours. Nous l'avons fait à cheval, autant que l'état des chemins ne nous forçait pas à mettre pied à terre. Nous donnions chacun seize francs par jour à notre courrier; mais il portait avec lui des lits, des vivres et nous n'avions rien à payer; ce n'est pas cher. Il lui fallait payer nos deux chevaux, le sien, un pour le bagage, et deux *agoyales*, qui nous suivaient à pied pour prendre soin des chevaux, ensuite, notre gîte pour la nuit et notre nourriture le jour, toutes choses que ces voleurs de Grecs nous eussent fait payer à nous au poids de l'or. De plus, il nous a épargné toute querelle et tout danger; il nous guidait dans les forêts où il n'y a pas de chemins tracés et il nous épargnait la peine de porter de l'argent et des armes avec nous. Lui, était armé jusqu'aux dents. Nous n'avons pas eu de mauvaises rencontres. On en fait rarement avec cette manière de voyager. On respecte partout le voyageur qui n'a rien. Arrivé seulement hier au soir, le temps me manque pour vous donner des détails. La plus parfaite tranquillité règne dans la Morée; il en

est de même à Athènes; toujours quelques troubles en Roumélie. Je me porte très bien, quoique noir comme un Kabyle. Je ne me suis jamais joué avec ma santé; mais voici huit mois que j'ai à l'exercer passablement et elle n'a fait que s'en accroître. Maintenant, la saison des voyages est passée; je vais me remettre à travailler et à économiser. Mes deux voyages de Constantinople et de Morée m'ont coûté cher; mais je n'ai à regretter cette dépense ni pour la santé, ni pour l'instruction. Je commence à baragouiner et à entendre passablement le grec et j'en pousse l'étude activement... Si Philippe veut venir en Grèce l'année prochaine, je puis maintenant lui donner d'expérience tous les renseignements possibles.

On commence à rechercher notre position. M. Salvandy nous a écrit que si quelques-uns de nous désiraient revenir, il pouvait nous remplacer. Nous lui avons répondu que nous ne lui demandions que de nous maintenir à notre poste, qu'ayant eu à nous établir, nous désirions jouir de l'établissement. Au reste, M. Piscatory nous verra volontiers rester le plus longtemps possible à Athènes, où nous sommes connus. Rien ne nuit plus à une nouvelle institution que le changement continuel du personnel. Nous sommes donc assurés de finir notre temps à Athènes, si nous le voulons, et, si nous le voulons aussi, de pouvoir l'abréger. C'est charmant, sur ma parole. Nos voyages de côté et d'autre portent la connaissance de l'École dans l'intérieur de la Grèce et sur notre qualité de Français nous avons été partout parfaitement accueillis...

XII. — A SON PÈRE

[Athènes], 5 novembre 1847.

Nous nous remettons à la besogne. J'ai quinze élèves de force inégale, parce que nous avons été gênés dans la répartition par les heures de leurs cours, les uns allant au collège et les autres à l'Université. Contre l'ordinaire, je les voudrais tous de la dernière faiblesse, afin de m'exercer au grec en leur apprenant le français, et de faire valoir ce que j'en sais déjà. Il y en a du reste dans le nombre de suffisamment ânes. Je leur donne trois leçons par semaine: le Directeur n'en demandait que deux, et beaucoup de mes camarades n'en veulent pas davantage. Mais, comme je me suis fait donner les faibles, j'ai pensé qu'il leur faudrait plus de secours qu'aux autres, et les leçons ne me coûtent guères, quand elles me profitent autant qu'à l'élève et que je n'ai pas besoin de les préparer. Je ne pourrai plus, par exemple, vous écrire par chaque courrier, ni vous exposer à des surtaxes par la grosseur de mes volumes.

Nous avons fait, il y a une quinzaine de jours, une expédition charmante à Poros et sur la côte de Trézène, sur le bateau à vapeur *le Rubis*, et en compagnie de M. Piscatory, sa dame, ses petites demoiselles, de l'ambassadeur d'Autriche, de l'envoyé belge, d'une quantité d'attachés d'ambassade. M. Piscatory est un boute-en-train qui a fait régner dans cette société inégale une gaieté, un abandon, un sans-façon qu'on ne saurait s'imaginer chez des diplomates. Le but de la promenade était un bois de citronniers, qui couvre quatre lieues de terrain tout à la fois et de ses fleurs et de ses fruits, et à l'ombre, aux parfums duquel on nous a servi un fort bon dîner. Denis, à qui j'en ai déjà écrit, pourra te donner plus de détails sur cette journée des Mille et une nuits¹.

Autres nouvelles plus importantes : on nous fait faire un costume consistant en un frac brodé de palmes de soie noire, une épée à poignée de nacre, et le tricorne; nous le porterons seulement aux bals de la Cour ou d'ambassade, à la fête du roi et dans quelques autres cérémonies : une misère de trois cents francs, pour tourner la tête aux dames d'Athènes, dont nous avons déjà séduit les époux. Mais aussi, à partir de janvier, nous toucherons trois cents francs par mois, au lieu de deux cent cinquante, et on nous passe quatre cents francs de frais de voyage à chacun par année, afin de nous aider à voir la Grèce. Je n'y manquerai pas, Monsieur le Ministre, je vous assure, et vos quatre cents francs ne vous resteront pas en caisse! Nous devons cette augmentation au voyage que vient de faire en France le secrétaire de l'ambassade française. Il a remontré à M. Salvandy et à M. Guizot que tout était si cher à Athènes que nous ne pouvions y faire une figure convenable, ni voir un pouce de terre avec nos modiques appointemens. Et, de fait, si je n'avais reçu quatre cents ou cinq cents francs de trop cette année, j'aurais dû me passer de l'un de mes deux voyages, et me ruiner pour l'autre.

Le pays est tranquille : le sénat a voulu faire au roi, dans sa réponse au discours de la couronne, des remontrances impertinentes sur des élections validées par la Chambre des députés; mais le roi a refusé de recevoir leur adresse, et les députés ont protesté contre cette immixtion des sénateurs dans leurs affaires, en sorte que les sénateurs en ont été pour un soufflet bien mérité. Voici quatre jours que nous avons un froid et des pluies auxquels on n'est pas accoutumé à Athènes, même au plus fort de l'hiver. Le thermomètre ne marquait hier que 3° au-dessus de zéro, et la neige couvre le Cithéron et le Parnès. Mais le temps commence à se

1. Thouvenel (*La Grèce du roi Othon*, p. 147) dit un mot de cette excursion. Dans une lettre inédite du 29 octobre 1847, Grenier la retrace avec une verve et une vie charmantes.

radoucir. Le soleil reparait, pour ouvrir l'été de la Saint-Martin. Je l'espère du moins. Les Athéniens sont contents : ils manquaient d'eau depuis trois ans...

XIII. — A SON FRÈRE PHILIPPE

Athènes, 15 novembre 1847.

Dis-moi : quand la Faculté *vat en campagne*, lui donne-t-on des frais de route?... J'ai pris goût à cette manière de voyager en gagnant de l'argent, au lieu d'en donner, comme j'avais la simplicité de le faire avant la découverte de l'École d'Athènes. Justement, M. de Salvandy nous écrit qu'il nous passe à chacun quatre cents francs de voyage par an, pour voir la Grèce apparemment. C'est ce qu'il me faut pour *achever* de la voir; mais nos successeurs, qui jouiront deux ans de cette indemnité, pourront la visiter en entier, sans bourse délier. De plus, à partir de janvier, nous toucherons trois cents francs par mois, au lieu de deux cent cinquante. Nous devons ces gratifications à M. Piscatory, et surtout à son secrétaire d'ambassade, qui, dans son voyage à Paris, a fait à MM. Salvandy et Guizot un tableau pitoyable de notre position à Athènes, où tout était si cher et où nous devions faire une figure honnête, pour l'honneur même de notre gouvernement! Mais aussi nous aurons l'uniforme : c'est une affaire de trois cents francs. Il consiste dans un frac brodé de palmes en soie noire, un tricorne, une épée, une décoration d'officier d'Académie, dont nous ferons la palme blanche d'argent au lieu de soie. On nous brode, on nous taille en ce moment; malheureusement, nous n'aurons pas notre costume pour le premier bal de la Cour qui est le 21 courant.

Deux cents jeunes gens suivent nos modestes cours, et il y en a d'inscrits en remplacement ou en survivance, des *εφεδρτοι*, comme les appellerait Leclerc ou Guigniaut. J'ai dans mon cours le fils du ministre de l'Instruction publique, M. Glarakis. Les sénateurs et les députés ne nous manquent pas, — dans la personne de leur fils, s'entend, — quoique beaucoup eussent eux-mêmes le plus grand besoin d'apprendre quoi que ce soit. Des philorusses et des philanglais (pas de mauvais calembour, je te prie) nous ont aussi fait des envois. M. Piscatory est enchanté; M. de Salvandy s'écrie sur tous les grands noms dont nous lui adressons la liste : Léonidas! Périclès! Epaminondas! La *Revue des Deux-Mondes*¹ vient de

1. Numéro du 1^{er} novembre 1847, p. 499-515, titre : « L'Université d'Athènes et l'Instruction publique en Grèce. »

publier un article de Lévêque dont nous attendons cinquante exemplaires : M. Salvandy lui en a fait faire ses complimens dans les termes les plus flatteurs. M. Piscatory a bien voulu nous communiquer la lettre : il y nommait l'École *notre* fille bien-aimée, désignant par ce *notre* M. Piscatory comme son compère. En sorte que si l'on nous reproche maintenant notre existence illégitime, nous pourrons répondre à l'impertinent que nous avons plus de pères que lui.

M. Salvandy nous disait encore qu'il avait vu avec plaisir que personne n'eût accepté sa permission de revenir en France : qu'il lui suffisait même, pour que l'École ne se renouvelât pas tout d'une fois dans trois ans, qu'il en revînt deux à la fin de cette année, et qu'il accorderait aux autres, avec la permission de rester jusqu'aux vacances de 1849, la permission de venir voir leur famille en France, pendant les vacances de 1848. Que peut-on demander, imaginer de plus commode? Lévêque ne compte pas rester ses trois ans; Grenier penche aussi vers le retour. Il dit que les premiers rentrés seront les mieux placés, surtout s'ils trouvent encore M. de Salvandy au ministère. Aucun autre n'a pris encore de parti. Comment prévoir les choses de si loin? M. Piscatory, M. Daveluy peuvent nous être enlevés, et alors notre position serait-elle toujours aussi agréable? Je songe, moi, à me présenter aux Facultés, à la condition de revenir faire une troisième année à Athènes, quand même je serais reçu. On saurait à peine que je me suis présenté, si je ne réussis pas, puisque mon voyage à Paris tomberait à l'époque du congé qui nous est offert. Pourtant, il serait grave d'être refusé. J'y réfléchirai...

Je ne sais si tu as lu la dernière lettre que Papa m'a écrite... Il semblait rêver pour moi je ne sais quel avenir que m'ouvrirait la connaissance du grec moderne. Je suivrai son conseil de l'apprendre de mon mieux, et je commence déjà à m'y reconnaître; mais je serais fâché qu'il bâtît là-dessus des châteaux en Espagne. C'est bien assez d'avoir des rentes dans ce pays-là. L'effet le plus certain du grec moderne, c'est de vous brouiller avec l'ancien. C'est un patois; ce n'est plus même un patois, depuis que les puristes ont entrepris de le recrépir. C'est quelque chose de bâtard et d'équivoque, où les mots sont anciens et les formes modernes. Et c'est encore trop dire : car ces Messieurs pourront exclure les mots turcs et italiens entre eux; mais il leur faudra les reprendre avec leurs domestiques et le vulgaire, qui n'entend pas leurs composés savans et longs de Paris jusqu'à Pontoise. Quant à moi, quoique, sans nous vanter, nous sachions l'ancien aussi bien et souvent mieux qu'eux, je m'amuse à les scandaliser par l'emploi de tous les termes turcs, albanais, et autres, que je peux ramasser, et je leur déclare que j'apprends le grec pour être compris dans le pays

où on le parle et en dehors de leur cercle. Et sérieusement, puisque je sais le littéral, ne dois-je pas me former au vulgaire, afin de comprendre les interlocuteurs et les auteurs de tout style et de toute volée? On n'apprend une langue que du peuple, surtout dans un pays où les lettrés affectent tous de parler français. Enfin, quand on voyage dans ces contrées-ci, il fait bon savoir la langue franque. Son mélange même fournit des observations générales de linguistique qui ont leur intérêt.

19 novembre 1847.

Je n'ai pas encore lu l'article de Lévêque; mais croirais-tu qu'il a soulevé contre nous tous ceux qui n'y sont pas nommés, et quelques-uns de ceux mêmes qu'il a loués¹. Ceux-ci ne trouvent pas apparemment ses éloges assez forts, et Dieu sait pourtant combien ils sont exagérés; ceux-là disent que Lévêque n'a eu de compliments que pour les moschomangites². Un professeur a cru devoir avertir M. Daveluy de ce déchaînement. Il lui faisait peur de la presse avec une commisération hypocrite. M. Daveluy lui a répondu fièrement que nous n'en avions pas fini avec l'Université, qu'entendant déjà le grec de manière à suivre un cours sans trop de peine, nous nous propositions d'assister aux leçons des complaignans et d'édifier le public sur leur mérite, et il lui a fait entendre que s'ils provoquaient notre critique, elle ne leur manquerait pas. Cela leur a mis la puce à l'oreille. Ils en savent encore assez pour savoir ce qu'ils ignorent, et ils comprennent certainement la médiocrité de leurs cours. Aussi, je crois qu'ils garderont le silence, afin que nous le gardions envers eux, ou que nous les jugions avec indulgence³...

Aux premiers froids de novembre a succédé à Athènes un vrai temps de printemps. Nous n'avons pas de feu et je supporte à peine ma robe de chambre. Il y a quelques cas de choléra à Constan-

1. M. Daveluy écrivait au ministre, le 9 décembre 1847: «L'article sur l'Université d'Athènes a eu beaucoup de succès. Comme la *Revue* n'est pas commune ici, on en fait des lectures publiques dans les cafés. Par malheur, le personnel universitaire est fort nombreux, et M. Lévêque n'avait pas parlé de tout le monde. Je n'ai pas reçu les exemplaires que M. Buloz avait promis, et je le regrette vivement: ils n'auront plus le mérite de l'à-propos» (Doss. I. P.).

2. Surnom donné aux partisans de la France. *Μοσχολάγκας* était alors l'expression courante pour désigner un décrotteur. Comme la France s'appuyait surtout sur la «canaille» (Thouvenel, p. 13), on ne s'étonnera pas de l'épithète accolée à sa clientèle. Sur les autres sobriquets des partis, lire, dans *La Grèce du roi Othon*, la note de la page 17.

3. Comme mission savante, si peu qu'elle le fût, l'École française souleva au début une opposition très vive parmi les archéologues locaux, ceux qu'on proclamait *λογιώτατοι* (Th. Homolle, *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 12).

tinople. Nous soumettons à onze jours de quarantaine les bâtimens qui en viennent... Adieu. L'évêque te remercie de ton souvenir.

[P. S.] Je viens [de] lire un volume de la correspondance de Voltaire et de d'Alembert. Croirais-tu que les lettres du dernier m'ont semblé les plus spirituelles et les plus substantielles. Il est vrai qu'il était à la source des nouvelles. Mais je te sou mets ce sentiment qui n'est pas, je le sais, celui du grand nombre.

XIV. — A SON PÈRE

[Athènes], 28 novembre 1847.

Point de voyage sans dangers : c'est pourquoi je n'ai pas dissimulé les risques de notre tournée. Mais, je te dis avec la même sincérité : ces risques ne sont pas plus grands que ceux que l'on court en France dans les diligences ou sur les chemins de fer. Aller à Sparte ou aux Thermopyles, c'est comme si l'on allait à Dijon ou à Bordeaux. Ne te tourmente pas davantage de la situation de la Grèce : c'est un État enfant, dont les crises sont fréquentes, et souvent violentes, mais toujours sans durée : le matin, à la mort ; le soir, en réjouissances. On ne saurait en parler deux heures de suite de la même manière, et les nouvelles [qu'on] vous en envoie ne sont plus vraies quand vous les recevez.

Le bruit court actuellement d'un rapprochement entre M. Piscatory et Sir Ed. Lyons. Ce dernier a même invité notre Directeur à dîner pour ce soir. C'est la première politesse que l'École reçoive de Milord. Le Gouvernement a mis la main sur six rebelles de la Livadie et a délivré nos environs d'un brigand¹ qui y prenait ses ébats depuis quelques années. Cependant, le Ministère est inquiet : il prévoit de nombreuses défections dans la Chambre qu'il s'était bâtie avec tant de soins. Le roi voudrait, dit-on, nommer quarante sénateurs nouveaux ; les ministres n'en accorderaient que vingt, et les députés verraient de très mauvais œil cette fournée exorbitante et aussi menaçante pour le trésor que pour leur influence. Car chaque sénateur a 500 drachmes (440 francs environ) par mois.

Il y a eu bal à la Cour lundi ; nos costumes n'étant pas encore achevés, nous avons été obligés de débiter en pékins, à l'exception du Directeur. Les dames n'étaient pas en nombre, à cause de la grippe et de la petite vérole qui ont fait d'Athènes un hôpital. Dieu merci, personne n'en meurt, et les étrangers échappent

1. Bibissi. Lire son histoire dans Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 80-88.

presque tous aux deux épidémies. La cause du mal est apparemment l'humidité de cet hiver, et, malgré ses variations, c'est encore le plus beau que j'aie vu. Il faut être Athénien pour s'en plaindre et surtout pour en souffrir. Nous n'avons pas de feu, si ce n'est quelquefois dans une salle commune¹, où je ne descends jamais, et cependant je n'ai pas une seule engelure. Le commencement de novembre a été réellement assez froid, et nous venons de passer par une seconde période de pluies et de vents, mais, cette fois, sans froid; le reste du temps, il a fait dans le jour un soleil d'avril ou de mai. Nous en avons profité dernièrement pour aller déjeuner à la campagne. Comme nos jours sont plus courts l'été, maintenant nous y voyons clair à travailler jusqu'à cinq heures...

J'apprends le grec à force, parce que j'en ai la commodité, et qu'on ne perd jamais à s'instruire. Autrement, je ne vois ni à Athènes, ni à Paris de position telle que t'en fait imaginer ta tendresse paternelle, et je bénirai Dieu et le ministre si j'obtiens, à mon retour, une chaire de Faculté *en province*. Nous avions demandé qu'on fit la retenue sur notre traitement, afin que notre séjour à Athènes comptât pour notre retraite. On va nous la faire en effet, et pour ce mois-ci, et pour tous les précédens depuis janvier, c'est-à-dire nous payer 110 francs en place de 250. Cet arriéré à solder coïncide d'une manière fâcheuse avec la dépense de nos uniformes et l'achat d'un service de table que nous nous sommes [octroy]é en changeant de cuisinier, d'autant plus qu'en Grèce il faut tout payer comptant. L'argent valant 10/000, on ne se soucie pas de l'attendre. J'avais, heureusement, un petit fonds de réserve : il y suffira ; mais il y passera. Une fois en janvier, nous nous remplumerons, grâce à l'augmentation de notre traitement, et nous aurons appris l'économie. Mais quelle figure va faire notre camarade qui voyage en Égypte², et que sa part attend, en guise de traitement, dans toutes ces dépenses d'uniforme et d'ameublement? Nous nous proposons de l'accueillir avec un mémoire foudroyant.

M. de Mata est peut-être encore à Santorin : il n'est pas revenu me voir, et il ne m'a pas laissé son adresse à Athènes. Je ne puis avoir de relations bien suivies avec cet insulaire : c'est l'histoire de la poule et des canards...

1. On l'appelait la « byzantine », parce que c'était là que Charles Byzantios (prononcez *Vysandios*) donnait ses leçons de grec moderne.

2. Lacroix. Des nombreuses lettres qu'il écrivit et qui furent transmises au Ministère, une seule parut, par fragments, dans les *Archives des Missions*, t. I, p. 113-118.

XV. — A SON PÈRE

Athènes, 10 décembre 1847.

Le Ministère me faisant toujours payer une partie de mes appointemens par le collège de Dijon, l'économe de Dijon m'a fait demander une nouvelle procuration pour 1848. Je suis obligé de te l'envoyer à Paris, afin que de là tu la fasses parvenir *affranchie*. J'ai joint à la procuration une lettre pour mon remplaçant de rhétorique.

La petite vérole et la grippe quittent Athènes, sans avoir atteint aucun de nous, et sans avoir fait en général grand tort aux étrangers. Au reste, personne n'en est mort...

[P. S.] Si mes frères désirent la fin de mon voyage, tu peux la leur envoyer; ils en prendront soin sur ta recommandation; et ainsi de toutes celles de mes lettres que tu croiras leur être agréables. Si Denis ou Philippe en a égaré une, tant pis pour la postérité; quant à moi, je ne tiens qu'aux dernières. Vois seulement si l'envoi vaut la surtaxe à laquelle il les expose. Il n'y a pas un seul cas de choléra en Grèce.

XVI. — A SON PÈRE

[Athènes], 19 décembre 1847.

S'il y eut jamais une année heureuse dans ma vie, c'est assurément la dernière. Mais on ne peut avoir des parens aussi chers et s'en trouver éloigné sans regrets. La dissipation des voyages, la nouveauté des lieux, des occupations choisies, les douceurs de la vie commune, recommencée sous les auspices de la liberté, peuvent tromper un instant les ennuis du cœur; mais il se reprend à saigner à ces époques solennelles qu'un pieux usage a consacrées au renouvellement et à l'épanchement des affections les plus tendres...

Si la conservation de la Grèce m'était aussi précieuse que la tienne, mon cher papa, si c'était ma patrie, je ne pourrais t'en parler que les larmes aux yeux. L'ordre et la tranquillité la plus parfaite règnent toujours à Athènes, comme au cœur du royaume dont la vie ne se retirera qu'après avoir abandonné les extrémités. Mais tu sais déjà sans doute par les journaux l'attentat de Patras 1.

1. Cf. Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 158.

Notre secrétaire d'ambassade s'y rend avec cinquante soldats de marine, pour la protection des nationaux, s'il est besoin. Les Anglais y ont aussi envoyé une vingtaine d'hommes. C'est plus qu'il n'en faut pour tenir cette canaille en respect. On dit que le roi demande à l'Autriche des troupes de garnison. Cela ne m'étonnerait pas, et je ne m'étonnerais pas non plus que l'Autriche en donnât. Elle a moins d'intérêts politiques que nous en Grèce; mais elle y a plus d'intérêts commerciaux, et c'est surtout contre elle que se fait ce déchaînement. Son consul seul a été insulté à Patras, si nous sommes bien informés. Nous, si nous avons des ennemis, ce n'est pas dans le peuple, mais parmi les gens éclairés, ou les plus éclairés, et que leur position intéresse à l'ordre ou au moins à l'absence de toute violence.

Quant à l'École, elle va de mieux en mieux. Un journal de l'opposition ¹, antifrançais par conséquent, vient de publier un bel article à notre louange. Le charmant de l'affaire, c'est qu'il démentait vertement ceux qui, à notre arrivée, nous avaient donnés pour des instrumens de la politique française. On avait bien reconnu en nous des professeurs, en dehors de la fureur des partis, et occupés seulement de répandre chez eux les lumières de la France, par l'amour le plus touchant et le plus désintéressé de la Grèce. La preuve, c'est que nous accueillions avec le même empressement les fils de nos partisans et de nos adversaires. Nous ne leur demandions qu'un certificat de moralité! Il développait ensuite les avantages de la langue française, lien de l'Orient et de l'Occident, canal des sciences, des lettres, des idées libérales, etc... Nous avons traduit modestement l'article, et nous l'enverrons à M. Salvandy, qui ne manquera pas de le mettre dans l'*Instruction publique* ². Car il aime l'École comme sa fille; il s'aime lui-même un peu plus que l'École, et il y a quelques mots pour lui. Les Grecs ne font rien pour rien, et nous soupçonnons notre panégyriste de prétendre à la succession de notre professeur de grec moderne, qui a été gravement malade. Il en sera pour son encens, car notre homme est rétabli.

M. Piscatory nous quitte pour Turin ou pour Madrid. Il préférerait Madrid; mais il n'a reçu encore aucune réponse du Ministère à cet égard. Il attend sa décision par le paquebot de demain. Il a bien mérité son avancement. Nous nous en réjouissons pour lui, et nous nous en affligeons pour nous. Il avait provoqué l'établissement de l'École; nous étions son œuvre, sa colonie, et il nous

1. *L'Ami du peuple*, l'un des organes du parti anglais. Sur la classification des journaux grecs à cette époque et leurs perpétuels changements d'opinion, voir Duvergier de Hauranne, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} janvier 1845, nouvelle série, t. XV, p. 92 sqq.

2. On trouve, en effet, l'article dans le *Journ. J. P.* du 8 janvier 1848, t. XVII, p. 26.

portait beaucoup d'intérêt. Nous lui devons, entre autres, notre augmentation de six cents francs. La politique française perdra du même coup son meilleur appui en Grèce; mais les efforts qu'il faisait pour la soutenir l'ont épuisé, et il est temps qu'il se retire de cette pétaudière, pour sa santé. Mais vois un peu l'ignorance de certains journaux grecs : ils représentent son envoi à Turin comme une disgrâce, tandis que c'est une *ambassade* de famille, à la place d'un simple *ministère*.

La grippe diminue toujours; la petite vérole va son train, mais elle ne tue et ne dévisage personne. Pour plus de sûreté, nous allons exécuter ce que nous avons projeté cet été, de nous faire vacciner. Vous devez avoir un hiver bien rigoureux, car nous avons de la neige sur les montagnes et un vent très froid; cependant le thermomètre est toujours au-dessus de zéro. Ces jours derniers, le vent faisait craquer les fenêtres et les volets de notre maison, comme nous entendions craquer les ais du *Tancredè* au cap Saint-Ange. Il a dû y avoir des sinistres en mer... Le soleil a reparu aujourd'hui; adieu la neige...

[P. S.] J'écris toujours de mon encre la plus noire; si mes lettres fatiguent les yeux, c'est qu'en les purifiant, on en blanchit les caractères.

XVII. — A SON FRÈRE PHILIPPE

[Athènes], 28 décembre 1847.

.....

Je ne veux pas ajourner mes souhaits de bonne année. Il me tarde de conjurer par tous mes vœux cette grippe qui te tint si longtemps en 1839 et qui vous visite de nouveau. Elle a fait des siennes aussi à Athènes, favorisée par des pluies et un froid que les Grecs trouvent excessif, quoique nous le supportions aisément sans feu. Il faut dire aussi que leurs maisons sont ouvertes à tous les vents, tandis que la nôtre est en pierre de taille. Enfin, en un certain moment, il ne restait plus que nous sur pied dans toute la ville. La petite vérole s'était jointe à la grippe pour en faire un hôpital. Cette double épidémie tire à sa fin. Il est remarquable que les étrangers acclimatés par un long séjour en ont été seuls atteints avec les indigènes...

As-tu lu, dans la *Revue des Deux-Mondes* ¹, l'article de Burnouf sur le Parthénon? Il est très intéressant pour ceux-mêmes qui n'ont pas vu le monument, et qui ne s'occupent pas d'architecture. Benoit

1. Numéro du 1^{er} décembre 1847 (t. XX, p. 835-853).

va en envoyer un sur quelques îles de l'Archipel¹; Lacroix, sur des livres sacrés de l'Inde², dont il n'existe plus qu'une version en grec vulgaire de Galanos. Pour moi, je ne me suis pas encore arrêté à un sujet. L'exemple de Lévêque me détourne de plus en plus d'en prendre dans le présent. Ceux qu'il a loués l'ont trouvé trop réservé dans ses louanges; les autres lui en ont voulu et de les avoir passés sous silence, et d'avoir dit du bien de leur prochain. Or, si vous ôtez à la Grèce son présent, que lui reste-t-il? Je souhaite que ce soit l'avenir; mais, quant au passé, il est trop rebattu, et ce n'est pas la peine de venir ici pour en parler, après tant d'autres. J'avais songé à quelques articles de philologie pour les bons abonnés de l'*Instruction publique*. L'histoire de la décadence et de la ruine de l'infinifit me semblait particulièrement propre à les émouvoir, et j'étais parvenu à recueillir le titre de quelques ouvrages indispensables; mais, las! Ils ne sont point à la bibliothèque. Le malheur veut que nous n'ayons jamais assez de loisirs ou assez de livres. J'ai déjà dû renoncer, faute de documents, à concourir pour l'Académie sur l'histoire de la langue grecque depuis la prise de Constantinople. C'est la gloire de Paris qu'on y soit toujours mieux pour écrire sur un pays que dans le pays même. Mais voici venir pour m'occuper le programme de l'agrégation des Facultés, auquel je suis à peu près résolu de me présenter, ne fût-ce que pour justifier l'emploi de mon temps ici.

En attendant, je poursuis à mon aise les études que M. Daveluy a détaillées dans son rapport³, je pourrais dire dans le mien. Car nous avons fait chacun le nôtre. Il y a seulement ajouté *quelque peu*, pour Lacroix surtout. Nous avons été étonnés nous-mêmes, à la lecture de son rapport, de tout ce que nous faisons, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Je crains bien que ce rapport ne soit accueilli avec un sourire d'incrédulité par vous

1. M. Daveluy écrivait au ministre, le 9 décembre 1847: «M. Benoit vient d'achever la première partie de son *Voyage dans l'Archipel*; j'aurai l'honneur de vous l'envoyer par le prochain courrier. En l'adressant au Directeur de la *Revue*, auriez-vous la bonté de lui faire dire un mot, pour qu'il insère d'abord l'article de M. Burnouf sur le Parthénon, qu'il a depuis deux mois et demi entre les mains et qu'il promettait, il y a six semaines, de publier au premier jour?» (Doss. I. P.) Le début de la relation de Benoit, intitulé «Syracuse, son passé, son présent, son avenir,» fut effectivement transmis à Buloz. Mais la Révolution de 1848 ayant privé l'auteur de ses deux patrons, M. Piscatory et M. de Salvandy, cette première partie du *Voyage dans l'Archipel* fut oubliée dans un tiroir. La fin seule parut: II, Santorin (*Arch. Miss.*, t. I, p. 609-632); III, Délos (*ibid.*, t. II, p. 386-407); IV, Milo (*Mém. lus à la Sorbonne*, sect. d'histoire, t. VI, p. 43-56).

2. Le Balabarata. Destinée aussi à la *Revue des Deux-Mondes* et envoyé au ministre par M. Daveluy, le 9 février 1848, cet article, que je sache, n'a jamais été publié. Il fut retiré du Ministère, par l'auteur, en septembre 1848 (Doss. I. P.).

3. Daté du 14 octobre 1847, ce rapport a été publié dans le *Journ. I. P.* du 10 novembre, t. XVI, p. 906-907.

autres d'outre mer, et que vous ne criiez à la *Graecia mendax*. Rapporte-moi franchement ce que l'on en a dit, et ce qui t'en semble. Après tout, nous travaillons assez; et que ferions-nous, sans cela, dans une ville où il n'y a ni spectacle, ni société? Toutes les fois que M. Daveluy ne dîne pas en ville, il aime que nous montions chez lui pour faire avec lui et entre nous notre partie de dames ou d'échecs, et partager son thé. Mais il est souvent absent pour son bien et pour le nôtre. Car il a besoin de distraction, et nous ne pouvons pas lui sacrifier toutes nos soirées, ni nous coucher toutes les nuits à minuit. Comme il se couche tard, il nous retient le plus qu'il peut, et la conversation la plus agréable ne remplace pas le sommeil. Il nous a servi un joli réveillon samedi.

M. Piscatory part vers le 6 janvier¹. Les journaux grecs qui n'attendent et ne craignent plus rien de lui, aboient après lui, comme des chiens lâches et hargneux après ceux qui se retirent. Ils sont vexés d'apprendre que l'ambassade de Madrid est un bel avancement pour un ministre de Grèce. Aussi vaniteux qu'ignorans, ils ne comptaient encore au-dessus d'eux que les quatre puissances. Ils trouvent Léopold bien puni d'être réduit à la Belgique, lui qui a refusé de régner sur les descendans de Thémistocle et de Périclès. Ce n'est pas sans doute le sentiment du pauvre Othon. Non seulement, il vendrait bien sa principauté, comme le prince de Lucques, mais il paierait grassement son remplaçant, si on lui permettait d'en prendre. Les Grecs, de leur côté, le laisseraient bien aller. Ils le traitent de *bûche*, par une figure commune à leur langue, et ils ne voient pas que, s'ils se débarrassaient du soliveau, ils auraient affaire à la cigogne. Ils sont indignés des satisfactions données à la Turquie, quoique sollicitées par le commerce et commandées par la raison. Dans de semblables dispositions, l'événement de Patras eût pu devenir le signal d'un soulèvement général. La grippe, la petite vérole, des froids un peu vifs pour eux sont venus fort à propos pour calmer leur emportement, et les faire rentrer dans leurs demeures et le devoir. Maintenant, la crise populaire est passée. Une lettre insolente, brutale, de lord Palmerston a excité d'autres passions et raffermi notre parti. Il est assez curieux de suivre dans ce microcosme ces mouvemens politiques, ces agitations, ces vicissitudes de l'opinion, ces intrigues misérables et infinies qui se perdent ailleurs sur un plus grand théâtre. D'ailleurs, si la scène est petite, les acteurs sont bons. Plus on fraie avec les Grecs, moins on les estime, moins on les aime; mais plus on

1. Nommé ambassadeur d'Espagne par ordonnance du 10 décembre 1847, M. Piscatory s'embarqua au Pirée, le 8 janvier 1848, sur la *Vedette*. La Grèce officielle lui fit des adieux d'une grande solennité (voir le *Moniteur* de l'année, p. 198).

s'étonne des ressources de leur esprit, toujours aux prises depuis des siècles avec la misère au dedans, avec des forces ou des influences supérieures au dehors, et l'on ne peut s'empêcher de rire des tours que ces maîtres cherchent à vous jouer, ou se jouent les uns aux autres.

Tu dois avoir déjà lu, dans l'*Instruction publique*¹ ou quelque autre journal, l'article qu'un journal grec avait publié à notre louange et que nous avons traduit *ad majorem dei gloriam*. Il a reconnu, dit-il naïvement, que nous étions des philhellènes désintéressés et non des instrumens de la politique française. Ce témoignage d'une feuille de l'opposition est précieux; mais il fait peu d'honneur à la clairvoyance du rédacteur, à moins qu'il ne se ménage de loin un retour et des avantages dans le parti français. Nous avons déjà vu tant de fois des Grecs se faire, après un long temps, payer de services que nous avons crus désintéressés, parce qu'ils étaient dictés par un intérêt tellement éloigné que nous ne l'apercevions pas! Mais, adieu; on n'en finirait jamais sur le chapitre des Grecs...

[P. S.] J'ai dit à papa de vous envoyer mes lettres, ne doutant pas de votre soin, et étant très flatté de l'intérêt que vous pouvez y prendre, quoique ce soit l'intérêt des choses et non celui de la forme.

XVIII. — A SON PÈRE

Athènes, 7 mars 1848.

Les derniers événements, dont le télégraphe et la corvette la *Diligente* nous ont apporté avant-hier la nouvelle très succincte, remettent tout en question². Je ne connais des nouveaux ministres que MM. Thiers et Barrot. J'imagine que M. de Salvandy aura eu pour successeur Cousin. Cousin a été le premier à établir le concours des Facultés, tombé après lui en désuétude; mais, dernièrement, il s'est déclaré contre le concours pour les chaires de médecine; s'il est conséquent une fois dans sa vie, il ne le trouvera pas plus convenable pour les chaires des lettres... Il est probable aussi que si nous allons concourir, on ne nous permettra plus de retourner à Athènes, et que si l'on nous permet de rester à Athènes jusqu'à la fin de l'année prochaine, on ne nous permettra pas d'aller en France ces vacances. Il est aussi très possible

1. Voir plus haut, p. 43, n. 2.

2. Roux, comme on l'a vu plus haut (p. 38) et comme on le voit plus bas, songeait à se présenter à l'agrégation des Facultés.

que comme nous n'avons pas encore commencé à toucher nos 600 francs d'augmentation, les états étant en retard, nous soyons réduits à notre premier traitement de 1,000 écus. Enfin, il est à craindre qu'on impose à chacun de nous quelque travail d'une nature particulière. Quant à l'existence même de l'École, elle ne me semble pas en question. Nous existons en vertu d'une ordonnance royale, et, s'il était facile de ne pas la porter, il serait difficile de l'abroger. Alors le public, instruit de notre existence par le bruit de notre chute, considérerait notre abolition comme un sacrifice à l'Angleterre ou à la Russie, qui a protesté contre nous dès l'origine. Ce qui est en question, c'est le sort et les avantages des concours de Facultés, l'organisation de notre École et la durée de notre propre séjour, partant, mon retour à Paris pour ces vacances. Quand je saurai à cet égard quelque chose de plus positif, je m'empresserai de l'en informer. En attendant, loin d'abandonner la préparation de mon concours, je la presse activement...

J'attends avec impatience des nouvelles sur la fin misérable du ministère et le sang qui a coulé dans Paris. Notre quartier, j'espère, sera demeuré tranquille comme toujours. Nous allons demain faire une petite exploration à dix lieues d'Athènes par terre; nous sommes cinq; nous demeurerons trois jours en voyage. La route est sûre, sans quoi j'aurais attendu mon retour pour te parler de mon départ. Bientôt, il fera trop chaud pour bouger et nous ne savons sur quoi compter dans les circonstances actuelles. C'est pourquoi nous nous dépêchons de voir. Je crois les chapelets perdus sans ressource...

XIX. — A SON PÈRE

Athènes, 28 mars 1848.

Les paquebots ont repris leur service régulier. J'ai reçu votre lettre consolante du 27 février et celle-ci vous arrivera peut-être avant celle dont j'ai chargé le commandant de l'*Inflexible*. Rassurés sur notre propre sort par la composition du Gouvernement provisoire et par des nouvelles ultérieures, et craignant au contraire que la Grèce ne ressentît bientôt le contre-coup de notre révolution, nous y avons fait un voyage d'une dizaine de jours...

En notre absence, le ministère grec a changé, bien changé, s'il est composé cette fois d'honnêtes gens, comme on l'assure. Le nouveau Cabinet affecte une égale indépendance à l'égard de toutes les puissances qui s'efforcent de faire prédominer leur

influence en Grèce. Cependant, ses sympathies-semblent être pour la France. Les jeunes gens des écoles sont ici les seuls qui rêvent une république pour la Grèce; le plus grand nombre en a peur. Quelques-uns la trouvent bonne en elle-même; mais ils jugent avec raison que leur pays n'est pas encore mûr pour cette forme de gouvernement, et nous les maintenons de tout notre pouvoir dans cette conviction salutaire. Quelques Français intrigants, ou faiseurs d'embarras, sont venus nous porter à signer une adresse au Gouvernement provisoire. M. Daveluy, qui méprise et déteste cette espèce de gens, les a éconduits d'une manière charmante. Notre chargé d'affaires est rappelé en France; mais il recevra peut-être un contre ordre, ou on le renverra ici¹. Je le désire; car il est très bon pour nous. M. Daveluy perdrait aussi en lui son meilleur ami...

Notre traitement, avec l'augmentation, a été payé le 19 février dernier pour un an. Ainsi, nous voilà du pain sur la planche. M. Daveluy a demandé à M. Carnot si le concours des Facultés aurait lieu, si nous recevions une indemnité pour retourner en France, etc. En attendant sa réponse, je continue à me préparer et j'espère, quoi qu'il arrive, faire une apparition à la maison. La France doit présenter en ce moment un spectacle bien curieux. Il nous paraît bien dur, dans de pareilles circonstances, de n'en avoir de nouvelles que tous les dix jours. Il faut vraiment être loin de son pays, pour savoir combien il vous est cher. Lorsqu'on vit au milieu d'étrangers, on ne peut s'empêcher de porter la tête haute ou basse, suivant qu'on sait sa patrie sage et heureuse, ou qu'on la voit s'égarer et déchoir. Jusqu'ici tout va bien; on nous regarde avec admiration ou même avec crainte. L'ambassadeur autrichien demande avec épouvante *si le sentiment est en France comme en nonante deux et si l'on ne court pas déjà à la frontière...*

XX. — A SON PÈRE

Athènes, 9 mai 1848.

Si mes voyages en Grèce te donnaient quelque inquiétude, tu sauras que je viens de faire le dernier en trois jours, à Marathon et à Rhamnonte. Cette fois, nous étions tous de la partie, même le Directeur. J'ai terminé mon tour de Grèce à point nommé. Il y a maintenant dans les provinces des révoltes qui ne permettent

1. Ce fut seulement le 9 mai 1848 que Lamartine, se laissant forcer la main, rappela Thouvenel; mais Bastide, un mois plus tard, rapporta la mesure de son prédécesseur (*La Grèce du roi Othon*, p. 189-196).

plus d'y mettre les pieds. Mais Athènes jouit toujours d'une parfaite tranquillité. Nous n'avons pas encore reçu de réponse du Ministère; mais, jusqu'au 20 mai, nous ne devons pas nous en inquiéter. Un domestique de l'ambassadeur ottoman, le fameux Musurus, lui a tiré vendredi dernier, à bout portant, un coup de pistolet qu'il a reçu dans le bras gauche, s'étant un peu détourné¹. Le domestique paraît avoir agi par un motif de vengeance personnelle; malheureusement, des paroles et des manifestes imprudents du Gouvernement permettent de donner à l'attentat une couleur politique. Le coupable étant raïa sera sans doute envoyé à Constantinople où on lui fera dire tout ce qu'on voudra. Les Grecs (je parle des plus sages et des plus honnêtes) craignent les suites de l'attentat; autrement, ils y applaudissent ou l'excusent. Le droit des gens n'est pas même sacré pour eux. Le Gouvernement ne peut plus payer ses fonctionnaires depuis deux ou trois mois; ainsi de quelque façon qu'aillent les affaires à Paris, vous voyez qu'il y a des villes plus malheureuses...

XXI. — A SON PÈRE

Athènes, 19 mai 1848.

.....

Lorsque je t'annonçai mon dessein de me présenter cette année à l'agrégation des Facultés, en m'exprimant tes doutes sur la sagesse de cette démarche, tu déclarais que tu te résignerais volontiers à m'attendre une année de plus, si des réflexions plus sérieuses venaient à changer ma résolution. Eh bien! les circonstances l'ont changée! Sous M. de Salvandy, homme de diplômes, et père ou restaurateur de ce concours, qui aurait fait des pierres mêmes et des candidats et des agrégés, il n'y avait pas à balancer. On avait les plus belles espérances du monde de réussir; mais, reçu ou refusé, c'était assez de s'être présenté pour en obtenir tout, comme de revenir à Athènes avec des frais de route, ou de passer sa troisième année en Italie. M. de Salvandy tombé, on était moins sûr de sa réception; mais, comme on l'était encore moins de la conservation de l'École, il fallait encore se présenter pour gagner ou obtenir une chaire de Faculté, et ne pas retomber dans les collèges.

Maintenant, le Ministre vient de nous écrire; il félicite l'École de ses débuts; il promet de la maintenir, et, s'il n'ajoute rien sur nos appointements, c'est que la lettre où nous lui exposons

1. Sur cette affaire, voir *La Grèce du roi Othon*, p. 183 sqq.

notre détresse financière, ne peut recevoir de réponse avant le 20 courant. Mais nous savons que son secrétaire, M. Charton¹, propose d'exempter notre traitement de la retenue extraordinaire frappée sur les autres, tant on songe peu à l'abolir ou à le diminuer... J'ai renvoyé ma candidature à l'année prochaine... Mon intention d'aller à Paris était si ferme que, le 9 mai, je demandais mon retour par l'entremise de M. Daveluy. Puis est venue la lettre du Ministre : j'ai prié M. Daveluy de retirer ma demande de rappel et de solliciter au contraire pour moi une prolongation d'un an. M. Daveluy l'a fait à l'instant dans les termes les plus favorables, et je l'obtiendrai, selon toute apparence; car quatre d'entre nous rentrant décidément en France², il en doit rester quatre ici, afin que l'École ne se renouvelle que par moitié, et je suis le quatrième qui s'offre à rester³...

J'espère que ce Ministère-ci, plus actif que le précédent, et où nous avons de hautes protections, nous enverra enfin notre bibliothèque, qui était toute emballée à la rue de Grenelle, sans que le pauvre M. Salvandy ait jamais pu trouver les 500 francs nécessaires à en payer le transport...

L'ordre règne toujours à Athènes; le désordre, dans les provinces; l'épuisement, dans les finances; la bassesse et l'égoïsme, dans le peuple. Nous avons aussi nos Grecs parmi nos Français d'Athènes. L'un d'eux s'est fait notre délateur auprès de M. de Lamartine, et il a écrit contre nous et MM. Thouvenel et Daveluy dans certains journaux de Paris, accusant ces derniers de s'opposer à toutes les démonstrations des bons patriotes, et nous, de n'avoir pas compris notre mission. Mais sa lettre au Ministre a été démentie par le consul de Janina⁴, à qui M. de Lamartine l'a montrée; et son auteur a été souffleté et bâtonné dans les rues d'Athènes par un employé du consul des Cyclades, et c'est tout le fruit qu'il a tiré de ses adresses, au lieu du consulat qu'il convoitait⁵...

XXII. — A SON PÈRE

Athènes, 8 juin 1848.

Ma résolution de rester ici me semble de plus en plus sage, ... en dépit du vent, du soleil, des mouches, des moustiques et de tous les désagréments d'un été à Athènes. Cependant, si le Gouverne-

1. Édouard Charton, le fondateur du *Tour du Monde*.

2. Benoit, Lévêque, Lacroix, Grenier (voir plus bas, p. 55).

3. Les trois autres étaient Hanriot, Burnouf et Gandar.

4. Sabatier, voir la lettre XXII, p. 52.

5. On trouvera dans *La Grèce du roi Othon* (p. 187, 193, 199, 202, 207), de nombreux détails sur ces incidents.

ment était résolu à restreindre notre nombre, je pourrais à toute rigueur être rappelé. Je ne saurai sa décision que le 20 ou le 30 au plus tôt. Nous attendons par le paquebot du 10 ou du 20 notre nouveau chargé d'affaires, M. Guillemot¹. Nous regrettons beaucoup M. Thouvenel. A peu près de notre âge, il nous traitait en camarades, surtout depuis qu'il mangeait chez M. Daveluy. Avec lui part son secrétaire et un attaché de Légation. Nous leur avons donné hier à tous un bon dîner, qui ne coûtera pas cependant autant que celui de M. Piscatory². Leur départ aura lieu après l'arrivée de leurs remplaçans. Il va causer un grand vide à notre pauvre Directeur, dont ils étaient devenus les commensaux. Nous ne connaissons pas M. Guillemot. Nous savons seulement qu'il a écrit dans le *Commerce*, peut-être même dans la *Revue des Deux Mondes*, et qu'il affecte les goûts d'un artiste et d'un littérateur.

Le bruit court aussi qu'il veut donner à l'École une organisation nouvelle, toute rédigée d'avance³. Dieu merci! On ne s'installe pas aisément ici, surtout au fort de l'été. Cela lui donnera le temps de réfléchir et de connaître le pays avant de rien entreprendre. D'ailleurs, s'il veut prendre part aux affaires de la Grèce, il n'aura pas le loisir de s'occuper de nous. Au surplus, son secrétaire M. Sabatier, ancien consul à Janina et de nos amis, connaît bien le pays; il est surtout édifié sur l'esprit et la moralité de certains de nos compatriotes d'Athènes qui ont essayé d'empêcher sa nomination, en le dénonçant au Ministère comme un jésuite. Ces misérables ont fait mettre aussi dans le journal la *Presse* que nous avons supprimé nos cours, ce qui est faux. Il y a deux mois, ils nous reprochaient, au contraire, d'avoir réduit à la misère, par ces mêmes cours, tous les Français qui, avant notre arrivée, donnaient à Athènes des leçons de français⁴. Heureusement, le succès répond à leur mérite. Leur première lettre a été réfutée victorieusement par M. Sabatier. Ils viennent d'en adresser d'autres à Louis Blanc et à Blanqui; elles ont dû arriver peu de jours après le 15 mai. Ce dernier contre-temps et l'arrivée de M. Sabatier les a décidément atterrés.

Nous sommes ravis de la journée du 15 mai, où le communisme s'est montré à nu dans sa turpitude et son impuissance. Le Gouvernement est consolidé par le coup même qui le menaçait sans qu'il pût s'en défendre. Nous voyons avec le même plaisir s'éloigner le danger d'une intervention en Italie et en Pologne...

1. La nomination de Guillemot est au *Moniteur* du 11 mai 1848 (n° 132, p. 1003).

2. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 89, dit quelques mots de cette fête d'adieux.

3. Voir, dans *La Grèce du roi Othon*, la note de la p. 190.

4. C'était un des grands griefs que faisait valoir un garçon de bureau de la Légation, Taque, dans une dénonciation adressée à Carnot, le 20 mai, contre l'École.

XXIII. — A SON PÈRE

Athènes, 16 juin 1848.

Jamais position financière n'a été plus embrouillée que la nôtre, et, au fond, plus satisfaisante. En voici en deux mots l'histoire, avec celle de nos alternatives de crainte et d'espérance. M. Scouloudi, correspondant de M. d'Eichthal à Athènes, nous a payé pour lui les mois de janvier et de février en toute confiance, y compris l'augmentation; il a consenti avec plus de difficulté à nous payer le mois de mars. Depuis, ayant appris la suspension de paiement de M. d'Eichthal, il ne nous a plus donné d'argent qu'autant que nous lui en demandions et sur notre garantie personnelle. Cependant, M. Daveluy ne laissait point passer un courrier sans exposer au Ministre notre position précaire. Le Ministre de répondre à la fin qu'il maintient l'École, et qu'il prend à la charge du Trésor 14,000 francs avancés à l'École par M. Scouloudi sous M. Salvandy et qu'il craignait de voir protester. Mais d'argent point, et aujourd'hui encore point. On s'occupera sans doute des arrérages et du courant, en même temps que des indemnités de voyage qu'attendent ceux qui retournent en France. Ces retards ne laissaient pas d'inquiéter M. Scouloudi. Le fils ne le marquait pas; mais le père le marquait pour deux, et, quand on avait le malheur de le trouver seul à la caisse, on était sûr qu'il en aurait laissé la clé à son fils. C'est pourquoi M. Daveluy est allé voir le fils, il y a deux jours. Il lui a dit que, s'il ne nous forçait pas par son mauvais accueil à changer de banquier, il se chargeait d'envoyer toutes nos quittances au Ministère, comme un compte à solder d'urgence. Sur quoi M. Scouloudi, qui est vraiment un charmant homme, a excusé les boutades de son père et a promis de nous payer tout ce trimestre à la fin du mois, nous offrant en attendant à chacun un à compte de 150 drachmes. Ce sera là, j'espère, la fin de cette longue crise pendant laquelle nous avons eu souvent des craintes et l'idée de nous embarquer, mais où, en définitive, nous n'avons jamais manqué du nécessaire. Nous nous sommes même permis de petits voyages dans des moments d'éclaircie. Du reste, nous avons été des modèles d'économie, moi surtout, je ne crains pas de le dire...

M. Guillemot au lieu de remplacer M. Thouvenel, a été, sans doute par un contre coup du 15 mai, réduit au consulat de Malte. Le bruit de ses réformes nous inquiétait. Il paraît qu'il est de ces gens qui ne doutent de rien et ne savent rien. Il a eu la sottise de se montrer au Ministère et de demander en quoi consistaient

les fonctions d'un chargé d'affaires. Cette question naïve, et son air plus naïf encore, ont achevé sa disgrâce. M. Thouvenel restera probablement. Son nouveau secrétaire M. Sabatier est arrivé...

Je suis content du plaisir qu'ont produit mes chapelets; il serait encore plus grand, j'en suis certain, si les pieuses destinataires avaient vu et baisé la main qui les a bénis. Nous attendons la réponse du Ministre sur ceux qui doivent rester ou partir; mais je me compte toujours parmi les restants...

XXIV. — A SON FRÈRE PHILIPPE

Athènes, 19 juin 1848.

.....

M. d'Eichthal ayant suspendu ses paiements et le Ministère ne nous ayant encore adressé que des compliments depuis le mois de janvier, le découragement visible de notre banquier, M. Scouloudi nous a fait peur souvent de la misère et d'un retour de banqueroutiers. A partir du 1^{er} avril, M. Scouloudi ne nous a plus donné d'argent qu'autant que la discrétion nous permettait de lui en demander, et sur notre garantie personnelle. Même, dans ces derniers temps, son père nous faisait le plus mauvais accueil. Alors M. Daveluy est allé trouver le fils, dont les procédés à notre égard ont toujours été excellents; il lui a promis d'envoyer lui-même au Ministère toutes nos quittances à solder d'urgence. Sur quoi, M. Scouloudi a excusé les boutades de son père et s'est engagé à nous payer le 30 de ce mois tout ce trimestre intégralement. Ce sera là, j'espère, la fin de la crise... Enfin, quoi qu'il arrive, le chargé d'affaires a toujours le droit de rapatrier les nationaux, c'est-à-dire de leur faire faire la traversée gratis et le reste de la route avec trois sols par lieue. N'aie donc plus d'inquiétude... L'incurie du Ministère à notre égard n'en est pas moins impardonnable; elle a failli exposer la France à un affront dans notre personne. M. Scouloudi nous ayant fait une avance de 14,000 francs que le nouveau Ministère n'a point encore payée, mais qu'il a enfin reconnue, un agent français de M. d'Eichthal, les croyant perdus, a proposé de mettre notre mobilier en vente. M. Scouloudi a eu plus de générosité et de confiance que notre compatriote, et j'espère qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir.

Nous n'avons pas non plus de réponse sur ceux qui restent et sur ceux qui doivent partir, ni sur les indemnités de retour de ces derniers. Cela pourra retarder leur départ. Je me regarde comme sûr de rester; cependant, je ne déterminerai l'époque de

mon départ pour Constantinople qu'après la réponse du Ministère. Les partants sont Grenier, Lévêque, Lacroix, Benoit. Ces deux derniers se présentent au concours pour l'histoire et les lettres. Je demeurerai avec Burnouf, Hanriot et Gandar, arrivé seulement le 20 mai, en compagnie de Desbuisson, notre hôte de l'École de Rome.

Nous avons tout lieu d'espérer maintenant que nous conserverons M. Thouvenel pour chargé d'affaires. Il dîne chez M. Daveluy avec son ancien et son nouveau secrétaire, et il est de la maison de cœur comme de bouche. Ce spectacle fait sécher nos envieux et le sieur Boulanger qui nous accuse, par parenthèse, dans la *Presse*, d'avoir cessé de nos cours¹. C'est un mensonge. Ces messieurs comptaient accaparer M. Guillemot, qui avait été nommé à la place de M. Thouvenel. Mais le Gouvernement, revenant sur son choix, a arrêté M. Guillemot au milieu de sa route en le réduisant au consulat de Malte. M. Guillemot venait avec le dessein de réformer l'École et d'y organiser le travail. Comme nous ne sommes pas embarrassés de notre temps et que nous ne connaissons pas son aptitude en ce genre, cela nous inquiétait. Encore une preuve qu'il ne faut se préoccuper de rien cette année : crainte, espérance et projets, le tourbillon des événements emporte, balaie tout en un instant. C'est de faire son devoir, de s'occuper utilement, et de vivre du reste au jour la journée.

Il se mitonne, dit-on, une nouvelle insurrection. Si cela n'est pas, cela doit être. On a eu soin de laisser échapper tous les rebelles avec tous leurs membres ; car, pour leurs biens, ils n'en ont pas. Au reste, ce pays-ci est à l'envers des autres ; la vie s'est retirée du cœur aux extrémités, c'est-à-dire de l'intérieur du pays sur les côtes et dans les ports, où la marine continue à se développer, à fleurir pour le tourment de John Bull, qui s'en venge en fomentant la révolte et en parlant avec cette insolence qui l'a fait renvoyer de Madrid. Pour nous, nous le regardons aux prises avec la Russie, sans nous occuper davantage des affaires de la Grèce...

XXV. — A SON PÈRE

Constantinople, 3 août 1848.

.....
Le Ministre a rappelé ceux qui le demandaient², et il m'a

1. Ancien prix de Rome, l'architecte Boulanger était venu en Grèce dans des circonstances que nous exposons ailleurs (*Hist. Éc. Ath.*, p. 18 sqq.). Sur ses démêlés avec la Légation, voir la lettre XXVI, p. 58, et *La Grèce du roi Othon*, p. 193. Il est question de lui dans une biographie d'artiste récemment parue (Léo Armagnac, *Bonnassieux*, p. 168).

2. Voir ci-dessus, l. 2, et Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 108, 113, 115.

maintenu à l'École. D'argent, pas un mot¹. Je ne sais si M. Scouloudi en aura donné à la fin de juillet. J'en doute fort. Mais quoiqu'il en soit, j'aurai toujours le nécessaire par mon traitement de Dijon que je prends le parti coûteux, mais sûr, de faire venir par la poste. Mes collègues restants, qui sont payés en entier par le Ministère, ne sont pas si heureux. Le Directeur lui-même doit se trouver dans l'embarras. Aussi vient-il de demander un congé pour aller lui-même porter nos réclamations au Ministère. Je souhaite qu'on réponde promptement et favorablement à sa demande. J'ignore, d'ailleurs, les dispositions de M. Vaulabelle à notre égard. Celles de M. Carnot paraissent excellentes, mais elles ont été si stériles qu'elles nous laissent indifférents à sa chute. L'année est si avancée qu'il serait difficile à son successeur de nous faire revenir pour la rentrée, quand il le voudrait. Je regarde donc comme certain que nous ferons nos trois ans à Athènes, et comme très douteux qu'on nous remplace²...

XXVI. — A SON FRÈRE PHILIPPE

Athènes, 15 octobre 1848.

Je profite de tes derniers jours à Paris pour t'adresser encore cette lettre. Tu auras sans doute vu M. Daveluy, qui t'aura instruit en détail de tout ce qui nous regarde. En tout cas, je te dirai en deux mots que l'on va nous envoyer quatre nouveaux collègues, en remplacement de ceux qui nous ont quittés; que M. Daveluy nous compose une bibliothèque au dépôt de l'Instruction publique et de l'Intérieur, et que, pour plus de sûreté, il nous l'apportera lui-même.

Gandar et Burnouf sont revenus avant-hier d'une tournée de vingt jours dans le Péloponnèse³. Leur absence nous avait réduits à quatre, y compris notre pensionnaire de Rome et notre secrétaire. Ils ont recueilli sur leur route quelques nouveaux échantillons de l'hospitalité, de la probité et de la modestie de nos excellents amis. Au Mégaspilæon, célèbre couvent où j'ai couché l'année passée, les moines ont volé à leur guide un de ses pistolets, et ils ont manqué eux-mêmes y laisser leurs parapluies. Dans un

1. Sur l'intervention de Guigniaut, les traitements avaient été ordonnancés fin mai (*Choix de lettres d'Eugène Burnouf*, p. 377-378); mais ils ne furent payés que beaucoup plus tard (voir ci-dessous, p. 58).

2. Dans un rapport à Vaulabelle, en date du 17 août 1848, et dans un autre à Freslon, en date du 8 décembre, Thouvenel insista pour qu'on maintint l'École. On ne la sauva qu'en la transformant.

3. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I. p. 172, 179, 182 sqq.

village sans nom, Burnouf s'est amusé à débiter aux habitants les compliments les plus extravagants. Il leur a dit qu'ils parlaient mieux le grec que les gens d'Athènes, qu'ils lui paraissaient profondément versés dans les antiquités de leur pays, etc. Nos rustres répondaient à tout : *ναι, μάλιστα, βέβαια*, avec une bonne foi admirable, et ils se lassaient si peu de l'entendre que Burnouf eut bientôt perdu la voix à les louer et qu'il fallut à la fin que le guide mit à la porte son auditoire ivre d'encens. Pour les achever, il faudrait publier la physiologie de l'électeur en Grèce. Nous ne sommes encore que des enfans auprès d'eux dans cette matière. On se forge à soi-même des suffrages; on multiplie, ou l'on fait disparaître ses électeurs; on les régale, on les maltraite, on les séquestre. On met un double fond aux boites; on les change, on les enlève. Dans une élection entre deux compétiteurs seulement, chacun d'eux se trouve avoir un nombre de suffrages double de celui des électeurs. Tout cela se sait; mais on valide toutes les élections, pour n'avoir pas à les refaire toutes indéfiniment. Parmi ces élus du peuple, l'un est surnommé le voleur; l'autre, l'assassin, comme Cléomènes, le président de la Chambre, qui a été, il y a cinq ans, en jugement pour meurtre et que l'opinion n'a pas absous comme le jury. La ville d'Athènes a un revenu de plus de 200,000 francs et n'en dépense pas 30,000 pour son entretien. Ses officiers municipaux se reposent sur ses vents impétueux et continuels du soin de la balayer, sur la lune du soin de l'éclairer, et sur personne du soin de la voler. Il y a quelques années, un tremblement de terre renversa Calamata. On fit à ce sujet, dans cette bonne France, une souscription qui s'éleva à 15,000 francs. M. Thouvenel alla porter cette somme à Colettis. « Si vous me la remettez, » lui dit Colettis, « vous pouvez être sûr qu'il n'en arrivera pas une obole jusqu'aux victimes du désastre. Il faudrait que vous pussiez la leur partager vous-même, de la main à la main. Ceci entre nous. »

Nous avons définitivement gagné un de nos procès; nos adversaires en sont pour leurs frais. Ils s'étaient imaginé nous amener à une composition avantageuse, ou à quelque esclandre, à force de tracasseries. Notre secrétaire seul s'est laissé aller à quelques mouvements d'impatience pour lesquels on lui cherche chicane maintenant. Mais j'espère qu'il s'en tirera aussi. Les Athéniens sont encore les Normands de la Grèce, comme du temps d'Aristophane. Ils n'ont pas dégénéré des vices de leurs pères, s'ils n'ont pas leurs vertus.

Le roi et la reine sont en voyage. Ils ont visité l'Eubée. Comme les khanis (mauvaises auberges) n'abondent pas dans leur royaume, ils ont été si bien mouillés, que la reine a été malade. Il pleut rarement en Grèce, mais toujours à seaux. Comme il n'y a le

plus souvent qu'une chambre dans les khanis, leurs Majestés la partagent avec leur suite, et, au besoin, avec les bêtes de la maison, en s'en séparant par un drap, en guise de cloison et de rideaux. Ils apprendront à leur retour un nouveau détournement de 40,000 drachmes de la caisse militaire. Il ne leur manquerait plus que de se rencontrer face à face avec trois bandits dont on a mis la tête à prix il y a plus d'un mois, selon la ressource des Gouvernements aveugles et impuissants, et qui se promènent dans nos environs, la canne, ou quelque chose de pis à la main; bonnes gens du reste, et qui retiennent le voyageur à dîner, après lui avoir enlevé sa bourse et sa montre...

Malgré ces habitudes de klephtes, le peuple d'Athènes se montre souvent moins grossier que celui de Paris. L'autre jour, en allant au Pirée, nous tombâmes dans un embarras de voitures pour lequel vos cochers et vos charretiers n'auraient jamais eu assez d'injures et de jurons. Eh bien! nos Grecs, dont la langue est pourtant si riche en jurements horribles et obscènes, n'en proférèrent pas même contre leurs chevaux. Chacun recula ou s'avança doucement selon que sa position l'exigeait, et le passage demeura libre en un instant. Souvent aussi, dans leurs querelles, avec un supérieur surtout, ils préféreront l'ironie aux injures.

Il vient de s'établir à Athènes un *Charivari*. Dans son premier numéro, le rédacteur qualifie d'usuriers, d'intrigants, ou de voleurs, tous les autres journalistes d'Athènes; et jamais journal ne dit en une fois plus de vérités. Mais dans ce déluge d'épithètes, pas une de piquante. La gravure le dispute en bêtise au texte. Que je trouve plus plaisant dans son sérieux un autre journal, également nouveau, appelé les *Débats*, écrit moitié en grec et moitié en français, jargonnant dans les deux langues et ne raisonnant dans aucune! Son style m'a paru surtout piquant dans l'article où il explique pourquoi il a consacré à notre langue une partie de ses colonnes. Je n'aurais jamais cru cet article sorti de la plume d'un Français. Il paraît pourtant qu'il aurait pour auteur un certain Boulanger, ex-pensionnaire de l'Académie de Rome, et notre ennemi déclaré, chef d'une coterie franco-grecque contre la Légation et contre nous. C'est de son club qu'est sorti, entre autres attaques, un article imprimé dans la *Presse* du 22 septembre dernier, article qui voudrait être méchant, et dont nous le remercierions volontiers, s'il ne fallait considérer en tout l'intention. Je ne comprends pas que la *Presse* accepte un factum aussi mal digéré, et aussi mal rédigé. Un journal de Paris, à défaut de l'honnêteté que personne ne lui demandera, devrait avoir plus de soin de sa renommée littéraire. Pendant que tous ces gueux affamés crachent en l'air, nous émergeons à tour de bras les états arriérés du Ministère et de nos économistes...

XXVII. — A SON PÈRE

Athènes, 18 novembre 1848.

.....

M. Daveluy se repose à la campagne de ses visites au Ministre; il ne nous a pas écrit ce courrier-ci, et nous ignorons ainsi l'époque de son retour, le nombre et le nom de nos nouveaux collègues. Je comptais sur Caro; mais il a préféré Alger. On lui donne la chaire de philosophie du nouveau lycée avec un joli traitement. M. Freslon, notre nouveau Ministre, a écrit à M. Thouvenel relativement à un Grec, nommé Rhallis, actuellement Ministre de la Justice, qui nous a défendus dans notre procès avec chaleur et désintéressement. Il le remercie des relations qu'il entretient avec nous, et lui offre, comme un gage de sa considération, une série d'ouvrages que M. Daveluy est chargé de lui apporter et qu'on ne réunirait pas en Grèce, à moins de quatre ou cinq cents francs. Nous avons reconnu M. Daveluy à cette manière délicate et adroite de payer, par une récompense publique et d'autant plus honorable, l'avocat de l'École française. M. Rhallis n'avait pas voulu accepter d'argent, et il ne s'attendait pas à recevoir mieux. Il a été très surpris et très flatté du cadeau de notre Ministre. Nous en avons été également satisfaits; car c'est le seul Grec dont nous ayons eu à nous louer et chez qui nous continuions à aller. M. Piscatory lui avait sauvé la vie dans une émeute, et il était ainsi notre obligé dès le principe; mais il est si rare de trouver de la reconnaissance dans la terre classique de l'ostracisme! Le prix que M. Rhallis a retiré d'un désintéressement sincère ne peut manquer d'exciter l'émulation de ses compatriotes, et, si nous avons quelque nouveau procès, que de défenseurs vont se présenter, et avec quelle noblesse ils refuseront leurs honoraires!

M. Freslon envoie aussi quelques ouvrages à la Bibliothèque d'Athènes, formée en grande partie de nos dons. Vois un peu l'ingratitude et l'impertinence de ces misérables! La Bibliothèque, sur 40,000 volumes envoyés par divers États, en a reçu au moins la moitié de la France seule. Eh bien! le Directeur a osé dire à M. Thouvenel qu'il espérait bien que la République se montrerait plus généreuse envers sa Bibliothèque que la Monarchie. Ce même Monsieur, il y a deux ans, reçoit je ne sais pourquoi, une croix d'officier de la légion d'honneur; il dit qu'il n'en acceptera qu'une de commandeur et on la lui donne. M. Freslon ne parlait de nous qu'incidemment dans sa lettre, nous appelant ses *chers compatriotes*, ce qui annoncerait d'excellentes dispositions.

Les Chambres grecques sont ouvertes depuis huit jours, et le Ministère modifié. Il n'y a pas d'insurrection, mais force brigands aux environs même d'Athènes. Comme nous avons pris nos quartiers d'hiver, peu nous importe. Cependant notre secrétaire interprète, étant allé *sans courrier* à Sunium contre notre avis, a été arrêté par des voleurs, à ce qu'il prétend, et, selon nous, par des paysans, qui le voyant seul avec un autre étranger, auront trouvé l'occasion bonne. Au reste, voleurs ou paysans, ils se sont contentés de leur prendre un fusil et l'argent qu'ils portaient et ne leur ont fait aucun mal. Ils leur ont même rendu de quoi payer leur dernier déjeuner. Cette dernière galanterie passe l'amabilité de nos voleurs mêmes, et c'est ce qui nous persuade qu'ils s'en sont laissé imposer par de simples bergers. Au reste on est rarement maltraité dans ces rencontres, si l'on n'engage pas une lutte inégale...

XXVIII. — A SON PÈRE

Athènes, 17 décembre 1848.

Bon ou mauvais, vous connaissez déjà le sort de la France, avec le nom de son président, et nous en serons à peine instruits quand cette lettre vous arrivera. La dure chose, d'être ainsi en arrière des événements, dans ces temps de crise où l'on voudrait les anticiper. Voici dix mois que nous pouvons nous dire à toute minute que peut-être, en ce moment, on se bat à Paris : préoccupation doublement pénible pour ceux dont les parents habitent ce foyer de révolutions. Cependant, je me rassure un peu en songeant que les citoyens paisibles et retirés n'ont guère à craindre dans tout cela que la violence de leurs impressions et les secousses morales, et qu'aucun malheur particulier et public ne saurait étonner ni briser une âme abandonnée à la conduite de la Providence...

Le Ministère a enfin débrouillé le chaos de notre première organisation financière, et il nous a envoyé un tableau de ce qu'il nous devait et de ce que nous lui devions, pour retenues non faites, trop perçu, etc. Je ne suis pas blanc de ce côté-là, ayant perçu en trop la première année 570 francs et n'ayant jamais été soumis qu'à une très faible partie des retenues voulues. Aussi, après avoir remboursé au mois de juin dernier 285 francs à M. d'Eichthal, il me reste à rembourser à son associé d'Athènes 486 francs. En revanche, comme je n'ai rien tiré du Ministère depuis le 1^{er} juillet, je me trouve avoir en dépôt chez M. Darasse 783 francs. J'ai de plus dans mes tiroirs quelque argent de Dijon. Car nous avons fait tous depuis février de grandes économies,

non pas par manque d'argent, mais parce que nous étions toujours à la veille d'en manquer....

M. Freslon est très bien disposé en notre faveur. Nous avons encore couru de grands risques dans la discussion du budget de notre Ministère. Je commence à croire que je finirai mon temps ici. M. Daveluy sera de retour le 8 janvier. Il nous apporte plusieurs caisses de livres. Je ne les attends pas pour me remettre sérieusement au travail, M. Freslon ayant hautement proclamé le maintien du concours des Facultés. Adieu encore une fois mes loisirs! Il n'y a rien de nouveau en Grèce, si ce n'est que nos amis ont trouvé le moyen de se surpasser en coquinerie, ce qui ne prouve pas peu en faveur des ressources de leur esprit. Toutes les routes sont infestées de voleurs. Ils rançonnent même les villages. Nos cours sont commencés. J'ai une vingtaine de garnements. Je ne leur fais plus que deux leçons par semaine, ayant vu l'année passée qu'ils n'étaient ni reconnaissants, ni même exacts. Nous en avons refusé un très grand nombre. Les autres en profiteront mieux, s'ils veulent...

XXIX. — A SON PÈRE

Athènes, 18 janvier 1849.

.....

Notre vie est des plus monotones, quand nous ne voyageons pas. Nous nous sommes peu à peu détachés de nos connaissances grecques, avec lesquelles nous n'entretenons plus qu'un commerce de cartes au jour de l'an. M. Piscatory n'ayant pas jugé à propos dans le principe de nous présenter dans les Légations étrangères¹, nous ne fréquentons que la nôtre, dont ni le chef, ni le secrétaire ne sont mariés. Si nous y allons encore assez souvent, c'est pour y dîner. Ennemi de la danse et du jeu, et au besoin, n'y entendant rien, je m'accommode assez de cette vie d'ours que regrettent deux de mes collègues; mais je verrais volontiers notre nombre s'accroître. M. Daveluy nous revient aujourd'hui, ou dans dix jours au plus tard. Peut-être sera-t-il accompagné de la nouvelle promotion, qui se compose de deux jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans².

Avec lui, ou peu après, nous recevrons aussi une ample provision de livres ramassés par M. Daveluy dans la bibliothèque de tous les ministères et pour ainsi dire de tous les ministres. Car il a recueilli même des offrandes personnelles et

1. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 271.

2. Jules Girard et Isidore Vincent, nommés le 19 décembre 1848.

des hommages d'auteur. Avec quel empressement nous allons procéder au déchargement des caisses! Avec quelle curiosité nous en ferons l'inventaire! Car on n'a d'amis à Athènes que les livres, et nous en manquions. Bonne occasion pour se promener, dira-t-on. Mais où se promener? Il y a peu de pays où il fasse à la fois plus beau à voir le temps par la fenêtre et plus laid pour se promener. En hiver, on a les paupières retournées par le vent; en été, c'est le même vent, mais brûlant, au lieu d'être glacial, et, de plus, la poussière et le soleil. Ensuite, la campagne est nue; la mer, à plus d'une lieue; les promenades de la ville, en plan.

Le roi étend prodigieusement son jardin, déjà fort grand pour un pays sans eau; il y a tel arbre qui lui a coûté 3,000 francs. On accuse surtout la reine de ces caprices ruineux. Et pour qui travaillent-ils? Non seulement ils n'ont pas d'héritier; mais je crains fort pour la durée de leur règne. Le roi ne regrettera pas sa couronne; mais la reine paraît y tenir pour lui... Othon a trente ou trente et un ans; sa femme trente. Il est catholique, elle protestante, et son royaume, schismatique. Ils font bon ménage. La conduite de leurs Majestés est régulière. C'est une source de moins de cancanes et d'intrigues pour Athènes. Il y a eu bal à la cour avant-hier. J'en ai profité pour faire prendre l'air à mon pauvre uniforme qui se mangeait aux vers. Au reste, la variété et la richesse des costumes, que règlent uniquement pour la plupart le caprice et la vanité, donnent à ces bals un intérêt qu'ils n'ont pas ailleurs. Et puis, les nouvelles salles du palais seraient remarquées même en France pour leur magnificence et leur ordonnance.

Les voleurs vont toujours se multipliant dans toutes les provinces. On en compte jusqu'à sept bandes dans la patrie d'Achille. Athènes est toujours assez sûre, sauf contre les filous. Un d'eux m'a dérobé hier une petite cuillère d'argent. Mais ils ne savent pas, Dieu merci! vous enlever sur vous la montre ni le mouchoir. La République vient de supprimer le traitement de notre maître de grec moderne. Nous n'en prenions plus de leçons depuis longtemps; mais nous sommes fâchés de cette suppression pour ce pauvre diable, père de famille et honnête, et à cause de l'effet qu'elle produira dans le pays...

XXX. — A SON PÈRE

Athènes, 8 février 1849.

.....
M. Daveluy est revenu le 29 janvier. Il nous a apporté une grosse pendule, une lampe pour la salle à manger, une pour la

bibliothèque, et, pour en garnir les rayons, dix caisses de livres, de gravures et de cartes¹, les uns de nécessité, les autres de luxe, et c'est malheureusement le très grand nombre. M. Daveluy a pris tout ce qu'il a trouvé dans tous les ministères; et le fonds de ces bibliothèques se compose d'ouvrages et de collections splendides, auxquels le Gouvernement seul souscrit : monuments de Paris, de Rome, de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de Ninive, de Babylone; le musée de Versailles, etc. Nous en avons pour plusieurs milliers de francs. C'est intéressant à voir, glorieux à posséder; mais j'aimerais mieux une simple collection de nos auteurs français. Pour le grec et le latin, nous n'avons pas à nous plaindre; mais c'est ce dont nous trouvons le plus à la Bibliothèque de la ville. Cette dernière, déjà formée en grande partie de nos dons, n'aura pas à se plaindre en particulier de notre reconnaissance. M. Daveluy lui rapporte quelques doubles de nos plus belles collections. Nous aurons cependant autant de peine à écarter les Grecs de nos propres trésors, qu'à chasser les mouches d'un garde-manger. M. Daveluy nous a annoncé de plus l'arrivée de deux nouveaux collègues sous dix ou vingt jours, ce qui portera notre nombre à six, plus le pensionnaire de l'École des Beaux-Arts de Rome; le secrétaire et le Directeur; total, neuf. Nous avons repris un deuxième domestique; M. Daveluy a le sien. Un portier va reparaitre à notre porte, et démentir le bruit de notre suppression ou de notre abaissement. Notre intérieur sera aussi plus animé; le Directeur et les nouveaux nous parleront de la France...

XXXI. — A SON FRÈRE DENIS

Athènes, 18 février 1849

M. Daveluy est de retour depuis le 28 janvier². Il nous a apporté des lampes, un œil de bœuf, et dix caisses de livres, que suivront de près deux caisses de cartes. Un Thesaurus, la collection de Didot, celle de Lemaire, un Forcellini, quelques Saints Pères de Gaume, les mémoires et documents sur l'histoire de France composent le gros de l'envoi. Très peu d'ouvrages de critiques, encore moins de littérateurs français, ce qui est déplorable, la ville n'étant pas mieux pourvue en ce genre. Viennent ensuite des collections de gravures extrêmement précieuses ou extrêmement coûteuses, comme le musée de Versailles, tout Piranesi,

1. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 294.

2. La date du 28, que donne cette lettre, est sans doute celle de l'arrivée du paquebot au Pirée; la date du 29, que donne la lettre précédente, celle du débarquement.

Clarac, les monuments de Ninive, de Babylone, les inscriptions de l'Égypte, le voyage archéologique de Le Bas, celui de Texier, celui de Choiseul; puis, les brillantes inutilités de la science, les papyrus, le cunéiforme, etc. Nous n'avons pas ce que nous désirions le plus en ce genre : l'Expédition de Morée. En revanche on nous a donné, je ne sais pourquoi, l'Embryogénie de Coste, avec des anatomies à ravir un carabin, et à faire vomir un honnête homme.

Le 8 du courant, nous avons reçu nos nouveaux collègues Girard et Vincent. Ils rêvaient un autre ciel, et sont déjà découragés. Je le conçois aisément. Ils ne peuvent aller se promener nulle part, et, quand'ils parlent de voyages à faire au printemps, on leur objecte les brigands qui n'ont jamais été plus nombreux ni plus hardis. Ils vous arrêtent les chasseurs à une lieue de la ville; et même, ces jours derniers, le froid les chassant comme des loups de leurs montagnes, quelques uns ont tenté un coup de main sur Athènes. Mais ils ont eu un homme tué et un blessé par le colonel Touret¹, philhellène français, qui maintient seul l'ordre dans la ville par son dévouement et sa vigilance. Les Grecs l'en ont récompensé fort mal, ainsi que tous les Philhellènes, à qui ils croient avoir fait beaucoup d'honneur d'avoir accepté leur sang et leur fortune. Ceci est à la lettre, comme tu peux en juger par un mot d'un Grec à ce même Touret : « Monsieur, vous êtes le premier philhellène que j'aie vu reconnaissant. » Les voleurs donc se sont retirés devant les gendarmes de Touret, et le Gouvernement, réveillé de sa torpeur par l'excès du mal (on compte 800 voleurs, mettons 500), a dépêché à leur poursuite un palikare qui leur a déjà donné une rude chasse il y a quelques années. S'il vaut sa réputation de férocité et de bravoure, il les aura bientôt dispersés. C'est l'impunité seule qui les multiplie et les enhardit. Le brigandage même est un moyen d'opposition et d'avancement. Quand Gardikiotis, général assez bien en cour, veut arracher au roi de nouveaux brevets d'officiers sans soldats, il suscite des brigands contre lesquels il demande d'envoyer ses amis; ou ce sont ses amis eux-mêmes dont il fait des brigands, afin de forcer le Gouvernement à les ramener au devoir en leur conférant un grade. Grâce à ce système ingénieux, il vous arrive de rencontrer votre voleur à la tête d'une compagnie de gendarmes. Si ce brave officier, du temps qu'il était klephte, vous a pris un objet auquel vous teniez particulièrement, et que vous lui demandiez de vous le rendre pour son pesant d'or, il vous répondra très poliment : « Votre montre? Je ne l'ai plus. Nous autres klephtes, nous gardons l'argent; mais les bijoux, nous en faisons

1. Sur ce personnage, voir Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 109, 272, 441; About, *La Grèce contemporaine*, p. 79.

présent à nos patrons. » Ce patron, c'est le général, le ministre, le député ou le sénateur à qui le sire doit son pardon et son avancement, et qui n'attend qu'une disgrâce politique ou financière pour retourner à la montagne, où il a fait aussi son noviciat militaire ou politique. Ceci n'est pas un conte; ce n'est pas un fait : ce sont des faits¹...

Tu es curieux de connaître mes travaux. L'absence de livres ne me permet pas de les diriger avec assez de suite. Comme j'étais fort arriéré dans mes lectures, j'ai profité de mes loisirs pour lire certains auteurs dont on a souvent à parler. J'ai lu dans le texte, avec l'aide de traductions ou de commentaires, Thucydide, la *République* de Platon, Properce, Tibulle, les *Hymnes* de Kœrner, l'*Enfer* du Dante; je vais relire Homère. En français, nous avons maintenant Villehardouin, Joinville, Philippe de Commines. Je vais exploiter cette mine du vieux français, où manque par malheur Froissard et Brantôme...

Je n'ai pas fait le moindre voyage depuis mon retour de Constantinople. L'état de mes finances, la multiplication des brigands, qui ont enlevé à notre secrétaire son fusil et à trois de mes collègues leur bagage², la saison enfin ne me l'auraient pas permis. Il me reste d'ailleurs peu de choses à voir en Grèce... M. Daveluy ne parle que de parcourir l'Eubée, les Cyclades, pour lesquelles le roi lui promet son coter, Corfou, les côtes de l'Asie-Mineure. Mais plus il voyage dans son fauteuil, plus je crois difficile de l'en arracher...

XXXII. — A SON PÈRE

Athènes, 7 mars 1849.

.....

M. Thouvenel, notre chargé d'affaires, vient de recevoir le titre de ministre plenipotentaire que portait M. Piscatory. Il n'a guère que trente ans; mais il a un jugement très mûr, et, ce qui est encore plus rare chez ses pareils, beaucoup de droiture. C'est l'intime ami de M. Daveluy et il est aussi très bienveillant pour nous...

XXXIII. — A SON PÈRE

Athènes, 28 mars 1849.

.....

Nos députés viennent d'adopter à l'unanimité une loi qui permet au Gouvernement de rétablir les couvents supprimés. Les

1. Voilà le sujet du *Roi des Montagnes*.

2. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 263, conte l'aventure.

Bavarois les avaient réduits de 550 à 150, ce qui est déjà bien honnête pour une population de 800,000 âmes. Mais la Russie n'en trouvait pas assez. Son influence en Grèce est fondée sur la communauté du culte, et le clergé lui est dévoué. C'est pourquoi elle cherche à accroître son action dans le pays. Elle est déjà considérable, et cette loi du rétablissement des monastères est aussi populaire ici qu'elle le serait peu chez nous. Aussi les paysans apportent-ils à l'envi, à la porte de l'auteur de la loi, poulets, poissons et légumes. On estime qu'il y gagnera de plus au moins 100,000 francs, outre le ciel, que ses antécédents ne lui permettaient guère d'espérer. Quant au Gouvernement, on feint de lui accorder une faculté, mais c'est en réalité une obligation qu'on lui impose. Car, s'il ne profite pas de la permission de se dépouiller en faveur des monastères qui lui avaient laissé leurs terres, on s'en prendra à la religion du roi, qui est catholique, de la reine, qui est protestante. D'ailleurs, le roi règne et ne gouverne pas, et les ministres s'achètent. Chaque higoumène (abbé) qui voudra rouvrir son monastère leur graissera la patte, et, avant quatre ans, nous compterons en Grèce autant de moines que de voleurs...

[Sans date.]

Je dois rectifier et compléter ce que je te marquais l'autre jour sur les couvents. Il en restait plus de 150. Celui qui a proposé de rétablir des 400 supprimés par les Bavarois, ceux qu'il plairait au Gouvernement, n'est pas autre que le ministre de l'Intérieur, auquel les cultes ressortissent. Ainsi, c'est à lui de décider quels couvents il convient de relever. Note bien qu'en les relevant on leur rendra leurs possessions foncières, qui étaient entrées dans le domaine de l'État. Quelle source de profit pour notre homme! On ne l'estime pas à moins de 400,000 francs, chaque abbé pouvant lui en donner 15,000 pour le rachat de son titre. La loi, adoptée à l'unanimité par les députés, n'a pas encore été portée au sénat (chambre des pairs). Mais, en attendant, les paysans le comblent de tous les biens de leurs champs et de leur basse-cour. Notre saint ministre aura bien de la vertu à observer son carême, d'autant plus qu'il a la ressource de faire jeûner beaucoup de moines pour lui. Quant au trésor, il y a longtemps qu'il est à jeun, et la nouvelle loi n'est pas propre à le décarêmer...

XXXIV. — A SON PÈRE

Athènes, 7 avril 1849.

J'avais d'abord formé le dessein de réserver tout mon pécule pour mon retour en France, de revoir Naples et de faire connais-

sance avec d'autres villes d'Italie. Mais j'ai réfléchi qu'entre deux voyages il était plus sage de préférer celui qu'on aurait le moins de chances de faire dans la suite; qu'il était plus facile de retourner en Italie qu'en Grèce; qu'une expédition isolée en Grèce était ruineuse, et de plus insupportable; enfin, qu'ayant été envoyé ici pour étudier l'Antiquité grecque, et voulant, si j'entre dans une Faculté, choisir l'éloquence grecque, il était de mon devoir et de mon intérêt de connaître le terrain de mon enseignement. Quel charme cette connaissance donnera d'ailleurs à mes études! Et puis, l'occasion était belle. Tous mes collègues entreprenaient leur tour de Morée. Je serais resté seul à la maison à Athènes! Cela n'était pas tolérable. J'ai vu Sparte et Messène. Mais ils y vont par un chemin différent; ces villes elles-mêmes méritent d'être vues et étudiées plus diligemment que nous ne l'avons fait Benoit et moi. Nous avons des livres et des cartes qui nous manquaient alors, et nous avons appris à voyager avec profit et le plus de commodité possible. C'est une science à acquérir dans un pays où les courriers ne connaissent, avec la route du Khani, que quelques ruines battues par les touristes les plus vulgaires, et vous laissent passer à côté des plus grandes curiosités les yeux fermés. Maintenant, c'est nous qui traçons au courrier son itinéraire. Le pauvre diable y perd son latin; il est souvent obligé de prendre lui-même un guide dans le pays; mais en vérité nous lui donnons là une éducation dont il pourra tirer profit, et nos successeurs en seront bien mieux dirigés dans leurs explorations.

Mais revenons à notre sujet. Notre tournée sera de vingt-cinq jours, parmi lesquels nous nous en sommes ménagé un bon nombre de repos à Sparte et à Messène, afin d'en explorer les restes et les environs à notre aise. Nous faisons de plus nos journées très courtes, en sorte que nous ne risquons pas de nous fatiguer. Nous sommes six, c'est-à-dire toute l'École, sauf le Directeur, le secrétaire et notre architecte de Rome. Le Directeur ira peut-être aussi à Sparte dans peu, mais par un bateau à vapeur de notre station... Nous emmenons un de nos domestiques qui est Spartiate, de plus, le courrier, son cuisinier, quatre agoyates ou conducteurs de bagage. Nous emportons une tente. Le départ a lieu lundi 9 avril. J'ai essayé mon cheval. Je crois que j'en serai content. L'agoyate prétend qu'il le loue aux dames; le fait est qu'il est présentable, et qu'il a l'air fort bonne personne, quoique jeune. Trois de mes collègues ont fait dernièrement un voyage en Roumélie. C'est le pays des voleurs; (en Morée, ils sont rares). Ils avaient donc pris deux gendarmes. Mais à Livadie un sous-officier de gendarmerie se met dans la tête que le courrier, mes collègues et leurs gendarmes d'Athènes sont des brigands déguisés. Il voulait peut-être faire le malin ou l'important; ou

plutôt il espérait, en les intimidant, obtenir d'eux quelque gratification. Mais la caravane a passé outre, et de retour à Athènes, on lui a fait laver la tête par M. Thouvenel et le commandant de la gendarmerie, qui l'eussent même destitué sans l'intercession des plaignants. Ils sont tombés après cela dans un village de brigands, où leurs gendarmes eussent été assommés, s'ils ne fussent pas intervenus à propos¹. Le tort des gendarmes était d'être des gendarmes et c'est ainsi qu'il y a des endroits où le voyageur seul est plus en sûreté que sous leur escorte.

XXXV. — A SON FRÈRE PHILIPPE

VOYAGE DANS LE PÉLOPONNÈSE²

(Avril-mai 1849.)

[Les 24 premières pages manquent.]

.....

En te parlant de Calamata, j'ai oublié de te dire qu'elle a été renversée, il y a deux ou trois ans, par un tremblement de terre, avec plusieurs autres villes ou villages de Messénie, tels que Nisi, Anaziri, etc. Les habitans eux-mêmes n'eurent aucun mal. Cela s'explique par la légèreté de leurs maisons bâties de roseaux et de plâtre. Aussi les eurent-ils bientôt relevées. Les matériaux ne leur manquent pas, car le fond du golfe est occupé par des marécages qui ont donné leur nom à Calamata (les puristes disent Καλάμι), et aussi je crois à Nisi (νησί grec vulgaire pour νήσος), parce qu'elle s'élève comme une île au-dessus des marais. Les victimes du désastre se plaignent que le Gouvernement ne leur soit pas venu en aide. J'ai pourtant de la peine à croire que le roi du moins ait vu cette catastrophe d'un œil indifférent; mais les secours qu'il aura envoyés ne seront pas parvenus à leur adresse. On avait ouvert pour eux une souscription en France. M. Thouvenel en porta le montant à Colettis. Celui-ci lui dit que s'il ne le distribuait lui-même aux ayant-droit, de la main à la main, il ne leur en arriverait pas un sol. Le Gouvernement, qui est plus pauvre que personne, perd tous les ans plus d'un cinquième des contributions par l'infidélité de ses agens. Il fut un temps où l'on travaillait beaucoup la soie à Calamata et on en récolte encore assez sur les mûriers de Laconie et de Messénie, mais elle se vend brute. Quelques béguines seulement continuent à en faire des foulards estimés en Grèce, et des

1. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 328-329.

2. Ce même voyage, accompli par les six membres qui composaient alors l'École, a été raconté par Gandar (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 345-407).

plus ordinaires, si on les compare aux nôtres quant au dessin et au tissu. Le prix est à peu près le même. Hanriot en acheta un par curiosité; mais on le lui vola dès le lendemain.

24 avril.

De Calamata à Aspro-Khoma, oliviers; haie de nopals très élevés. Puis, le chemin s'élève au-dessus des marais, sur une plaine découverte qui conduit à Nisi. Avant d'entrer en ville, on traverse le Pamisus sur un pont de bois. Les gens des environs essaient quelquefois de le passer à gué, pour ne pas remonter jusqu'au pont, et il s'en noie quelques-uns, parce qu'ils tombent dans des trous ou qu'ils s'embarrassent dans des herbes; mais les paysans attribuent leur mort à des anaraïdes (néreïdes) malfaisantes ou amoureuses qui les attirent au fond de l'eau. Pouqueville et Bory de Saint-Vincent disent qu'ils ont trouvé cette tradition encore subsistante en plusieurs endroits. Je puis seulement affirmer qu'elle s'est conservée à Nisi. Une large chaussée conduit à la ville à travers des jardins. D'autres routes partent de Nisi, larges et assez bien entretenues. On voit que nous avons passé par là. La Messénie a aussi sur les autres provinces l'avantage de n'être pas partout semée de débris, de pierres et de rochers, ni coupée par des ravins. Nisi, du reste, est une ville *très peuplée*, 4,000 habitans. Il y avait une fabrique de soie qui occupait 150 ouvriers, la plupart étrangers dans l'origine et à la fin tous indigènes. Cela ne pouvait plus marcher. Je trouvai à Nisi un compatriote ruiné, comme la plupart de ceux qui ont pensé s'enrichir avec les Grecs. Le malheureux a oublié à moitié sa langue et il en assaisonne ce qu'il en a gardé d'un accent provençal renforcé par des intonations grecques. Il nous accompagna tristement jusqu'à un kilomètre de la ville. Il ne lui arrive pas souvent de voir des Français. Nous déjeunâmes à Anaziri et nous fûmes bien surpris de ne pas trouver de café dans un khani. Car c'est un village considérable et le café est plus commun que l'eau dans tout l'Orient. Cependant beaucoup de Messéniens n'en usent pas, non plus que du tchibouck; ils se contentent de leur vin, qui est à la vérité très bon.

A une demi-heure de Nisi, on trouve Androusa, autre petite ville, remarquable comme les précédentes par les arbres et les jardins dont elle est entourée. Au delà, les premières pentes de l'Ithôme, où l'on monte par le col de l'Évan. Sur le plateau intermédiaire, le couvent de Saint-Basile, où M. Thouvenel alla loger avec M. Daveluy quelques jours après, et dont les moines leur volèrent deux couverts. Les bons Pères passent pour des recéleurs. Plus d'un couvent de Roumélie a été convaincu du même métier dans l'expédition qui s'y fait maintenant contre le brigandage. Nous entrons enfin dans l'enceinte de Messène un peu au-

dessous de la porte de Laconie. A une distance à peu près égale de cette porte et de la porte d'Arcadie, sur le penchant de l'Ithôme, est le village de Mavromati, où s'arrêtent d'ordinaire les voyageurs. Nous y arrivâmes en même temps que Girard et Gandar. Burnouf et Vincent y avaient dressé leur tente dès la veille et la curiosité des habitants n'était pas encore rassasiée de sa vue, quand notre présence lui fournit un nouvel aliment. Ils devinrent si insupportables, commençant même à toucher à nos bagages, qu'un agoyate essaya de les rappeler à l'ordre. Mais ils lui répondirent brutalement qu'ils étaient chez eux, que l'Ithôme leur appartenait et non pas à ses effendis. Leur probité ne le cédait pas à leur aménité. Un instant après, ils avaient volé à l'agoyate son fusil, auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Il l'avait rapporté de Syrie et il en avait refusé 80 francs à Antonio, dans un moment où il mourait de faim. Touchés de sa désolation, nous offrîmes au dimarque (maire) une vingtaine de francs pour aider ses recherches, sa bonne volonté, et les remords du voleur, qui pouvait aimer mieux partager cette somme avec la justice que de garder entre ses mains une pièce de conviction. Le dimarque se fit fort de le retrouver avant deux heures et il nous laissa partir sans. Nous avons fini pourtant par le ravoir d'une manière qui peint bien les mœurs grecques. Nous étions logés trois chez un honnête pappas qui, instruit de ce vol, lança le dimanche suivant une excommunication contre le coupable quel qu'il fût. Le lendemain, il trouva dans sa cour le fusil qu'on y avait jeté la nuit et M. Thouvenel qui voyageait sur nos traces étant venu à passer à Mavromati, le pappas nous fit reporter le fusil par son courrier¹. Le khani où nous mangions ne nous offrait pas plus de sûreté que la tente, car Antonio y étant descendu l'année passée avec Lacroix, le fils de l'aubergiste leur vola vingt-cinq francs.

Nous demeurâmes pourtant, les uns trois, les autres deux jours au milieu de cette couvée de serpents, par amour des ruines et du pays qu'ils infestent. On a de leur caverne la vue du golfe de Coron, et, en montant au sommet de l'Ithôme (802 mètres), celle de la mer, par dessus les montagnes, et de Leucade. Une partie de la montagne et la vallée sont couvertes d'une végétation si abondante et si vigoureuse, qu'elle a déjà renversé plus de pierres des murailles que les tremblements de terre. Des lauriers, des genêts, des lentisques, des chênes verts poussent leur tige comme un levier entre leurs assises colossales et les encadrent admirablement, jusqu'au jour où elles les jettent à bas. « Force de la nature et faiblesse de l'homme! » a dit l'auteur de *René*. « Un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux que les efforts des

1. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. 1, p. 388, relate cette même aventure.

morts les plus puissants ne soulèveront jamais!» Cette action de la végétation est, il est vrai, favorisée par l'absence de ciment et d'un lien quelconque. Des orges serrées recouvrent également les monumens de la vallée. Le Bas a passé un mois à sonder cette mer de verdure, afin d'y repêcher des antiquailles et des inscriptions¹. Je ne lui aurais pas cru autant de conscience. Songe que Mavromati offre peu de ressources et qu'il n'y avait pas apporté de lit, de table, de cuisine, ni de cuisiniers. Il y a exécuté quelques fouilles heureuses. Je lui sais surtout gré de la découverte et de l'ouverture d'un tombeau qui m'a offert un asile inespéré contre une pluie battante. Les habitants ont germanisé ou *bavarisé* son nom. Ils l'appellent Lébach.

Le 25 au matin j'escalade l'Ithôme, à la suite d'un montagnard qui l'attaquait presque de front et qui se retournait de temps en temps dans sa course au clocher pour me recommander d'aller doucement de peur d'attraper un refroidissement au sommet. On trouve tout au haut, outre la vue dont je t'ai parlé, des restes des murs de la citadelle, et, sur l'emplacement du temple de Jupiter ithomate, un couvent que tous les moines ont abandonné, à l'exception d'un seul, pour s'établir plus bas, sur un plateau qui sépare l'Ithôme de l'Évan. C'est ce couvent de Saint-Basile dont j'ai fait mention plus haut. Mon guide, malgré sa jeunesse et les observations d'Aristote sur la candeur de cet âge, était un modèle de cette défiance que les Grecs puisent dans le commerce. les uns des autres. Chargé par Antonio de me conduire, il ne cessait de me demander qui le paierait? quand on le paierait? combien on le paierait? Une demande moins grecque et qui me réconcilia avec lui fut celle d'un crayon que je laissai tomber de ma poche. Il en témoigna, mais discrètement, un vif désir, et se vanta d'avoir reçu quelque instruction du pappas. Il parlait même d'aller étudier à Athènes le droit ou la médecine. Mais je lui conseillai de n'en rien faire, s'il ne mourait déjà de faim chez lui. Les étudiants pullulent ici comme à Paris; mais, de plus, ils n'y apprennent rien. Les sciences et le droit comptent déjà quelques professeurs capables, mais les livres et les cabinets manquent aux élèves et la clientèle aux praticiens. Ceux-là ont chance de réussir, qui ont suivi nos cours et pris leurs grades dans nos Facultés.

A onze heures, nous allâmes déjeuner tout auprès de Mavromati, à la porte d'Arcadie, celle que reproduisent tous les dessinateurs. Il est de rigueur d'y manger son poulet. Leurs Majestés, qui ne badi-
nent pas sur ces matières-là, furent troublées, il y a deux ans, dans l'accomplissement de ce devoir, par le tremblement de terre de 1847.

1. Cf. la lettre écrite par Le Bas à sa mère (Messène, 12 juin 1843) et publiée dans la *Revue archéologique*, 1897, t. XXXI, p. 254.

Longue descente, embarrassée par des lentisques, des bruyères, des arbusiers tournant à l'arbre, des chênes de toute espèce, rivalisant de beauté et de grandeur. Pont de Mavrozouména, en partie antique et jeté sur trois rivières, en forme d'i grec : Y. Couché à Boghazi, chez le pappas. Boghazi est à l'issue d'un ravin très profond, creusé dans les flancs de l'Ira, au sommet duquel on aperçoit quelques vestiges de la citadelle. Nous suivons un instant cette gorge, et nous sommes agréablement surpris d'y trouver des cascades dont aucun voyageur ne parle, et qui ne laissent pas d'être considérables et d'une disposition neuve et ravissante. Boghazi est hors de la route, et nous n'y allions coucher nous-mêmes que sur la foi de nos cartes et afin de mieux partager nos journées.

27 [avril].

Nous montons à Mandra, hameau à plus de 1,000 mètres, certainement, afin de descendre, avec non moins de peine, aux bords de la Néda, rivière célèbre par ses sauts et son encaissement. On la suit de très haut, sans la voir, à travers des champs et des bois également impraticables; et on finit par arriver à Pavlitza (Phigalie), dont l'acropole n'est plus qu'un monceau de pierres, mais dont on suit bien les murs, quoique réduits presque partout aux premières assises. La Néda coule mystérieusement au bas, entre deux murailles de rochers très hauts et très rapprochés, et presque perpendiculaires. De l'une de ces murailles s'élance, comme par un créneau, un affluent de la Néda, appelé Aspro-Néro (l'Eau-Blanche), vraisemblablement à cause de l'écume qu'il répand dans sa chute. Cette cascade, mentionnée par Pausanias, mérite son antique célébrité, quoique partagée en trois étages. Elle peut avoir, en somme, 130 ou 140 pieds. Je ne l'ai vue que du haut, l'état de mes souliers ne me permettant de descendre au pied. Au reste, les courriers, soit paresse, soit ignorance, se contentent de montrer à la plupart des voyageurs les ruines de Phigalie. L'Antiquité fait tort à la nature en Grèce, et le voyageur y perd beaucoup d'agrèments et de curiosités. Pavlitza et les villages circonvoisins sont peuplés d'Albanais. Les femmes brodent des mouchoirs de tête, des ceintures, des écharpes, et toutes sortes de vêtements, dont le mérite le plus clair est la bizarrerie et la nouveauté. L'étoffe en est grossière, et souvent de plusieurs morceaux. Il s'en fait beaucoup à Dragoyi, où nous couchâmes, et où nous trouvâmes encore une cascade inédite et fort jolie, qui me rappela en beau la fontaine de la place de l'École de médecine, telle qu'elle était auparavant.

28 [avril].

Temple de Bassæ, sur le Cotylus, à 1,132 mètres. Les arbres qui l'encadrent n'ayant pas encore de feuilles, il me parut beaucoup

moins pittoresque que la première fois. Déjeuner à Sklirou. Nous nous perdons, en prenant les devants, et nous nous disséminons. Deux bergers, rencontrant Hanriot seul, lui demandent s'il n'a point de compagnon : question suspecte, à laquelle notre arrivée lui fournit fort à propos la réponse. La route s'élève sur le Lycée, et passe, pour ainsi dire, au sommet (1,420 mètres). Vue de toute la Morée, des montagnes de l'Acarnanie, etc. Chemin escarpé, étroit, sur des schistes glissants et fragiles; un cheval de bagage roule en bas. Nous le croyions tué sur place; mais ces pauvres bêtes n'ont jamais ce bonheur-là. Protégé apparemment par sa charge, comme une tortue par sa carapace, on le remet sur ses pieds, à grands renforts de coups et de jurons. Les Grecs sont riches en imprécations; mais leurs juremens n'attaquent pas Dieu ni les saints, comme les nôtres; ils accusent la pudeur, et accusent hautement leurs vices particuliers et héréditaires. Ils comprennent, beaucoup mieux que nous-mêmes, nos f..... et nos b....., et ils les ont dans leur langue, traduits, développés et dénaturés en cent manières.

Dans le Lycée, restes méconnaissables de l'hippodrome et d'autres édifices, sur le plateau où se donnaient les jeux lycéens. Antonio ne connaissait pas bien les détours de la montagne; il nous égare dans des montées et des descentes sans fin, et nous tombons à Kargais, en cherchant Carytène (Brenthé), dont nous apercevions parfaitement l'acropole. Nous arrivons dans cette dernière ville après une journée longue et fatigante; nos chevaux étaient tous épuisés; tous avaient perdu quelques fers; le mien s'était blessé. Nous résolûmes de nous reposer à Carytène la matinée du 29. Carytène est bâtie sur une hauteur; son château, bâti par les *Francs* sur un pic abrupt, est accessible d'un côté seulement. Au pied coule l'Alphée, resserré et furieux contre son ordinaire, et traversé par un pont assez semblable à celui de l'Eurotas. Ses rives sont très escarpées en aval du pont et s'abaissent brusquement en amont. Il y croît des iris blancs dont tu ne te figures pas la grosseur.

29 [avril].

Je laissai les autres dormir leur grasse matinée et j'allai, avec Vincent, un agoyate et un guide du pays, visiter, à deux lieues de Carytène, les ruines de Gortys, près du village d'Atsikolo. Elles consistent uniquement dans des fragmens de murs helléniques; mais on y arrive par les bords sauvages d'un affluent de l'Alphée, le Gortynius, auquel Pausanias attribue les eaux les plus froides de la Grèce. Il coule toujours en effet à l'ombre de rochers élevés et verdoyans, et avec une rapidité qui ne lui permet pas de s'échauffer. Il a aussi son pont, non moins

aigu, non moins original que les précédens. Nous fûmes forcés de revenir par le même chemin et nous n'en fûmes aucunement fâchés.

De Carytène à Sinano, où nous allâmes coucher, plaine fertile et unie comme la plaine Saint-Denis, moins un fossé affreux mené par je ne sais quel rustre de propriétaire au travers de la route. Une demi-heure avant Sinano, Mégalopolis, fragmens de colonnes, de murs, etc., sur une grande étendue de terrain. Rien de reconnaissable. Au delà de l'Héliston, qui partageait la ville et que bordent de jolis arbustes, le théâtre, dont on distingue encore à merveille la forme et la vaste dimension; mais les gradins en sont recouverts de buissons et de ronces impénétrables, dont au reste la disposition en étages est fort agréable.

Sinano s'aperçoit de très loin, grâce à un cyprès qui promet de devenir magnifique. Il est gardé, comme tous les villages, par un grand nombre de chiens. Ces animaux, très répandus dans les villes et les campagnes, font la guerre à l'habit franc. Mais tel maître, tel valet. Avec des pierres, et on en manque rarement, on les met en fuite: il suffit même souvent qu'ils vous voient vous baisser pour en ramasser. Cependant, quelquefois, on est entouré d'une meute entière, surtout si l'on est à cheval seul, ou qu'on ferme la marche. Si vous êtes en plaine, vous lancez votre cheval contre l'un et contre l'autre; ils s'écartent, et vous les poursuivez ou leur échappez au galop. Mais dans des chemins étroits, où vous ne pouvez pas vous retourner, si vous n'avez pas un long fouet, ils ont sur vous trop d'avantage; votre cheval s'effraie; il se cabre ou vous emporte, avec une vitesse immodérée, à travers des arbres et des fossés. J'ai manqué ainsi me rompre le cou ou me crever un œil dans les campagnes de Sparte, coupées par mille ruisseaux et hérissées d'arbres. C'est donc un service à rendre aux voyageurs futurs que de rabattre l'insolence des chiens, toutes les fois qu'on est en position de le faire. Leur importunité à Sinano nous décida à entreprendre cette mission. Une fois levés de table, nous ramassâmes dans la cour des pieux et des pierres, et nous fîmes le tour du village, *sola sub nocte per umbras*. Les chiens qui aboyaient de chez eux, nous les respections; mais malheur à ceux qui envahissaient la voie publique. Malgré l'adresse inouïe des chiens à esquiver les coups, comme nous étions quatre, nous finissions bien par en corriger quelqu'un. Le bon de l'affaire, c'est que si vous en attrapez un, les autres chiens se jettent sur lui, comme sur l'opprobre du corps, et le mordent à belles dents. Ce qui nous excitait encore contre les chiens, c'est l'indifférence de la plupart de leurs maîtres sur le danger ou la peur qu'ils causent aux passans et dont ils s'amuse, au lieu de rappeler leurs féroces gardiens. Nous

continuâmes donc notre chasse aux chiens tous les soirs, comme un exercice à la fois utile et favorable à la digestion. Les habitans nous laissaient le champ libre; car on se couche avec les poules dans les villes et les campagnes, et nos pas troublaient seuls le silence de la nuit, avec les aboiemens de l'ennemi. C'était, à vrai dire, assez de bruit comme cela. A Kalpaki (Orchomène), ayant rencontré des instrumens de labourage, après avoir mis les chiens en fuite, nous déterrâmes un chapiteau ancien, à moitié enfoui, auprès de l'église. Il faisait froid et nous étions enveloppés dans nos manteaux. Nul doute que si un paysan nous a vus, il nous aura pris pour des vrykolakas (vampires, revenants) détarrant des morts. Le lendemain, en voyant leur chapiteau déchaussé, ceux de Kalpaki se seront imaginés que nous étions des Anglais, qui avaient essayé d'enlever leur antiquaille. Le jour, quand nous étions à cheval, c'était le chien d'un de nos agoyates qui combattait pour nous contre les chiens de berger, et, malgré leur nombre, soutenu par notre présence et au besoin par une intervention armée, il les renvoyait garder leurs moutons. Tu vois qu'en voyage on n'est pas très délicat sur le choix de ses divertissemens, ou plutôt sur leur nature. Car de choix, on n'en a aucun.

30 [avril].

Déjeuné à Franco-Vrysi (la Source-Franque), auprès d'une colline où se voient des restes de murs helléniques ou polygonaux (je ne me rappelle plus) qu'on rapporte à Aséa. Franco-Vrysi est simplement un khani. A deux pas, la source de l'Alphée, enfermée, comme un puits, par un mur circulaire, et fort peu digne de l'intérêt que son nom éveille. Au delà de Franco-Vrysi, descente dans la plaine de Tripolitza, entre des montagnes complètement arides, dont la dernière, à droite, portait Pallantium. Il n'en reste plus de trace. Nous rencontrons une femme gardant son troupeau avec un fusil. A Tripolitza, la première horloge que nous eussions trouvée depuis Athènes; nous nous empressons de regarder l'heure; car aucun de nous n'avait emporté sa montre: l'horloge ne marchait pas. Il n'y a plus sans doute personne pour la régler, depuis que les Turcs ont quitté la ville; car, en plus d'une chose, ce sont encore nos maîtres.

1^{er} mai.

Les gamins de Tripolitza lancent des pétards entre les pieds de nos chevaux, au moment du départ: Burnouf a le bonheur de sangler à l'un d'eux un coup de fouet au travers du visage, et nous nous retirons avec les rieurs de notre côté.

Catavothron de l'Ophis. On appelle catavothron un gouffre où

se perd un ruisseau, un fleuve, l'eau d'un lac. Il y en a beaucoup en Grèce. Les plus beaux sont ceux du Copais. Ce sont des cavernes où ses eaux pénètrent et finissent par s'abîmer. D'autres, comme celui de l'Ophis, ressemblent à un entonnoir ou au trou d'un évier. Il y en a d'ordinaire, quand ils sont petits, plusieurs à la file; l'un, en activité; les autres, de rechange, quand le premier se bouche. Dans les crues d'eau, il y en a pour chacun. Nous essayons en vain de boucher le petit catavothron de l'Ophis; l'eau délaie et emporte par parcelles la terre que nous y jetons.

Déjeuné à Mantinée. Couché à Kalpaki (Orchomène). Restes de murailles cyclopéennes, nombreux, mais épars. Au sommet de l'acropole, tour moderne en ruines. Vue de vallées sombres et de montagnes sévères. Il y tombe de la neige pendant la nuit. Région très froide.

2 [mai].

Plaine de Caphyes; sources Ténées qui en rendent la moitié marécageuse. Montagne très élevée, où nous voyageons dans les nuages, le ciel étant couvert; descente longue et abrupte aux bords du lac Phonia. Ghioza (Caryes), où nous déjeunons. « A cinq stades de Caryes, » dit Pausanias, « sont deux montagnes, l'une nommée Orexis, l'autre Sciathis; au bas de chacune de ces montagnes est un gouffre qui absorbe les eaux de la pluie. » Nous n'avons plus vu ces gouffres, parce qu'ils se sont bouchés, comme cela arriva aussi avant Pausanias et plusieurs fois depuis, et que les eaux du lac, s'élevant continuellement, les couvrent depuis plusieurs années. Elles montent rapidement, grossies par les neiges des montagnes qui l'enferment. Elles ont déjà englouti des maisons et des champs. Vous voyez, à la surface, des cimes d'arbres qui auront entièrement disparu avant un an. Les villes riveraines sont menacées d'une inondation prochaine et sont à moitié désertes. La route qui faisait le tour du lac est presque partout interceptée; nous allâmes de Ghioza à Phonia par des sentiers de chèvres, sur le flanc des montagnes. Le lac, quand ses dégorgeoirs souterrains ne sont pas obstrués, consiste en deux flaques d'eau bourbeuse. Maintenant, il a au moins cinq lieues de tour et 200 mètres de profondeur en certains endroits. C'est la ruine du pays; c'est un déluge suspendu sur les vallées du Ladon, de Stymphale et d'Orchomène, où il fondra une nouvelle fois, après avoir atteint les cols qui l'en séparent; mais le paysage y gagne infiniment. En attendant que le Gouvernement, ou la nature, sur qui notre Gouvernement se repose de tous les travaux utiles, en attendant, dis-je, que le poids des eaux ait rouvert les catavothra obstrués, le voyageur admire ce petit lac suisse sous un ciel d'Orient, ses montagnes couronnées de neiges et noires de sapins, une nature à part dans la Grèce.

Phonia (Phénéos) est une petite ville charmante, [bâtie] en amphithéâtre, entourée de haies fleuries, défendue anciennement par une acropole dont le progrès des eaux a considérablement réduit la hauteur. Elle a subi, dès les temps les plus reculés, des inondations terribles, et elle peut fixer ce qui lui reste encore à vivre, sans une révolution soudaine. Quelques spéculateurs proposent de vider le lac par le percement d'une montagne; mais on n'a encore adopté aucune mesure, malgré l'urgence du danger. Aussi n'y aura-t-il plus bientôt personne à Phonia. Le lac ne donne que de très mauvais et très petits poissons; on n'y pêche pas. On pourrait y chasser le canard. Il y en a par milliers l'hiver; l'été, ils émigrent. Il en restait seulement deux ou trois compagnies lors de notre passage. Il serait facile d'en tuer, à cause de leur nombre; mais il n'y a pas une seule barque sur le lac, et si le vent pousse au large, adieu votre canard. Nous nous reposâmes un jour à Phonia, nous fîmes pour cela une promenade à pied de quatre heures, afin de gagner un bois de sapins.

4 [mai].

Grand débat, à notre départ, entre Antonio et le pappas qui nous avait logés. S'il en faut croire le premier, le pappas, très accommodant à notre endroit, aurait voulu se dédommager sur les chevaux de la modération que la charité et les convenances de son état lui imposaient envers les maîtres. Les agoyates lui reprochaient de plus d'avoir donné le baptême, mais le baptême grec, à un vin qu'il leur avait vendu très cher. Ils auraient pu attribuer plus charitablement la faiblesse du vin aux progrès du lac et à l'infiltration de ses eaux dans les vignes. Loin de là, celui qu'ils avaient salué à leur arrivée des noms d'ἄγριε, de γέροντα, ils le traitaient de Turc, grave injure, et fâcheux pronostic pour son salut. Car il est certain que l'âme des Turcs, après leur mort, passe dans un chien noir. Le père d'Antonio avait un chien de ce cru, et dont il pouvait garantir l'authenticité; car il l'avait [vu] sortir du tombeau de l'infidèle. Le pappas, tout en répondant avec dignité à ces injures, réclamait opiniâtement ses sept drachmes (6 fr. 50) par cheval, et, rassemblant tout le village autour de notre bagage, tandis que nous filions en avant, il ne le laissa partir qu'après une composition avantageuse. Antonio en fit le lendemain au dimarque de Goura une plainte dont je ne saurais garantir le bien fondé dans l'espèce. En général, les pappas occupant la meilleure maison du village en font payer cher à leurs hôtes les commodités et la sûreté. Et on le conçoit. Ils ont presque tous une nombreuse famille; le gouvernement ne leur donne rien et leur casuel ne leur suffit pas partout, malgré leur habileté à l'étendre. Ils sont donc réduits à cultiver la terre, à tenir auberge, à faire toutes sortes de métiers où leur sainteté et leur dignité courent de grands dangers.

De Phonia à Zaroukla, nous montons et nous descendons le Crathis, à travers une forêt de pins et de sapins. De la crête du Crathis, une vue incomparable : d'un côté, le lac, le Cyllène, l'Orexis, le Sciathis ; de l'autre, les monts Aroaniens ; en face et bien loin, les montagnes de Lépante, le Pinde, des eaux, des neiges, des bois, toute l'Arcadie chantée par les poètes et que la plupart des voyageurs doivent les accuser d'avoir rêvée, faute d'avoir poussé jusque-là leur excursion. Zaroukla est encore un fort joli village dans une vallée haute et froide, où les arbres n'avaient encore que des feuilles très courtes ; mais il est entouré de ruisseaux et de haies, et couronné par des sommets neigeux. Ses habitans sont si peu habitués à voir des étrangers que notre nombre les effraya et qu'ils firent beaucoup de difficulté pour nous recevoir. Enfin, nous laissâmes nos bagages dans la maison où nous devions revenir coucher et nous allâmes déjeuner à Solos, d'où notre dessein était de pousser jusqu'à la chute du Styx.

Trois routes conduisent de Zaroukla à Solos ; la meilleure ne vaut rien, et Antonio prit la plus mauvaise, celle du milieu, étroite corniche sur une terre légère entre des précipices et des murailles de schiste. Enfin, nous arrivâmes sans encombre ; mais aucun ne fut fâché d'apprendre qu'il existait d'autres routes pour revenir. Le pays que nous venions de traverser consistait en une vallée et en des montagnes également arides. Cependant, Solos est un gros village ; il y en a trois autres auprès, non moins importans. Comment cet endroit se trouvait-il être à la fois le plus stérile et le plus peuplé de la Morée ? On nous dit que les habitans avaient des vignes sur le golfe de Corinthe et qu'ils venaient seulement passer l'été dans ces montagnes. Il n'y a que des propriétaires grecs pour aller s'établir si loin de leurs propriétés.

A Solos, nous prîmes deux guides particuliers pour la cascade du Styx. Nous fûmes bientôt rendus dans la vallée d'où on la contemple ; car c'est seulement au plus fort de l'été, quand les neiges du Khelmos sont entièrement fondues, qu'on peut aller au pied de la cascade ; encore court-on de grands dangers. La cascade elle-même, telle qu'on la voit à distance, est fort peu de chose : elle tombe de très haut, mais elle en est d'autant moins apparente ; elle nous présenta un filet d'eau que nous cessâmes complètement de distinguer quand le soleil s'en fut retiré. Mais le Khelmos offre là un escarpement affreux, le plus extraordinaire que Pausanias dise avoir vu. C'est une muraille droite de plusieurs centaines de mètres, embrassant tout le fond de la vallée et au delà de laquelle on n'aperçoit que des pics neigeux et le ciel. On est là comme perdu sans retour, comme isolé de tout le reste du monde. Rien de plus sombre, de plus mort. Aussi ce lieu a-t-il gardé ses traditions avec son horreur. L'eau du Styx passe pour malfaisante, et

elle peut l'être en effet à cause de son extrême fraîcheur; mais on cite surtout comme mortelles de petites renoncules sauvages qui croissent à l'entour. Tout animal qui y porte la dent crève à l'instant, s'il ne mange aussitôt d'une autre herbe qui en est le contre-poison et qu'on y trouve aussi en abondance. Nos agoyates eurent bien soin de lier la bouche à nos chevaux; l'un d'eux assurait que, dans un voyage de M. Piscatory, il avait vu mourir un de ses chevaux qu'on avait eu l'imprudence de laisser brouter. Nous revînmes coucher à Zaroukla, par une route directe et très rude, mais où il n'y a qu'un mauvais endroit.

5 [mai].

De Zaroukla, nous gravâmes de nouveau le Crathis; mais nous laissâmes à la descente Phonia à gauche, traversâmes la vallée de l'Aroanius et nous arrêtâmes, pour déjeuner, à Goura, sur un contrefort du Cyllène. Le dimarque de Goura, avec une amabilité toute française, nous presse de déjeuner chez lui: ce serait pour lui un opprobre que des étrangers, des Français cherchassent un autre gîte. Mais nous étions déjà installés; nous ne voulions pas lui être à charge et nous convinmes seulement, pour le contenter, que nous irions prendre le café dans son salon. Ce dimarque nous parut très bien élevé; ses fenêtres ont vue sur le lac; sa maison est propre. Les canapés contre le mur et les malles à clous dorés, qui composent l'ameublement des Orientaux, annonçaient sa richesse. Il nous répéta pour sa commune ce que chaque magistrat nous dit pour la sienne et ce que nous avons cru voir pour toutes: c'est qu'elle était peuplée de coquins. A la vérité, la sienne doit être encore des plus riches en ce genre, étant toute en bois et en montagnes. Le soir même, à Calliani, nous remarquions la mine peu rassurante des indigènes.

Après Goura, nous commençâmes par nous élever fort haut dans le Cyllène; suivit un long plateau. A droite, en descendant un peu, les sources tricrènes, dont Pausanias parle trop avantageusement, si des révolutions physiques n'en ont pas diminué le saut.

Castania. Descente dans la Stymphalide. Catavothron de Stymphale. La petite rivière de Stymphale dont nous vîmes une heure plus tard les sources très abondantes, vient, après un cours borné, mais rapide, ronger un rocher perpendiculaire d'une quinzaine de mètres au plus et à l'angle duquel [elle] ne tarde pas à rencontrer un gouffre où [elle] se perd en tourbillonnant et en mugissant. Celui-là, nous ne songeâmes pas à le combler; on s'en détourne avec une sorte d'horreur, et il n'est pas même prudent de trop s'en approcher, la rive étant assez abrupte et couverte de roseaux secs, qui sont très glissants, sans le paraître. Vis-à-vis du catavothron, un rocher isolé dans la plaine, couvert des restes confus de la

ville romaine de Stymphale. On y monte par une route antique taillée dans le roc. Quant au lac de Stymphale, nous l'avons cherché en vain. Il a été toujours en se desséchant depuis des siècles, et voici quelques mois seulement qu'il en reste pour unique trace une terre crevassée et des herbes de marais, là où elles n'ont pas fait place à des orges magnifiques. La nuit nous surprend au milieu de toutes ces investigations et la lune éclaire le reste de notre marche jusqu'à Calliani. Elle est bien brillante en Grèce; mais les chemins sont si mauvais et ma vue si basse que je me félicitai d'être arrivé à Calliani, où nous apportions de plus une faim démesurée.

De Calliani à Kæsari, lieu du déjeuner, catavothra où il ne coule plus d'eau. L'hiver, ils doivent en recevoir. A une heure de Calliani, vue d'un plateau, presque aussi belle que de l'Acrocorinthe, sur le golfe de Lépante, les montagnes au delà et l'Isthme.

Sicyone. La fille de notre hôtesse albanaise, nouvellement mariée, échange avec son mari les caresses les plus tendres et les plus inconvenantes devant sa sœur cadette et nous tous. Le chapitre de la pudeur orientale est un tissu de contradictions; réserve extrême avant le mariage, toute liberté après. Encore non! J'en reviens à mon dire, et je conclus après tout que nous n'avons pas de leçons de décence à prendre du gynécée ni du harem.

Le 7, Corinthe, déjeuner à Hexamilia, bateau à vapeur de Kalamaki au Pirée, Athènes.

XXXVI. — A SON FRÈRE PHILIPPE

Athènes, 27 mai 1849.

Je t'envoie la fin de mon voyage, véritable brouillon où je me suis à peine donné le temps de jeter les impressions fugitives d'une des époques de ma vie où j'aurai vu le plus d'hommes et de choses. Si je puis me vanter d'avoir eu une idée dans cette ébauche à coups de balai, ç'a été de peindre les mœurs plutôt que les lieux.

Le succès de la Commission au trésor a répondu à notre attente. Elle s'en revient chargée de sacs vides, comme le *Charivari* représente son Excellence Passif. Son imposante escorte, imitant son silence, autour d'elle rangée, s'en revient également sans tambour ni trompette. Pauvres gens! Ce sont les premiers Grecs qui me fassent pitié. Ridicules pour longtemps, et à peu près certains d'attendre à jamais leur indemnité de voyage! Car elle était, je suppose, hypothéquée sur le trésor de Mistra, le trésor du royaume n'étant plus qu'une fiction constitutionnelle.

Les archéologues d'Athènes ont été plus heureux. Ils ont décou-

vert à l'Éleusinium une mesure romaine qui pouvait être quelque chose quand l'Éleusinium était une île et l'Ilissus un fleuve. Aujourd'hui, l'on n'y reconnaît plus rien. Au reste, j'en suis encore à la visiter. Mardi dernier, j'ai été pour la seconde fois à l'Hymette avec Girard et Vincent, qui y faisaient leur première ascension. Il y avait des vapeurs, et je n'ai pas joui d'un aussi beau coup d'œil qu'il y a deux ans. Mais le temps était très favorable à la marche, malgré la saison, et je n'ai pas eu de regret à cet exercice salutaire. Nous sommes allés et revenus à pied : partis à quatre heures du matin, de retour à une heure et demie. Nous avons déjeuné au couvent de Siriani ou Kæsariani. Nous avons demandé vainement du miel de l'Hymette; la récolte s'en fait à une autre saison, et elle est vendue d'avance aux Légations. D'ailleurs, elle est très peu abondante. Il y a, près de ce couvent, situé sous de beaux arbres et au pied de l'Hymette, à six kilomètres d'Athènes, un ayasma ou fontaine sainte, qui ne coule que le jour de l'Ascension, par un miracle annuel et mobile. Elle a, entre autres vertus, celle de rendre fécondes les femmes qui y recourent avec foi, et il paraît que c'est le grand nombre; car on rencontre dans les rues autant d'enfants que de cochons. Il est vrai que les femmes possèdent à Athènes même un autre remède contre la stérilité. C'est une pierre inclinée, qui se voit auprès de l'Acropole, et sur laquelle elles se laissent glisser, par une imitation d'un usage ancien. Il y a, au haut de la pierre, une marche antique d'où l'on se lance sur cette petite montagne russe. Le frottement des pieds a rendu la pierre luisante comme un miroir.

La Grèce se vante de sa tranquillité au milieu des déchirements du reste de l'Europe; mais son ciel est en révolution. Nous n'avons que de la pluie depuis huit jours. Mercredi, un orage épouvantable. La foudre est tombée sur une église et l'a démolie. Je me réjouis de ce temps; il nous ménage la transition de notre latitude dans la vôtre. Et à quand cette transition? Je ne le sais pas au juste. Nous serons libres de partir probablement le 28 juin, au plus tard le 8 juillet; mais la durée du voyage dépendra de l'itinéraire, l'itinéraire des circonstances. Cependant, nous n'attendons pas l'heure du départ pour voyager en imagination. C'est à qui fera et défera soir et matin les plus beaux projets. Pyrrhus et Picrochole rêvaient moins de conquêtes. Les îles ioniennes, l'Épire, la Thessalie, Constantinople, Brousse, Troie, Éphèse sont la base de nos combinaisons. Nous n'osons plus penser à l'Italie depuis l'expédition de Civita-Vecchia. Gênes pourtant reste sur mes propres tablettes. Mais, au delà de l'Italie, nous avons la Suisse. M. Daveluy, le moins avancé de l'École dans ses voyages, et le plus riche de beaucoup, joint au programme la Livadie, que nous connaissons, et les Cyclades, pour

le tour desquelles il emprunterait le cottes du Roi, et dont je ne serais pas éloigné de visiter quelques-unes avec lui. D'autres fois, découragé par la multiplicité même de ses désirs et l'impossibilité de les satisfaire tous, réfléchissant à l'exiguïté de nos moyens, à l'ardeur de la saison, à la brièveté du temps, et au plaisir de rentrer enfin dans son pays au milieu des siens, on réagit contre la *papillonne*, comme dirait V. Considérant, et on s'embarque au Pirée pour ne débarquer qu'à Marseille. Pour moi, je fais le philosophe, et j'assiste en silence à ces délibérations; mais elles font vibrer en moi une corde trop sensible; je n'en pense pas moins et l'impossibilité même de prendre encore aucun parti me jette dans mille hypothèses. Mais je me repose de tout ce mouvement d'esprit dans la douce assurance de vous revoir bientôt. Le Ministère m'a accordé enfin l'indemnité de 285 francs que je réclamais pour le dernier trimestre 1848 du collège. Il m'en accorde même 340. Je n'avais pas demandé ce supplément; mais je ne l'ai pas volé, vu les faux frais et les peines que m'a causés la négligence de M. Lion ou des bureaux du Ministère; Cette somme m'est allouée sur les fonds du collège de Dijon, et qu'elle y soit encore ou qu'elle ait passé entre les mains de M. Darasse, elle ne saurait m'échapper. M. Daveluy a écrit en outre au Ministère pour qu'il nous payât immédiatement notre indemnité de voyage. Le Ministère ne ferait pas droit à cette demande que j'aurais encore assez d'argent pour m'en revenir à loisir. Le chiffre de cette indemnité serait de 500 francs. C'est ce qu'on a donné à Lacroix, Grenier, Lévêque et Benoit. Il n'y a pas grand'chose à gagner dessus...

INDEX ANALYTIQUE

A

Académie de France à Rome.
V. **Boulanger, Desbuisson, Tétaz.**

Acarnanie; révolte en, 24.

agoyates, 34, 67, 70.

agrégation des Facultés, 47, 50.
V. **Cousin, Roux, Salvandy.**

agriculture grecque; dans l'enfance, 26.

Albanais; autour de Pavlitzza, 72; à Sicyone, 80.

Alembert (d'); à la source des nouvelles, 40.

alimentation, en Grèce, 10, 27; — à l'École, 10, 12, 41.

Alphée (l'); sa source, 75; au pied de Carytène, 73.

Amélie (la reine); gracieuse, 22; ses vertus privées, 62; voyage en Eubée, 57, en Messénie, 71; son mot sur Coletti, 32; soigne son jardin, 62; ne badine pas sur le déjeuner, 71.

ameublement; de l'École, 10, 12, 23, 41; — oriental, 79.

anaraïdes (néréïdes); croyance aux, 69.

Anaziri; Messénie; ruinée par un tremblement de terre, 68; son pauvre khani, 69.

Androusa; Messénie; ses jardins, 69.

anglais (parti), 11, 37.

Angleterre; ses brutalités envers les Grecs, 46, 55.

Antonio; courrier-drogman; accompagne Lacroix, 70; procure un guide à Roux, 71; égare sa caravane, 73; se dispute avec un pappas, 77.

Arcadie; aperçue du Crathis, 78.

architectes. V. **Boulanger, Desbuisson, Tétaz.**

Aroaniens (monts); vus du Crathis, 78.

Aroanius (l'); sa vallée, 79.

Aséa; son acropole cyclopéenne, 75.

Aspro-Khoma; Messénie, 69.

Aspro-Néro; affluent de la Néda, 72.

Astikolo; anc. Gortys; ses ruines, 73.

Athènes; son aspect rustique, 13; mauvais état de sa voirie, 57; ne compte que 25,000 habitants, 13; ville cancanière, 11; on n'y a d'amis que les livres, 62; les étudiants y pullulent, 71; cherté de la vie, 10, 11, 12; ordre et tranquillité, 42, 50, 51; beauté du ciel, 13, 28; désagréments de l'été, 51; chaleur, 14; poussière, 14, 19; été de la Saint-Martin, 37, 39; froid et pluies, 36; neige, 44; orages, 81. — V. **climat, Bibliothèque, Grèce.**

Athéniens; sont les Normands de la Grèce, 57.

Attique; son aridité, 11, 13; son climat, 15, 19; dévastations des Turcs, 15.

Autriche; ses intérêts commerciaux en Grèce, 43.

B

bals à la cour; 14, 37, 40, 62.

Barrot (Odilon), 47.

Bassae; visite à, 34; son temple, 72.

belge (section); annoncée, 30.

Benoit (Charles); ses articles sur l'Archipel, 45; voyage en Morée, 67; ne reste que deux ans, 55; indemnité de retour, 82.

bibliothèque de l'École; non expédiée par M. de Salvandy, 51; où et comment M. Daveluy la compose, 56, 61, 62; on attend les caisses, 61; leur contenu, 63, 64; lacunes, 64.

Bibliothèque d'Athènes; manque de livres, 45; formée en partie par les dons de la France, 59, 63; Freslon

- lui envoie des ouvrages, 59; ingratitude de son conservateur, 59; ce qu'elle a le plus, 63.
- Blanc (Louis)**; l'École lui est dénoncée, 52.
- Blancard**; secrétaire-interprète de l'École, 15, 56, 57, 63; détroussé, 60, 65.
- Blanqui**; l'École lui est dénoncée, 52.
- Boghazi**; au pied de l'Ira; ses cascades, 72.
- Bory de Saint-Vincent**; traditions qu'il recueille, 69.
- Boulanger (Florimond)**; ancien prix de Rome, chef d'une coterie franco-grecque, 58; ennemi de l'École, 55; rédige des articles contre elle, 58. Cf. 55, n. 1.
- Brenthé**, *auj.* Carytène; ses ruines, 73.
- brigandage**, 61, 62; autour d'Athènes, 40, 58; dans la patrie d'Achille, 62; endémique en Roumélie, 67, 68, 69; rare en Morée, 67; recrudescence, 64; anecdotes klephtiques, 64-65; l'École dévalisée, 65.
- Burnouf (Émile)**; reste une troisième année, 55; voyage dans le Péloponnèse, 56; se moque de villageois, 57; dresse sa tente à Messène, 70; corrige les gamins de Tripolitza, 75; article sur le Parthénon, 44.
- Byzantios**; professeur de grec moderne à l'École, 10, 15; sa succession convoitée, 43; la République supprime l'emploi, 62.

C

- Calamata**; origine du nom, 68; détruite par un tremblement de terre, 68; souscription pour la reconstruire, 57, 68.
- Calliani**; Arcadie, 80; ses indigènes peu rassurants, 79.
- Caphyes**; Arcadie; sa plaine, 76.
- Capo d'Istrias**, 25.
- Carnot (Hippolyte)**; interrogé sur le sort de l'École, 49; promet de la maintenir, 50; ses intentions excellentes, mais stériles, 56.
- Caro**; préfère Alger à l'École d'Athènes, 59.
- Caryes**, *auj.* Ghioza, 76.
- Carysto**; son miel, 27.
- Carytène**, *anç.* Brenthé; ses ruines, 73.
- Castania**; Arcadie, 79.
- catavothre**; définition, 75; de l'Ophis, 76; du lac Phonia, 76; de Stymphale, 79; de Kasari, 80.
- Céphise (Le)**; sans eau, 14.
- Chacal (Le)**; stationnaire, 20.
- chapelets**. V. **Roux**.
- Charivari** grec. V. **Journaux**.
- Charton (Édouard)**; propose d'exempter l'École, 51.
- Chateaubriand**; mot de lui, 70.
- choléra**; à Constantinople, 39; pas de cas en Grèce, 42.
- Chypre (vin de)**; à bon marché en Grèce, 27.
- climat de l'Attique**; printemps, 19, 81; été, 14, 28, 62; automne, 36, 37, 39; hiver, 41, 44.
- Coletti**; son énergie, 24; son habileté, 31; sa puissance, 18; roi des irréguliers, 24; cumule les portefeuilles, 33; porte la fustanelle, 24; mot à Thouvenel, 57, 68; malade de la gravelle, 24; sa mort, ses funérailles, 31.
- commerce grec**; se fait par mer, 27.
- concussions**; à propos d'une loi, 66; d'une souscription, 57, 68.
- Considérant (Victor)**, 82.
- Constantinople**; séjour à, 21.
- Corinthe**, 80.
- costume grec**; coûte cher, 10; Coletti le porte, 24.
- Cotylus (mont)**; temple de Bassae, 72.
- courrier-drogman**. V. **voyages**.
- cours de français**; extension que veut leur donner M. Piscatory, 29; rentrée de 1847-1848, 35; de 1848-1849, 61; chiffre et composition de l'auditoire, 35, 37, 61; nombre de leçons, 35, 61; lésent certains intérêts, 52; l'École faussement accusée de les supprimer, 52.
- Cousin (Victor)**; inventeur du concours des Facultés, 47.
- couvents grecs**; réduits par les Bava-rois, 66; loi qui les rétablit, 65; la Russie s'appuie sur eux, 66; sont populaires, 66; on y est volé, 56, 69. V. **Mégaspilæon, Saint-Basile**.
- Crathis (mont)**; vue qu'on a du sommet, 78.
- cultes**, 19, 22, 27.
- Cyllène (mont)**; vu du Crathis, 78; ascension, 79.

D

Darasse; second banquier de l'École, 60, 82.

Daveluy (Amédée); imagination vive, caractère faible, 16, 20; malade, va mieux, 16; repris de sa nostalgie, 19; guéri, 22; achète un cheval, 28; mène grand train, 30; aime le monde, 46; en uniforme au bal de la Cour, 40; excursionne à Phylé, 17, à Marathon et Rhamnonte, 49; parle d'aller à Sparte, 67; volé en Messénie, 69; voyage surtout dans son fauteuil, 65, 82; éconduit les révolutionnaires, 49; dénoncé à Paris, 51; interroge Carnot, 49; lui signale la détresse financière de l'École, 53; obtient des avances de Scouloudi, 53, 54; demande un congé, 56; à Paris, pour les intérêts de l'École, 56, 59; compose la bibliothèque, 56, 61, 62; de quoi, 63, 64; son retour imminent, 61; ramène des objets mobiliers et des livres, 62, 63, 64; rapport embelli sur les travaux de l'École, 45; s'entretient pour Roux, 51; rabroue un professeur grec, 39; reconnaît délicatement les services de Rhalli, 59.

Débats grecs, V. **journaux**.

Demata, 19, 41.

Desbuisson; architecte-pensionnaire; arrive avec Gandar, 55, 56; séjourne à l'École, 63, 69.

Dijon (collège de). V. **Roux**.

Diligente (La); apporte la nouvelle de la Révolution de février, 47.

Domestiques; payés par les membres de l'École, 12; on en reprend d'autres, 63; l'un ne parle que le grec moderne, 15; on l'emmène en voyage, 67.

Dragoyi; ses broderies indigènes, 72.

E

École française d'Athènes; ses fondateurs (v. **Piscatory**, **Salvandy**); n'a pas d'existence légale, 30, 38, 48; quitte Naples, 9, 14; essuie une tempête, 9, 12; s'installe, 10, 12; se pose, 18; reçue au palais, 14; fausse nouvelle de son arrivée, 18; accueil de la colonie française, 11; hostilité des λογώτατοι, 39; l'opposition désarme, 43; article à sa

louange, 43, 47; sa renommée s'étend, 35; son rôle politique, 29, 43, 48; cours et leçons, 29; projets d'articles, 23; rapport sur ses travaux, 45; revues qu'on lui ouvre, 23; excursionne à Eleusis, 15, Phylé, 17, Égine, 25, Marathon et Rhamnonte, 49; voyage en Morée, 67; campe à Messène, 70; fait l'ascension de l'Hymette, 81; apprend la Révolution de février, 47; ne se croit pas menacée, 51; délaissée par le ministère, 53, 54; dénoncée à Paris, 51, dans la *Presse*, 51, 52, 58; défendue par Sabatier, 51, 52; pense n'être pas maintenue, 56; discutée par la Commission du budget, 61; sa détresse financière, 53, 54; continue à ne pas émarger, 56; fait des économies, 60; se remet sur un pied convenable, 63; se meuble, 10, 12; achète un service de table, 41; change de cuisinier, 27, 41; vie heureuse qu'on y mène, 42; esprit d'égalité, 30; intérieur calme, 61, animé, 63; va au bal, 40; se commande un costume, 36; n'est pas présentée aux Légations, 61; se détache des Grecs, 61; gagne un procès, 57; son premier directeur (v. **Daveluy**); ses premiers membres (v. **Benoit**, **Burnouf**, **Grenier**, **Hanriot**, **Lacroix**, **Lévéque**, **Roux**); sa seconde promotion (V. **Gandar**); sa troisième (v. **Girard**, **Vincent**); son secrétaire-interprète (v. **Blancard**); ses banquiers (v. **Darasse**, **Eichthal**, **Scouloudi**); départs, 81; nominations en perspective, 56; renouvellement du personnel, 38, 51, 59, 63. — V. **ameublement**, **cours de français**, **domestiques**, **traitements**, **travaux**, **uniforme**.

écoles du Levant, 20.

Écoles étrangères : prussienne, sarde; en projet, 30.

Égine; excursion à, 25.

église catholique; insuffisante, 19; on va en bâtir une, 27.

Eichthal (d'); banquier de l'École, 21; suspend ses paiements, 53, 54.

élections grecques, 87.

Eleusis; excursion à, 15; figurine d', 23; découvertes archéologiques, 81.

Eubée; voyage d'Othon et d'Amélie, 57.

Europe (Hôtel de l'); l'École y descend, 9, 10, 12.

Évan (col de l'); mène à l'Ithôme, 69, 71.

excommunication; effet produit sur un voleur, 70.

excursions; à Éleusis, 15; à Phylé, 17; à Marathon et Rhamnonte, 49; à l'Hymette, 27, 81; à Sunium, 60; à Égine, 25.

Eyaard; ses prêts aux Grecs, 24.

F

faune grecque; animaux comestibles, 27; chevaux, 28, 73; chiens, 74.

Feuillet de Conches; réexpédie la correspondance de l'École, 14, 16, 18.

figurine; d'Éleusis, 23.

firman; pour visiter le sérail, 21.

flore grecque; en Messénie, 70; pastèques et raisins d'Égine, 26; iris blancs de Carytène, 73; renoncules pernicieuses du Styx, 79.

Franc = européen, 11, 74.

Français; bien accueillis en Grèce, 35.

Français (parti), 11, 24; s'appuie sur le peuple, 43. — V. **Moschomangite**.

française (colonie); guide l'École, 11; mise en effervescence par la Révolution de février, 49; dénonciations, 51.

française (langue); parlée par les Grecs instruits, 14, 39; populaire, 29.

Franko-Vrysi; sources de l'Alphée; acropole d'Aséa, 75.

Freslon; bien disposé pour l'École, 59, 61; envoie des ouvrages à la Bibliothèque d'Athènes, 59; fait remercier Rhalli, 59.

funéraires (usages), 32.

fustanelle; portée par Coletti, 24.

G

Galanos; sa traduction du *Balabarata*, 45.

Gandar; arrive avec Desbuisson, 55; voyage avec Burnouf dans le Péloponnèse, 56; visite Messène, 70.

Gannal, 23.

Gardikiotis; son moyen de faire des officiers, 64.

gendarmérie; dirigée par Touret, 64; peu sûre, 68.

Ghennadios (maison); sa situation et son aspect, 10, 11, 13; en pierres de taille, 44.

Girard (Jules); arrive à l'École, 64; visite Messène, 70; fait l'ascension de l'Hymette, 81.

Glarakis; fait suivre à son fils les cours de l'École, 37.

Gortynius (Le); ses eaux froides, 73.

Gortys,auj. Atsikolo; ses ruines, 73.

Goura; plainte à son dimarque, 77; amabilité de ce dernier, 79.

grec moderne; l'École l'apprend, 15; Roux l'entend et le parle, 35, l'étudie à force, 41; difficulté de l'accent, 16; patois composite, 38. — V. **Byzantios**.

Grèce; État enfant, 40; pétaudière, 44; microcosme, 46; pauvre et studieuse, 29; développement de sa marine, 55; contre-coup de la Révolution de février, 48-49; ne paie plus ses fonctionnaires, 50; ses embarras financiers, 80; valeur de l'argent en, 41. — V. **agriculture, Athènes, brigandage, climat, concussions, cultes, faune, flore, Grecs, hospitalité, journaux, mœurs, parlement, révoltes, superstitions, travaux publics, voyages**.

Grecs; leur sobriété, 10; leur physiologie intelligente, 17; aiment à s'instruire, 29; leur esprit d'intrigue et de ressources, 46-47; leur curiosité et leur avidité, 11; ruinent ceux qui font des affaires avec eux, 69; se guident sur l'intérêt, 25; reçoivent peu, 30; leur prudence, 18; leur patience, 58; respectent mal le droit des gens, 50; attachés aux couvents, 66; superstitieux, 32, 69, 75; influence du pappas, 70; leur richesse en jurons, 58, 73. — V. **Grèce**.

Grenier (Antoine); songe à revenir, 38; ne prolonge pas son séjour, 55; touche 500 francs d'indemnité de retour, 82.

Grippe; fait d'Athènes un hôpital, 40; épargne l'École, 42; diminue, 44.

Grisiotis, 23, 29; sa défaite, 24; blessé, 33.

Grivas, 23; sa défaite, 24.

Guignaut, 31, 37.

Guillemot, nommé en remplacement de Thouvenel, 52; se propose de ré-

former l'École, 52, 55; réduit au consulat de Malte, 53, 55.

Guizot, 18, 36, 37.

H

Hanriot; obtient une troisième année, 55; achète un foulard indigène, 69; s'égare en Arcadie, 73.

Héliston (L'); partage Mégalopolis, 74.

Herculanum; visite à, 12.

Hexamilia, 80.

Hospitalité grecque, 79.

Hymette (mont); son miel, 27, 81; sa teinte violette, 28; ascension du, 81.

I

Ilissus (L'); sans eau, 14.

indemnité; de voyage, 36, 37; de retour, 82.

industrie grecque; des broderies, 72; de la soie, 68, 69; du miel, 27, 81; du vin, 26.

Inflexible (L'), 48.

Ira (mont); vestiges de sa citadelle, 70.

irréguliers; Coletti est leur roi, 24; aux obsèques de Coletti, 31.

italienne (langue); parlée par le peuple en Grèce, 14.

Ithôme (mont); premières pentes, 69; végétation destructive, 70; ascension du, 71.

J

Journal général de l'instruction publique; l'École doit y écrire, 23, 34, 45; publie la traduction d'un article grec concernant l'École, 43, 47.

journaux grecs; lâches et hargneux, 46; leurs déluges d'injures, 58; s'avilissent par leurs calomnies, 33; leurs volte-faces, 43, 47; **Charivari grec**, 58; **Débats grecs**, 58; **Moniteur grec**, 33, 58.

Jupiter ithômate; couvent sur l'emplacement de son temple, 71.

K

Kæsari; son catavothre, 80.

Kæsariani; son couvent, 81 (cf. 27); son nyasma, 81.

Kalamaki, 80.

Kalpaki, anc. Orchomène d'Arcadie, 75; ses murailles cyclopéennes, 76.

Képhissia, excursion à, 19.

khanis; auberges grecques, 67; n'ont qu'une chambre, 58; manquent parfois de café, 69; lieu de réunion des notables, 17.

Khelmos (mont); domine le Styx, 78.

klephtes. V. brigandage.

Korsten, 13.

L

Lacroix (Louis); parcourt l'Égypte, 41; volé en Messénie, 70; article sur le *Balabarata*, 45; ne prolonge pas son séjour, 55; indemnité de retour, 82; pension à sa mère, 21.

Lamartine (de); l'École lui est dénoncée, 51.

Lazaristes; leurs écoles du Levant, 20.

Le Bas (Ph.); ses fouilles à Messène, 71; son *Voyage archéologique* à l'École, 64.

Leclerc (Joseph-Victor), 37.

Légations; de France: en bons rapports avec l'École, 61; — étrangères: l'École ne leur est pas présentée, 61.

Léopold (le roi); préfère la Belgique à la Grèce, 46.

Lépante (monts de); vus du Crathis, 78.

Leucade; aperçue de l'Ithôme, 70.

Lévêque (Charles); en parfaite santé, 14; ami de Philippe Roux, 40; ne prolonge pas son séjour, 55; touche une indemnité de retour, 82; écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, 38; effet que son article produit en Grèce, 39.

Livadie; révolte en, 40; méfaits de sa gendarmerie, 67.

Lycée (mont); ruines au sommet, 73.

Lyons (Sir Edmond); invite le directeur de l'École à dîner, 40.

M

Malée (cap); tempête en vue du, 9, 12.

Malvoisie (vin de); à bon marché en Grèce, 27.

Mamouris, 33.

Mandra; en Messénie, 72.

Marathon; excursion à, 49.

Mavromati; on s'y arrête avant de visiter Messène, 70; offre peu de ressources, 71; caverne de brigands, 70; Le Bas y passe un mois, 71.

Mavrozouména; son pont en partie antique, 72.
Mégalopolis, auj. Sinano; ses ruines, 74.
Mégaspilæon (couvent de), 34; on y est volé, 56.
Messène; visite à, 34, 69; portes de l'enceinte, 70; déjeuner de rigueur à la porte d'Arcadie, 71.
Messénie; moins accidentée que le reste de la Grèce, 69; puissance de sa végétation, 70, 72; le vin y est bon, 69; soins donnés par la France à ses routes, 69.
miel; de l'Hymette, 27, 81.
ministres grecs; peu payés, 11; rarement honnêtes, 48, 66; d'accord avec les brigands, 65. — V. **parlement**.
mœurs grecques; simples, 11; familiaires, 29; réunions à l'auberge, 17; élections, 57; fêtes, 33; hospitalité, 79; proverbes, 26; vêtement, 10; boisson, 17; mariage, 80; excommunication, 70; mort, 32; myriologues, 31. — V. **brigandage, couvents, pappas, superstitions**.
Moniteur; l'École doit y écrire, 23.
Moniteur grec; rédigé en français, 33.
Morée; voyages en, 34, 67, 68; tranquillité, 34; peuplée de coquins, 79.
moschomangite; sobriquet du parti français, 33, 39 et n. 2.
moustache (port de la); mode schismatique, 24, 27.
Musurus; ambassadeur ottoman, 50 (cf. 24, n. 2, et 46).
myriologues, 31.

N

Naples; départ de, 9, 12.
Néda (La); cascade d'un de ses affluents, 72.
Nisi; ruinée par un tremblement de terre, 68; ses chaussées bien entretenues, 69; croyance aux néréides, 69.

O

Ophis (L'); son catavothre, 75.
Orchomène d'Arcadie, auj. Kalpaki, 75; ses murailles cyclopéennes, 76.
Orexis (mont), 78; son catavothre, 76.
Othon; roi-soliveau, 46; ses infir-

mités, 22; ses vertus privées, 62; ne badine pas sur le déjeuner, 71; discours à l'ouverture des Chambres, 22; voyage en Eubée, 57; en Messénie, 71; son jardin, 62; son cotter, 82.

P

Palais royal; beauté des nouvelles salles, 62.
Palikares; au chevet de Coletti, 31.
Pallantium; n'en reste pas trace, 75.
Palmerston (lord); sa lettre brutale au gouvernement grec, 46.
Pamisos (Le); pont qui le traverse, 69.
Papacostas, 29.
pappas; titre qu'on leur donne, 77; leur influence, 70; font toutes sortes de métiers, 77.
paquebots. — V. **postal** (service).
Paris; on y est mieux pour travailler sur un pays que dans le pays même, 45.
parlement grec: Chambre des députés: séances d'ouverture, 22, 60; composée de voleurs et d'assassins, 57; fait de l'opposition au Sénat, 36, 40; vote une loi rétablissant les couvents, 65; — Sénat: traitements, 40; fournée en expectative, 40; remontrances au roi, 36.
Parthénon; visite au, 11, 13.
pastèques; d'Égine, 26.
Patras; attentat de, 42, 46.
Pausanias; mentionne la cascade qui tombe dans la Néda, 72; parle des catavothres de l'Orexis et du Sciathis, 76; vante trop les sources Tricrènes, 79.
Pavlitza; peuplée d'Albanais, 72. — V. **Phigalie**.
Pharmakis; sa révolte, 24.
Phénéos, auj. Phonia; son acropole, 77.
Phigalie, auj. Pavlitza; visite à, 34; son acropole, 72.
Philhellènes; de la Restauration, 29; consternés par la maladie de Coletti, 24; ingratitude des Grecs pour eux, 64.
Phonia, anç. Phénéos, 77.
Phonia (lac); déluge suspendu, 76; on n'y pêche pas, 77.
Phylé; excursion à, 17.
Pinde (monts du); vus du Crathis, 78.

Piranesi; à la bibliothèque de l'École, 63.

Pirée (Le); possède une église latine, 27.

Piscatory; l'École est son œuvre, 43; envoie au-devant d'elle, 9; la reçoit et l'installe, 10, 12; impatient de la faire connaître, 23; ne la présente pas aux Légations, 61; l'emmène à Poros, 36; ravi du succès de ses cours, 37; lui communique une lettre de Salvandy, 38; fait augmenter les traitements, 37, 44; désire qu'on reste longtemps en Grèce, 35; sa rondeur, 10; sa décision, 12; ses boutades, 13; de santé forte, 20; boute-en-train, 36; son crédit, 10; son programme, 29; sa rivalité avec Sir E. Lyons, 40; épuisé par ces luttes, 44; question de lui pour Turin ou Madrid, 43; nommé ambassadeur en Espagne, 46; ses stationnaires, 11, 20; visite le Styx, 79; sauve la vie à Rhalli dans une émeute, 59.

Piscatory (M^{re}); son philhellénisme, 13; ses grâces insinuantes, 20.

Pompei; visite à, 12.

Poros; excursion à, 36.

postal (service), 14, 16, 18, 22, 23, 27, 35, 48.

Pouqueville; tradition qu'il recueille, 69.

Presse (journal la), 52; l'École y est calomniée, 55.

proverbe grec, 26.

Q

quarantaine de onze jours, 40.

R

rapport sur les travaux de l'École, 45.

retenue sur les traitements, 60; importance pour la retraite, 41.

révoltes en Grèce, 23, 24, 33, 40, 42, 46, 49, 55.

Révolution de février; la nouvelle en est apportée par la *Diligente*, 47; contre-coup en Grèce, 48; effervescence de la colonie française, 49; inquiétudes de la Légation autrichienne, 49; la journée du 15 mai réjouit l'École, 52; attente de l'élection du Président, 60.

Revue des Deux Mondes; s'ouvre à l'École, 23; publie un article de Lévêque, 37, de Burnouf, 44.

Rhali; services qu'il rend à l'École, manière dont on le remercie, 59.

Rhamnonte; excursion à, 49.

Rhiga; ami de Coletti, 33.

Rodier, 21.

Roumélie; troublée, 34-35; pays de brigands, 67-68; expédition pour y rétablir l'ordre, 69.

Roux (Emmanuel), 6; débarque, 9; visite Eleusis, 15, Phylé, 17, Marathon, 49, Égine, 25, Poros, 36; séjourne à Constantinople, 21; voyage en Morée, 34, 68; demande une troisième année, 51, 55; l'obtient, 56; apprend le grec moderne, 35, 38, 41; ses cours, 35, 37, 61; projets de travaux, 45; songe à l'agrégation des Facultés, 38, 45, 47, 48, 49, 50, 61; émarge toujours au collège de Dijon, 20, 42, 56, 60, 82; dédaigne l'antiquaille, 71, 75; assiste en philosophe aux délibérations, 82; envoie des chapelets, 21; bénis par le pape, 23; les croit perdus, 48; content qu'ils aient fait plaisir, 54; tant pis si sa correspondance s'égaré, 42; elle ne vaut que par l'intérêt des choses, 47; son livret de caisse d'épargne, 21.

Roux (Philippe), 7; projets de voyage en Grèce, 21, 23, 35.

russe (parti), 11, 37.

Russie; aux prises avec l'Angleterre, * 55; s'appuie sur les couvents, 66; fait un emprunt, 21.

S

Sabatier, consul de Janina, 51; secrétaire de la Légation, 52; défend l'École auprès de Lamartine, 51, 52; arrive à Athènes, 54.

Saint-Basile (couvent de); au pied de l'Ithôme, 71; ses moines recéleurs, 69.

Saint-Jean (fête de la); en Grèce, 22.

Salvandy (de); appelle l'École sa fille bien-aimée, 38, 43; instructions qu'il lui donne, 28; s'aime un peu plus qu'elle, 43; insère un article en son honneur, 43; ne lui expédie pas sa bibliothèque, 51; se réjouit du

succès de ses cours, 37; propose de revenir, 35; heureux qu'on n'accepte pas, 38; augmente les traitements, 36, 37; accorde une indemnité de voyage, 36, 37; complimente Lévêque d'un article, 38; homme de diplômes, 50; mal renseigné sur la Grèce, 10, 12; son libéralisme, 38; sa chute, 47.

Santorin (vin de); à bon marché en Grèce, 27.

Sciathis (mont); vu du Crathis, 78; son catavothre, 76.

Scouloudi; fait des avances à l'École, 53; s'inquiète, 53, 54, 56.

Secrétaire-interprète. V. Blancard.

Sicyone; mœurs albanaises, 80.

Sinano, anc. Mégalopolis; ses ruines, 74.

Sklirou, 73.

Société archéologique; illumine, 33.

Solos, village stérile et peuplé, 78.

Sparte, visite à, 34, 67.

Stymphale; ses ruines, 80; son catavothre, 79; son lac desséché, 80.

Styx (le); son eau malfaisante, 78; ses renouées mortelles, 79.

Sunium; excursion à, 60.

superstitions grecques; funéraires, 32; anaraïdes, 69; vrykolakas, 75; chien noir, 77; ayasma, 81; pierre inclinée, 81.

T

Tancrede (Le), 44.

Temples; d'Égine, 25; de Bassae, 72.

Ténées (sources); rendent marécageuse la plaine de Caphyes, 76.

Tétaz; le premier architecte pensionnaire qui réside à l'École, 25.

Thiers, 47.

Thouvenel (Édouard), secrétaire de la Légation de France, 36; dénoncé à Paris, 51; rappelé, 49; l'École le regrette, 52; lui offre un dîner d'adieu, 52; restera sans doute, 54, 55; nommé ministre plénipotentiaire, 65; sa droiture et sa maturité, 65; le meilleur ami de Daveluy, 49, 52, 55, 65; sa bienveillance pour l'École, 65; obtient qu'on augmente les traitements, 36, 37; fait réprimander un sous-officier de gendarmes, 68; renvoie un fusil,

70; porte une souscription à Coletti, 57, 68; écoute une plainte indiscrète, 59; volé en Messénie par des moines, 69.

Touret (Le colonel); chef de la gendarmerie grecque, 64.

Traitements; leur insuffisance, 10, 12; de 250 francs par mois, 20; portés à 300 francs, 36; retenue pour la retraite, 41; menacés par la Révolution de février, 48; payés avec l'augmentation, 49; difficultés avec Scouloudi, 53; l'École continue à ne rien toucher, 56; émerge enfin, 58; le chaos financier se débrouille, 60.

travaux de l'École; en projet, 23, 48; M. Piscatory s'y intéresse, 34; gênés par l'absence de livres, 65; rapport sur les, 45.

travaux publics en Grèce; laissés à la nature, 76.

Trézène; excursion à, 36.

Tripolitza; son horloge, 75.

Trois-Septembre (Révolution du) 23; anniversaire, 33.

Turcs; leurs dévastations en Grèce, 15; leurs différends avec les Grecs, 24, 46, 50; ce que devient leur âme, 77.

U

uniforme de l'École; sa description, 36; coûte 300 francs, 37; n'est pas encore prêt, 40; au bal de la cour, 62.

Université d'Athènes, 15, 35, 39; article sur, 37; déchaînement qu'il soulève, 39.

V

Vaulabelle (de); ses dispositions ignorées de l'École, 56.

Vernes, 21.

Vésuve; ascension du, 12.

Vin; résiné, 17; bon en Messénie, 69; Malvoisie, Santorin, Chypre, 27; les Grecs le font mal, 26.

Vincent (Isidore); arrive à l'École, 64; visite Messène, 70; Gortys, 73; fait l'ascension de l'Hymette, 81.

Voltaire; moins spirituel que d'Alembert, 40.

voyages; en Morée, 34, 40, 67 sqq.; en Roumélie, 67; à Constantinople,

21; projetés, 12, 19, 20, 25, 65, 67, 81; à pied, 17, 19, 81; à cheval, 34, 67; en caique, 25; avec courrier-drogman, 34, 67, tente, 67, gendarmes, 67; préparation, 67; coûtent cher, 11, 12; seize francs par jour, 34; indemnité allouée par le Ministère, 36, 37; pas

plus de risques qu'en France, 40; objets volés, 69, 70. — V. **excursions**.

Z

Zaroukla; hameau sauvage, 78.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	5
LETTRES D'EMMANUEL ROUX.	
1847	
I. Athènes, 26 mars; à son père	9
II. — 27 mars; à son frère Philippe	12
III. — 20 avril; à son père	14
IV. — 27 avril; au même	16
V. — 9 mai; au même	18
VI. Le Pirée, 24 juillet; au même	21
VII. Athènes, 16 août; au même	22
VIII. — 9 septembre; au même	24
IX. — 15 septembre; au même	28
X. — 19 septembre; au même	31
XI. — 10 octobre; au même	34
XII. — 5 novembre; au même	35
XIII. — 15 novembre; à son frère Philippe	37
XIV. — 28 novembre; à son père	40
XV. — 10 décembre; au même	42
XVI. — 19 décembre; au même	42
XVII. — 28 décembre; à son frère Philippe	44
1848	
XVIII. Athènes, 7 mars; à son père	47
XIX. — 28 mars; au même	48
XX. — 9 mai; au même	49
XXI. — 19 mai; au même	50
XXII. — 8 juin; au même	51
XXIII. — 16 juin; au même	53
XXIV. — 19 juin; à son frère Philippe	54
XXV. Constantinople, 3 août; à son père	55
XXVI. Athènes, 15 octobre; à son frère Philippe	56
XXVII. — 18 novembre; à son père	59
XXVIII. — 17 décembre; au même	60

1849

XXIX.	Athènes, 18 janvier; à son père	61
XXX.	— 8 février; au même	62
XXXI.	— 18 février; à son frère Denis	63
XXXII.	— 7 mars; à son père	65
XXXIII.	— 28 mars; au même	65
XXXIV.	— 7 avril; au même	66
XXXV.	Voyage dans le Péloponnèse (avril-mai); à son frère Philippe	68
XXXVI.	Athènes, 27 mai; au même	80
INDEX ANALYTIQUE		83